

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 53 —

Le pays de Djoug



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 53

LE PAYS DE DJOUG

(1990)



CHAPITRE PREMIER

Le vieux savant n'en croyait pas ses yeux. Il appelait les hommes de quart, ses deux assistantes, pour venir regarder le spectacle. Liensun, depuis son poste, découvrait en même temps que lui la Sibérie orientale. Depuis quelques heures, l'Asia survolait ce pays à très basse altitude, et jusqu'ici aucune trace de vie humaine n'avait été découverte. Même dans les monts Stanovoï, ils n'avaient aperçu aucune concentration, pas la moindre source de chaleur pouvant provoquer la mobilisation des détecteurs d'infrarouges. Juste quelques sources d'eau chaude à un moment donné.

— Un monde liquide, s'écria l'astrophysicien en tapotant comme sans y penser le derrière de l'une de ses assistantes. La glace fond en surface sur des profondeurs différentes, disons entre un mètre et quatre mètres dans l'ensemble. Pourtant dans ces monts nous devrions apercevoir des groupes de survivants, des rescapés.

— Vous avez vu ces cataractes énormes ? La glace qui fond dans les hauteurs se transforme en torrents furieux, en véritables trombes d'eau qui emportent tout sur leur passage.

Le dirigeable dut prendre de la hauteur pour éviter un sommet encore couvert de glace. Ils apercevaient un tronçon de voies ferrées qui faisaient le tour de la montagne, devaient desservir avant le réchauffement quelques stations que les avalanches de blocs avaient emportées.

— C'est hallucinant... Et cette lumière. Liensun, vous qui avez traversé le Pacifique, est-elle aussi éblouissante là-bas ?

— Non, reconnut le garçon, elle est toujours plus ou moins tamisée. Par les poussières lunaires de la lucarne équatoriale et aussi par des brumes. Ici il n'y a pas de brume et cette lucarne est moins encombrée par les poussières lunaires, semble-t-il. La

lumière est donc plus forte ainsi que la chaleur.

— Nous sommes au début de l'hiver nordique, affirma Charlster. Nous devrions avoir des températures plus basses, de la neige, mais il n'y a que de l'eau. La Sibérie orientale n'est plus qu'une immense étendue d'eau avec quelques îles constituées par les montagnes. Tout a disparu ou presque.

De l'eau, effectivement. Elle descendait des montagnes par des milliers de cataractes, de torrents, et dans la plaine des vagues de plusieurs mètres couraient vers les quatre points cardinaux, se rencontraient, formaient des mascarets énormes. Plus loin, la plaine liquide était plus unie, miroitait sous cette lumière étrange, métallique qui arrivait de la lucarne nord-orientale par un énorme faisceau de rayons brillants. Parfois, à travers l'eau peu profonde, on apercevait des rails qui se cramponnaient toujours à la glace engloutie.

Et puis il y eut quelques stations inondées, toujours sous verrières, quelques dizaines de wagons à moitié remplis d'eau dans le meilleur des cas. Ils s'attendaient à voir des rescapés sur les vitrages, mais non, il n'y avait plus personne.

— Que sont-ils devenus ? Il a fallu des semaines de réchauffement pour en arriver là. Ils ont donc eu le temps de fuir, mais vers où, l'ouest ou l'est ? Comment ne se sont-ils pas réfugiés dans les montagnes, les façades nord sont encore intactes ?

Liensun modifia le cap en direction de la mer d'Okhotsk, en se fiant à la carte que Charlster avait fait reconstituer par ses services. Le vieillard paraissait ravi de son voyage. Il partageait sa cabine avec ses deux assistantes et était toujours aussi lubrique, même si les deux filles aguichaient discrètement l'équipage et le commandant Liensun lui-même.

L'Asia volait à petite vitesse pour laisser tout le temps aux observateurs de repérer le moindre signe de vie. Liensun pensait qu'il était impossible que nul n'ait survécu. Il devait y avoir des groupes qui se cachaient, peut-être effrayés par l'appareil qui, à vrai dire, était assez monstrueux. Les moteurs, pourtant fabriqués en céramique à Titan, bourdonnaient assez fort pour effrayer des gens déjà traumatisés par la fonte des glaces. Autrefois Liensun était venu en Sibérienne pour attaquer des convois et même voler un réacteur nucléaire, ce fameux réacteur que les Rénovateurs des

Échafaudages avaient longtemps utilisé pour produire leur énergie. Était-il possible que leurs incursions de cette époque lointaine soient restées dans le souvenir des gens, comme des légendes inquiétantes ?

Autrefois il y avait des stations industrielles importantes, d'immenses fermes sous serres de culture et d'élevage, des réseaux serrés qui filaient en longues lignes droites à l'infini. Dans ces régions, les Sibériens vivaient paisiblement, loin de la capitale et des remous de la politique. Et il n'y avait plus rien, ni rails, ni trains, ni stations.

— Vous êtes sûr que la profondeur de l'eau ne dépasse pas quatre mètres ? demanda Liensun à Charlster.

— Absolument. Au début, la glace a dû fondre très vite mais, désormais, le processus est beaucoup plus lent. Si le Soleil était réellement visible et dardait des rayons puissants, cette couche d'eau formerait loupe et accélérerait la fonte. Mais il n'en est rien et cela peut se prolonger des années, d'autant plus que le sous-sol, lui, est gelé sur des profondeurs telles que le dégel n'est pas pour demain. En attendant, les hommes devront s'adapter à l'élément liquide et vivre sur l'eau. Ils finiront par construire des cités lacustres, ou mieux des agglomérations sur radeaux. Je serais curieux de savoir si la mer d'Okhotsk pénètre ou non dans cette zone. Il y a bien des montagnes en bordure des côtes mais aussi des vallées. Le niveau de la mer a dû s'élever forcément, et peut-être que l'eau salée pénètre assez loin dans les terres... Enfin je veux dire dans ce lac artificiel.

— Nous nous dirigeons vers cette mer, répondit Liensun.

Il quitta son poste pour aller prendre du café et quelque chose à manger à la cafétéria du dirigeable située au pont supérieur. Il s'installa près des vitres obliques qui permettaient de plonger vers le bas et de poursuivre l'observation. Il n'était pas mécontent de cette mission mais se posait des questions sur les intentions de Tharbin, le président du Consortium des bonzes. Ce dernier avait peut-être voulu l'éloigner du sud alors qu'il venait de faire des découvertes étranges. D'abord sur la duplicité de cette Narmille qui essayait de tromper le Consortium, achetant des moteurs en céramique qu'elle stockait au lieu de les monter sur ses locomotives. Il y avait aussi ce fameux réseau qui se reconstruisait dans le sud, pour remplacer

tous ceux détruits par le réchauffement et le bouleversement de la banquise australasienne, plus particulièrement de la banquise de la Dépression Indienne.

Liensun avait voulu s'y rendre pour enquêter mais on l'avait expulsé. Il avait appris qu'un mystérieux appareil en forme de croix se posait souvent sur la glace et, d'après ses lectures et la description qu'on lui en avait faite, il pouvait s'agir d'un hydravion d'autrefois. Tharbin, son patron, avait lu ses rapports, écouté ses récits sans jamais prendre une décision contre Narmille. Celle-ci était une maîtresse femme, propriétaire de plusieurs micro-Compagnies, de Compagnies hors Concessions, c'est-à-dire qu'elle possédait une sorte de licence lui permettant de créer une Compagnie dès qu'elle trouvait un territoire. Elle possédait aussi des locomotives et des actions sur des millions de kilomètres-tonnes de fret. Rien de bien extraordinaire, mais Liensun flairait plus qu'une combine minable, une sorte de complot à l'échelon de toute cette partie du monde.

— On vous demande en bas, lui dit le barman qui venait de décrocher l'interphone.

L'*Asia* en même temps ralentissait et semblait vouloir se mettre au point fixe. Il descendit rapidement et Charlster lui fit de grands signes avec son bras :

— Regardez.

Sur une légère éminence qui devait surplomber l'eau à vingt mètres environ on avait allumé un grand feu, mais il n'y avait personne autour.

— Ils sont rentrés dans une grotte sur la droite.

— Ce n'est pas une grotte, fit une assistante, mais une construction faite de rochers entassés. Ils doivent tous être là-dedans.

— Vous envoyez quelqu'un ?

Liensun alla consulter l'enregistreur de l'éolienne, estima qu'on pouvait se maintenir au point fixe sans avoir besoin d'ancres ou de harpons. Mais les hommes qui se trouvaient en bas pouvaient les accueillir salement.

— Essayez de diminuer le bruit des moteurs, commanda-t-il ; je sais bien que c'est difficile, mais il n'y a pas de vent et nous dériverons à peine. Ces gens-là doivent être rassurés. Nous n'allons

pas descendre au bout du filin juste sur leur plate-forme mais plus loin. Le terrain n'est pas très facile mais nous y arriverons.

— Liensun, vous devez rester à bord, cria Charlster. Vous êtes le commandant, envoyez quelqu'un d'autre.

Mais Liensun s'équipait déjà. Pas la peine de prendre sa Symmons, la température extérieure était de quatre degrés au-dessus de zéro. Il emportait un pistolet-mitrailleur. Un de ses hommes, Illong, en qui il avait entièrement confiance, l'accompagnait.

— Nous prendrons quelques aliments de première nécessité, juste une dizaine de kilos. Nous verrons par la suite.

Le dirigeable s'immobilisa à deux kilomètres environ et à si basse altitude que les deux hommes furent au sol en quelques secondes. Ils récupérèrent leur équipement, mirent l'arme à la main avant de s'aventurer dans les rochers où des gros blocs de glace fondaient lentement, ressemblant à des outres qui se videraient peu à peu.

L'odeur du feu les surprit et ils essayèrent d'analyser quel combustible était en train de brûler. Liensun ne reconnaissait ni la suffocation soufrée du charbon, ni le parfum âcre du bois, encore moins le relent de l'huile animale.

Ils réussirent à découvrir le foyer depuis une échancrure dans les rochers. Il n'y avait toujours personne autour mais il brûlait tranquillement. Plusieurs flammes de près d'un mètre montaient dans l'air et, curieusement, les deux hommes ne voyaient rien. Aucun combustible.

— C'est la roche qui brûle, dit Illong. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Liensun sortit ses lunettes d'approche et se rendit compte que les flammes sortaient de fentes creusées dans une roche très plate. En fait il avait l'impression que ce n'était pas une roche, mais une surface plane faite d'un matériau synthétique.

Il descendit, couvert par Illong, en faisant le maximum de bruit. Il connaissait la langue sibérienne depuis son adolescence, ayant passé des semaines dans une station industrielle importante.

— Je viens en ami. Je suis descendu de l'appareil qui vient de survoler votre feu et je m'inquiète de savoir si vous n'avez pas besoin d'aide.

Il continuait d'approcher, le regard fixé, sur les flammes. De plus près, elles fusaient d'une dalle en matière brune, comme de la céramique. Il pensa qu'il s'agissait d'un gaz sous pression mais ce n'était pas du méthane, comme celui des digesteurs de matières organiques dont il aurait reconnu la flamme et l'odeur.

— Ne craignez rien. Je vous apporte même quelques provisions de première nécessité.

— Alors laissez-les devant le feu et reculez. J'ai des carabines pour chasser les ours très nombreux dans le coin, et je peux vous faire exploser la tête comme un œuf.

— Je ne vous veux aucun mal.

— On dit ça... Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Liensun et je viens de China Voksal où je travaille pour le Consortium des bonzes. Nous exploitons une ligne de cargos-dirigeables et nous sommes venus par ici pour voir ce qui se passait. Nos intentions sont pacifiques.

— Reculez, s'il vous plaît.

Il obéit, retourna vers Illong qui n'avait pas entendu le dialogue. Il déposa son arme sur un bloc de glace, croisa les bras et attendit.

Vêtu de fourrures, un homme de forte taille sortit, une carabine braquée sur lui. Il marchait lentement, regardant autour de lui, craignant d'être surpris par-derrière. Il ramassa le sac, recula vers sa tanière effectivement construite en blocs de rochers liés entre eux par une matière grisâtre.

Il disparut durant dix bonnes minutes avant de crier sans se montrer :

— C'est bon, approchez, mais laissez votre arme sur la congère et mettez vos mains derrière la nuque.

Liensun fit comme on lui demandait et se présenta à l'entrée de la fausse grotte, fut surpris de la voir si grande et surtout si bien éclairée par une sorte de lampe à gaz accrochée au mur de droite.

— Si vous venez pour le gaz, trop tard. Il est à moi et je compte bien bâtir mon avenir grâce à lui. Une chance que j'aie découvert cette énorme réserve artificielle datant de jadis, d'avant la glaciation. Le feu que vous avez vu est une sécurité pour éviter une surpression. Je me suis branché dessus pour la lumière, et aussi un brûleur pour la cuisine. Vous pouvez baisser vos bras, mais pas de mouvements suspects et dites à votre compagnon de ne pas faire

l'imbécile.

— Il peut venir ici ?

— Oui, mais sans armes.

Illong les rejoignit alors que l'homme ôtait ses fourrures et apparaissait plus jeune que ne le laissait supposer sa voix. Il avait de grands cheveux blonds, une barbe aussi longue mais des yeux bleus très rieurs.

— Je connais vos dirigeables. Je suis allé à China Voksal pour acheter de la viande de porc il y a deux ans, alors que le réchauffement commençait. Je me suis retrouvé ensuite par ici à chasser l'ours et c'est ainsi que j'ai trouvé le gaz. Des millions de mètres cubes sous nos pieds. De quoi créer une industrie, des serres ou n'importe quoi.

— Mais où sont les gens ?

— Ils ont fui vers l'est pour rejoindre la mer. Parce que là-bas il y a de quoi manger, avec les poissons, les phoques, les baleines. Ici il n'y a rien que des ours et quelques autres animaux assez rares. J'étais là-bas mais lorsque j'ai pu m'acheter ce glisseur, je suis revenu.

— Quel glisseur ? fit Liensun, étonné. Qu'appellez-vous ainsi ?

CHAPITRE II

Le Kid, bien qu'intérieurement effondré, essayait de donner le change tandis que Farnelle poursuivait son récit. Elle venait d'arriver à l'île du Titan, après avoir essuyé une grosse tempête qui avait mis à mal le système des roues à aubes. Il y avait pour quinze jours de réparations avant qu'elle ne puisse aller livrer l'huile et la viande de phoques au terminal ferroviaire du Consortium.

Mais ce qui ravageait le plus le Kid, c'était cette rencontre faite en plein océan Pacifique par le *Rewa*.

— Un cargo merveilleux, aluminium et matériaux composites, et qui filait à bonne vitesse. Nous avons essayé de le poursuivre, de rentrer en communication avec lui, mais rien à faire. Je suis sûre que l'équipage nous a aperçus mais, visiblement, le commandant n'avait pas du tout envie de nous rencontrer. Il filait ses trente-cinq nœuds, ce qui est fantastique. Il doit pouvoir atteindre l'île aux Phoques, depuis Titan, en huit jours.

— Pourquoi l'île aux Phoques ? Nous avons une exclusivité, non ? s'emporta le petit homme. Et non seulement pour cette île, mais pour tout le commerce du Pacifique. J'espère que Yeuse ne dénoncera pas le contrat.

— Le cargo peut contourner le cap Horn et remonter la côte orientale... Jusqu'à ce qu'il puisse approcher de la terre ou de la banquise et livrer ses marchandises. Yeuse tiendra parole dans la limite de ses besoins.

— C'est ce Lafitte dont parlait Liensun. Les bonzes ont joué sur les deux tableaux : les dirigeables et les cargos. Pourtant, quand vous étiez au terminal ferroviaire, vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ? Il a fallu, pour amener les différentes parties de ce cargo, un réseau très important, au moins cinq voies et un

matériel de levage exceptionnel. Puis pour l'assembler... C'est effarant et très inquiétant. Et Liensun qui n'arrive pas.

Pour le calmer, Farnelle lui parla de l'accord intervenu sur l'île aux Phoques, du port bien abrité, du réseau circulaire qui faisait le tour de l'île, des installations de la fonderie moderne de lard de phoques.

— Nous allons produire de grosses quantités d'huile de premier choix que tout le monde voudra acheter.

— Oui, mais nous ne pourrons pas la transporter. Farnelle, il faut que vous trouviez l'endroit où Tharbin fait construire ses cargos. Car il y en aura d'autres, de plus en plus gros. Celui-là est un prototype de deux mille tonnes, m'avez-vous dit ? Bientôt ils en sortiront de plus gros... Et nous risquons de perdre le monopole de la traversée, même si nous conservons l'île. Où en est Lien Rag ?

— Il progresse. Il pense que d'ici quelques mois son cargo sera enfin prêt.

Elle n'osait lui parler de l'accord intervenu entre Lien Rag et Yeuse, à propos du transport par le cargo d'un commando en Antarctique, ce qui retarderait le premier voyage transpacifique de deux mois, minimum, mais elle voyait le Président Kid si déprimé qu'elle ne voulait pas l'accabler davantage.

— Il faut réparer ces roues à aubes le plus vite possible.

Il la fixa avec désespoir :

— C'est un sale système, un bricolage, n'est-ce pas ?

— Nous manquons d'éléments de fabrication plus robustes. Il aurait fallu une roue à l'arrière, à défaut d'une hélice.

— Vous avez un courage extraordinaire de naviguer sur ce vieux sabot et de trouver le moyen de le ramener malgré ses avaries.

— Si nous pouvions installer des voiles. Il y a des vents portants qui nous permettraient de naviguer à l'économie et en ménageant les machines. Et les roues à aubes, bien entendu. Nous avons navigué ainsi avec le cargo *Princess* et c'était très performant.

— Je vais y réfléchir, fit distraitement le Kid, bouleversé par cette histoire de cargo flambant neuf du Consortium.

— Avez-vous des nouvelles de l'Antarctique ?

— Tout ce que je sais c'est que les Hommes-Jonas ont rejoint Jdrien, et qu'ensemble ils vont essayer d'empêcher le massacre des baleines, de deviner pourquoi celles-ci accourent de partout pour se

concentrer dans la mer de Davis. J'ai tout à craindre de la Guilde des Harponneurs qui m'a toujours détesté.

— Vous le leur avez bien rendu.

— Dans le temps ils ont organisé un vaste complot contre moi, qui s'est terminé par une guerre civile. La Panaméricaine, alors dirigée par Lady Diana, est venue à la rescousse en envoyant sa flotte, ses énormes bâtiments, mais j'ai fini par obtenir une victoire si écrasante que jamais plus les Panaméricains n'ont essayé de m'attaquer. J'aurais dû supprimer la Guilde, organiser la chasse à la baleine sur des bases nouvelles. Je m'étais allié aux Chasseurs de phoques, et pendant des années cela a suffi pour empêcher les Harponneurs de se manifester. Puis, peu à peu, ils ont repris du poil de la bête, se sont réorganisés, et lorsque le réchauffement est devenu menaçant, ils étaient tout à fait prêts à fuir en bon ordre, emportant leur matériel, leur trésor de guerre en quelque sorte.

Farnelle, dès le lendemain, surveillait les travaux de réparations sur le *Rewa*, et quand elle rencontra le Kid deux jours plus tard, elle lui soumit quelques propositions pour l'avenir, la plus importante étant que l'on tienne toujours prêtes deux roues à aubes pour effectuer en cas de besoin des changements rapides.

— Nous devons utiliser encore longtemps ce vieux charbonnier et il ne faut plus perdre de temps. Vous disposez des matériaux nécessaires pour avoir en stock les pièces que je vous demande.

Les ouvriers du chantier s'obstinèrent jour et nuit sur le *Rewa* et, dix jours plus tard, il pouvait reprendre la mer en direction du nord-ouest pour livrer son fret.

Lorsqu'elle aperçut le terminal ferroviaire et le semblant de port où elle devait accoster, elle ne remarqua aucune activité de construction navale. Il n'y avait là que quelques wagons d'habitation, une vieille loco-vapeur qui haletait en lâchant dans le petit matin des paquets de fumée noire. Une demi-douzaine de personnes attendaient leur accostage.

— J'ai alerté China Voksals par télex, lui annonça le chef de station. Ils envoient des wagons-citernes.

— Vous n'avez pas eu mon message radio ? Pourtant je l'ai expédié hier au soir quand j'ai été certaine de me trouver suffisamment proche pour qu'il vous parvienne.

Elle perdit une journée à attendre les wagons-citernes. Il n'y avait aucun dirigeable en vue, et si elle avait voulu rencontrer Tharbin, elle aurait dû effectuer l'aller et retour en train de marchandises à vitesse réduite. Elle aurait souhaité également visiter son cargo *Princess*, toujours prisonnier des glaces. À son bord un personnel réduit veillait à ce qu'il reste en bon état. Il servait de relais-hôtel pour les travailleurs de la voie. Durant son absence, on avait simplement doublé la ligne du terminal. Mais ces rails étaient insuffisants pour transporter les différentes pièces d'une unité de deux mille tonnes. On lui apprit que l'*Asia* volait dans le ciel de la Transsibérienne où un réchauffement rapide avait ravagé des millions de kilomètres carrés. Le dirigeable commandé par Liensun effectuait une mission scientifique en compagnie d'une équipe dirigée par le professeur Charlster.

— Curieux, dit Ann Suba lorsque Farnelle lui fit part de la nouvelle. Liensun est plutôt un garçon utile pour le commerce, pour les trafics de toute nature. Pourquoi l'envoyer perdre son temps dans une région inondée par la fonte des glaces ? Serait-il en disgrâce ? Il faudrait aller trouver Songe qui doit connaître les dessous de cette histoire.

Le déchargement s'effectua assez vite, les trains de wagons-citernes et de wagons de marchandises, ceux-là pour la viande de phoques et les peaux, se succédant à un rythme rapide. Le fret de retour s'entassait sur le quai unique et rudimentaire du terminal. Mais les engins de levage et de manutention faisaient le maximum, et enfin le *Rewa* put reprendre la mer pour l'île du Titan. Gdami, le fils de Farnelle, était furieux qu'on n'aille pas voir le cargo *Princess* à bord duquel il avait de nombreux amis. Il fallut l'enfermer dans sa cabine pour l'empêcher de sauter par-dessus bord. Farnelle lui envoya Zabel pour le calmer. L'enfant métis de Roux était follement amoureux de cette fille et le lui manifestait sans détour, la faisant rougir de confusion, même si elle l'excusait en se disant que les enfants Roux étaient précoces.

Lorsque la côte eut disparu, Farnelle ordonna un changement de cap en direction du nord.

— Je veux en avoir le cœur net, déclara-t-elle à Ann Suba, surprise. Le Consortium a un autre terminal, un chantier naval quelque part dans le nord et je veux le trouver.

CHAPITRE III

Lorsqu'il rejoignit son gros hydravion, Kurts le pirate dut faire face aux assauts de son fils Kurty auquel se joignait Gueule-Plate, la chèvre-garou qui servait de nourrice à l'enfant. Depuis longtemps il ne tétait plus ses seins de femme mais ne pouvait se passer d'elle. C'était plus affectif qu'efficace, car la chèvre-garou était d'une stupidité sans pareille tout en déployant pour l'enfant des trésors d'amour maternel. Tout aurait été pour le mieux si elle n'avait fait une fixation sexuelle sur Kurts, frottant contre lui son gros derrière hérissé de poils rudes, passant une langue gourmande sur ses mains ou tout autre partie de son corps, s'il avait le malheur de se promener en petite tenue quand elle était dans ses parages. Il devait se verrouiller dans le petit cabinet de toilette de l'hydravion pour l'empêcher d'entrer et de se livrer à des manifestations passionnées.

Pendant des mois, après la découverte du hangar secret où attendaient depuis des siècles trois hydravions de fort tonnage, Kurts avait travaillé dur pour en transformer un à son goût, et surtout en tenant compte des contingences du monde glaciaire. Par exemple, les moteurs de l'appareil fonctionnaient désormais à l'huile, puisque le kérosène restait une énergie rare et chère. On en avait trouvé quelques vieux réservoirs, mais il ne fallait pas trop compter dessus pour ravitailler de façon constante un appareil volant. Un appareil plus lourd que l'air, ce qui ravissait Kurts le pirate. Il avait trouvé deux gros diesels assez performants pour arracher la grosse masse au sol glacé et voler à une vitesse suffisante, entre quatre et six cents kilomètres à l'heure. D'énormes réservoirs d'huile lui fournissaient une autonomie de vol de dix heures au moins, plus si on réduisait la vitesse.

L'appareil était devenu très confortable, mais toutes ces

transformations réduisaient la capacité du fret à quarante tonnes, ce qui restait néanmoins performant. L'appareil pouvait, en une demi-journée, livrer à cinq mille kilomètres une belle quantité de produits rares. C'était par hasard que le pirate avait rencontré les gens de la Guilde et avait passé un accord avec eux. Avec son hydravion, il était parti à la recherche de Lien Rag son ami, mais apprenant que le glaciologue se trouvait en Panaméricaine, il n'avait pas jugé utile de se rendre dans l'île du Titan, puisque Lien travaillait pour le Kid. Il était parti de Transeuropéenne depuis des mois, à la recherche de produits de première nécessité pour les populations affamées de cette Compagnie.

Floa Sadon, la P.-D.G. de la Transeuropéenne, se trouvait dans une situation difficile. Son économie était ruinée, les gens n'avaient plus rien à manger, mouraient de froid dans les grandes stations mal entretenues. Les grands trains d'intérêts vitaux, comme les trains-hôpitaux, les trains-usines, les trains-laboratoires, les serres productrices de nourriture soit par la culture, soit par l'élevage, ne recevaient plus assez d'énergie pour fonctionner normalement. On parlait de trains-hôpitaux abandonnés en pleine solitude glacée par le personnel incapable de faire face, et laissant les malades mourir de froid. Quant aux trains-pénitenciers, c'était encore pire.

Il y avait eu ce bruit apporté par des voyageurs affirmant qu'en Antarctique s'était reconstituée une Compagnie indépendante de la Panaméricaine, qui produisait de l'huile de baleines à gogo. Mais pour l'instant aucune possibilité de communication n'existait avec le reste du monde, l'Antarctique étant devenu un continent entouré par les océans.

— Il faut que tu ailles là-bas, que tu trouves un moyen de faire venir cette huile jusqu'ici.

— Mais comment traverser la mer pour remplir les wagons-citernes ? Et ces trains, comment parviendront-ils à rejoindre ta Compagnie ? avait répondu Kurts aux supplications de Floa Sadon. En droite ligne, il doit y avoir quinze mille kilomètres, mais pour rouler dans de bonnes conditions, compte au moins le double. Je vais aller en reconnaissance. Mon intention est de retrouver Lien Rag et de lui parler de la situation de cette Compagnie. Il est transeuropéen d'origine et ne peut l'avoir oublié, tout de même ; c'est un homme de ressource, et peut-être pourra-t-il nous présenter

des solutions.

Faute de Lien Rag, il avait trouvé des hommes de la Guilde quand, poussé par la curiosité, il avait survolé l'Antarctique, découvert le complexe baleinier et puis la grande station qui servait de capitale, Leadership Station. Il s'était posé sur la glace en dehors de la grande agglomération, mais lorsqu'il avait vu arriver les Miliciens en traîneaux à chiens et tracteurs des neiges, une nouveauté incroyable dans cette société ferroviaire, il avait repris l'air et, pour démontrer sa force, avait laissé tomber quelques bombes dans une zone non habitée. Puis par radio il avait communiqué avec les dirigeants de la Guilde, pour finir par avoir le Caudillo Hernandez. Ce dernier lui avait proposé un rendez-vous en pleine solitude, près d'une station perdue où il pouvait arriver dans sa draisine personnelle. Kurts avait accepté. Le Caudillo avait tenu parole, avait quitté ses gardes pour approcher de l'hydravion où Kurts lui avait offert l'hospitalité. Ils avaient longuement discuté. Le rêve de Hernandez était de pouvoir mettre pied en Australasienne.

— La banquise s'est effondrée, laissant place à l'océan Antarctique et à l'océan Indien, mais à hauteur du Capricorne, la glace est solide. Nous voudrions nous implanter là-bas. Nous pensons à un pipeline pour écouler notre huile, mais c'est un travail impossible. Nous n'avons pas trouvé un seul bateau d'autrefois. Cependant nous avons un projet d'îles artificielles qui, réunies, pourraient fournir une sorte de pont immense pour nos convois d'huile. Mais dans ce cas nous le ferions avec la Panaméricaine, à travers le détroit de Drake qui ne fait que huit cents kilomètres.

Comment parvenir à ravitailler la Transeuropéenne dans ces conditions ? Il aurait fallu, pour commencer, un million de tonnes de cette huile de baleine. Mille trains de mille tonnes chacun. Une entreprise démente qui pourtant ne paraissait pas irréalisable aux yeux de Kurts. Il possédait un trésor de guerre. Il avait retrouvé, dans sa vieille locomotive géante, la fameuse Locomotive-Dieu à l'origine d'une religion qui regroupait des centaines de milliers de fidèles, des quantités d'or et de pierres précieuses capables de lui ouvrir toutes les portes et d'attirer à lui tous les loueurs de trains, les possesseurs d'actions en kilomètres-tonnes qui faisaient encore la loi dans toute la partie du monde encore tributaire du train.

Il fallait passer l'océan Indien, trouver le moyen de traverser des

milliers de kilomètres d'eau salée.

— Il n'y a que les bateaux comme autrefois, lui dit le Caudillo. Mais en même temps il faudrait que nous achetions des Concessions de l'autre côté en bordure de l'océan, le long du Capricorne. Nous sommes prêts à signer un accord avec vous, à condition que vous emportiez dans votre merveilleux appareil trois ou quatre hommes qui, une fois là-bas, prendront des contacts avec les vendeurs de Concessions. De votre côté, vous devriez patrouiller autour du continent pour nous trouver au moins un bateau qui effectuerait la navette. La traversée la plus courte serait de quatre mille kilomètres qu'un bon cargo, d'après ce que j'ai lu dans des revues anciennes, pourrait franchir en moins de huit jours. S'il transporte dix mille tonnes chaque fois, c'est près de vingt mille par mois, deux cent quarante mille en un an.

C'était encore trop peu pour sauver la Transeuropéenne de la famine et de la guerre civile. Sur ces deux cent quarante mille tonnes, à peine la moitié prendraient le chemin de la Compagnie, et il faudrait payer les péages de toute nature pour acheminer cette précieuse cargaison sur vingt-cinq à trente mille kilomètres. Il pensait à des trains blindés qui ouvriraient le passage de force quand l'or et les dollars ne suffiraient pas.

Ce fut au cours de la deuxième entrevue avec le Caudillo que les choses se précisèrent. Kurts avait tenu parole, transporté là-bas vers le nord, sur le Capricorne, quatre hommes de la Guilde qui devaient racheter des Compagnies. Il avait volé sur le pourtour de l'Antarctique sans apercevoir le moindre bateau, même pas une épave que l'on puisse réhabiliter. Les moyens de la Guilde étaient si puissants qu'elle pouvait entreprendre n'importe quel travail, mais une seule chose lui manquait cruellement pour la réalisation de ses projets et le Caudillo finit par l'avouer à Kurts :

— Nous pourrions construire d'énormes barges de glace. Selon le même procédé qui nous permet d'établir le ballast du Réseau de la Reconquête, celui qui se dirige droit vers la Panaméricaine. Mais bientôt nous allons manquer de l'essentiel, les tubes capillaires qui nous permettent de diffuser du froid dans la masse même de ces constructions. C'est un procédé mis au point par votre ami le glaciologue Lien Rag.

Kurts le savait bien, pardi ! Lien Rag, lorsqu'ils étaient ensemble

dans le satellite là-haut, lui avait raconté comment il avait commencé à utiliser ce procédé pour le tunnel géant de Lady Diana, lorsque celle-ci voulait relier à travers la glace le pôle Nord au pôle Sud, et drainer ainsi par des ramifications nombreuses toutes les richesses enfouies depuis le début de l'ère glaciaire dans le sous-sol.

— Il a repris cette méthode pour construire le viaduc géant du Kid, qui, lui, avait la prétention de rejoindre la Panaméricaine à travers la banquise du Pacifique. Mais comme le Gnome se heurtait à la fragilité de la glace, à l'existence de véritables mers intérieures, il devait à Lien Rag la solidité de ces arches géantes qui enjambaient la banquise sur cinquante mètres. La Guilde des Harponneurs était alors installée sur une branche nord du viaduc pour réaliser de meilleures chasses. Mais nous avons suivi la construction du tunnel et nous avons des techniciens qui relevaient les procédés de fabrication, car à cette époque nous voulions nous affranchir de la tutelle du Kid, et construire une sorte d'île géante où nous nous serions installés, en formant une Compagnie indépendante reliée à la Compagnie de la Banquise par un viaduc facile à détruire en cas de relations tendues.

— Vous parliez de barges énormes ?

— Des barges de cent mille tonnes de charge utile, capables d'approvisionner cent trains d'un seul coup. Il suffirait de les équiper avec des moteurs, de bons moteurs comme en fabrique également le Kid, des moteurs en céramique très performants. Bien sûr, ces barges ne dépasseraient pas les vingt kilomètres/heure, mais même si elles mettaient disons vingt jours pour faire la traversée, ce serait chaque fois cent mille tonnes déversées sur la banquise australasienne. Et une autre suivrait, et encore une autre. Je vous le dis, vous ne trouveriez pas assez de wagons-citernes pour faire face.

— Vous n'avez pas commencé ces constructions ? Qu'est-ce qui vous paralyse donc ?

— Le manque de capillaires, je vous l'ai dit, les moteurs aussi. Mais on peut trouver ces tubes facilement. On peut se procurer le système de fabrication. Ils sont à base de résine bactérienne. Il suffirait de quelques batteries de ces extraordinaires bactéries pour nous fournir le matériel, mais en attendant on peut s'en procurer des milliers de kilomètres là-bas chez le Kid, dans l'île du Titan où il

s'est réfugié. Nous avons capté des émissions radio qui nous ont permis de savoir à peu près ce qui se passe là-bas. Le Kid a toujours veillé jalousement sur ses bobines de capillaires, des bobines géantes plus impressionnantes que lourdes. Vous pourriez en embarquer facilement plusieurs dans vos soutes et nous les livrer.

— Pourquoi le Kid se serait-il embarrassé de ce matériel-là sur une île déjà trop petite pour déployer ses fabrications industrielles ?

— Le Kid a toujours détenu un stock impressionnant de capillaires à proximité de lui, dans des cavités volcaniques sûres. Il ne pensait qu'à son viaduc à cette époque, et voulait que son grand œuvre se poursuive quel que soit le contexte social, économique ou politique. Ces bobines sont là-bas et je suis prêt à vous les acheter des sommes élevées.

— Je veux de l'huile, des wagons-citernes, la promesse que le million de tonnes me sera livré dans un délai de moins d'un an.

— C'est vraiment cher payé, dit le Caudillo d'un air sombre.

— Je vous livrerai des batteries bactériennes pour obtenir la résine nécessaire. Vos barges devront être protégées contre l'eau de l'océan d'une température de quatre à cinq degrés. Il faudra en protéger l'extérieur avec cette résine, et ensuite vous pourrez y inclure autant de capillaires que vous le souhaitez. Avec mon hydravion, qui peut aussi se poser sur la glace, je peux aller dans tous les endroits où l'on peut se procurer ce genre de marchandises stratégiques.

Herandez le regardait à travers ses épais sourcils, si épais que les poils formaient une trame qui lui descendait devant les yeux.

— Nous allons faire des affaires ensemble, dit le Caudillo d'une voix lente.

CHAPITRE IV

Lorsqu'il avait aperçu l'hydravion se posant sur la mer au milieu de l'énorme troupeau de baleines, et qu'il avait reconnu l'emblème de Kurts le pirate peint sur le fuselage de l'appareil, Jdrien, le Messie des Roux, avait décidé d'en avoir le cœur net.

— Je vais nager jusqu'à l'hydravion, essayer de savoir ce que cet homme vient faire ici.

— C'est un ami de ton père ? lui demanda Mye.

— Ensemble ils sont allés jusqu'à ce satellite qui conditionne la vie de notre planète. Ils en sont revenus après quinze années, se sont séparés, mais je le croyais en Transeuropéenne avec sa locomotive géante. Celle-ci est énorme et cet homme lui a pour ainsi dire donné une vie propre. Elle est à la fois sa chose, sa maîtresse, sa mère. Elle est capable de devenir un engin meurtrier pour voler à son secours, et lorsqu'elle parcourt à toute vitesse les réseaux, beaucoup se prosternent pour l'adorer. Elle est devenue l'objet d'un culte insensé qui, depuis l'Australasienne, s'est étendu jusque dans le nord-ouest, en Transeuropéenne. Il y a des gens qui vivent auprès de certains réseaux parce qu'un illuminé quelconque leur a prédit qu'un jour la Locomotive-Dieu passerait là.

— Que fait-il avec les Harponneurs ?

— Je vais aller le lui demander.

— Je viens avec toi, dit la jeune fille.

Il ne put l'en dissuader et ils nagèrent ensemble vers l'hydravion autour duquel les énormes cétacés de plusieurs centaines de tonnes évoluaient lentement, soufflant leurs vapeurs souvent nauséabondes, sans jamais frôler l'étrange engin. Il faisait grand jour et les Miliciens et les ouvriers du complexe baleinier s'agitaient encore beaucoup, après avoir découvert que l'iceberg truqué servant

à refermer la mer intérieure avait été saboté. Cette mer intérieure formait une nasse gigantesque dans laquelle des dizaines de baleines venaient se piéger chaque jour. Le complexe fonctionnait sans arrêt, nuit et jour, dans une atmosphère brûlante saturée de graisse. La production était de trente mille tonnes d'huile par vingt-quatre heures, sans parler de la viande ni des produits annexes. Depuis des mois, les stocks de la Guilde devenaient faramineux. Mais les baleines mouraient par centaines, attirées par un plancton sain alors que partout ailleurs il était détruit par une étrange épidémie. Jdrien avait découvert que la Guilde avait réussi à contaminer une partie du plancton sur la côte est de l'Australasienne, ce qui obligeait les baleines à venir se nourrir dans la mer de Davis, ainsi que les phoques.

Mye arriva la première au flotteur gauche et aida Jdrien à grimper. Elle était une adolescente magnifique, d'une élégance corporelle exceptionnelle. Son corps luisant ne craignait pas le froid grâce à des hormones que leur baleine solina, dans laquelle elle vivait avec les Rune, leur donnait à profusion.

— Ces flotteurs peuvent aussi servir de skis pour la glace, étant donné leur forme, et ils servent de réservoir pour le carburant. Si nous voulons monter à bord, nous devons le faire quand de grosses baleines passeront entre l'appareil et la côte. Les Miliciens pourraient nous repérer.

Kurts avait quitté l'appareil, que deux ancres maintenaient immobile, à bord d'une petite embarcation. Il avait pénétré dans la mer intérieure et avait disparu.

Jdrien utilisa l'échelle pour atteindre le toboggan d'ouverture mais le trouva fermé. Il frappa en se trouvant stupide, mais comme il redescendait la porte s'ouvrit et faillit lui tomber dessus.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette chose ? chuchota Mye.

Lui aussi aperçut l'étrange créature qui se penchait, attirée par la curiosité. Gueule-Plate, en entendant frapper, n'avait pas su résister au désir de savoir qui venait.

— C'est à la fois une chèvre et une femme, dit Mye. Regarde ses seins... Et aussi son ventre... Mais elle a une tête impossible.

Gueule-Plate grommelait entre ses dents jaunes et obliques en dardant une langue fine. Jdrien la salua de la main et remonta vers l'ouverture, suivi de Mye.

— Bonjour... Je viens voir votre ami Kurts.

La chèvre-garou s'assit lourdement en se grattant l'aisselle avec son sabot. Arriva un enfant de quatre ou cinq ans qui parut ravi de les voir et ne quitta plus Mye des yeux.

— Vous venez voir papa ? Il revient bientôt. Il est allé voir le Caudillo et puis nous allons nous envoler pour aller très loin vers l'est... Il m'a dit que nous rencontrerions un homme avec de toutes petites jambes. J'ai connu un homme sans jambes qui s'appelait Gus, mais il est reparti dans le ciel.

— Cet homme aux petites jambes ne s'appellerait-il pas le Kid, par hasard ? demanda Jdrien.

— Voilà, c'est ça. Papa veut lui acheter des choses, je crois. Il est allé chercher des bidons d'huile pour remplir nos réservoirs. Il nous en faut beaucoup pour aller jusque dans l'île du Kid. C'est vrai qu'il y a un volcan ? Je n'en ai jamais vu en vrai. Vous voulez boire quelque chose ? Du chaud ou du glacé ? Du thé ?

— C'est ça, du thé, dit Jdrien.

Gueule-Plate se leva, leur tourna le dos et se mit à péter sans se gêner, peut-être pour manifester sa déception de ne pas être plus considérée. Peut-être craignait-elle les réactions de Kurts, quand il trouverait ces deux-là à son retour.

— Gueule-Plate, c'est pas fini ! Va dans ta soute si tu veux faire ça !

La chèvre-garou s'assit de nouveau et essaya de se lécher le sexe, mais ses gros seins et son ventre rebondi l'en empêchaient.

— C'est ma nourrice, expliqua l'enfant en leur servant une tasse brûlante de thé et des gâteaux.

Mye goûtait à chaque chose avec inquiétude, mais finalement estima que c'était assez savoureux. Kurty était un petit bonhomme très intelligent et qui parlait comme un adulte. Il continua d'expliquer que son père avait dû abandonner la locomotive géante pour cet hydravion, afin d'aider Floa Sadon.

— Vous la connaissez ? Elle est la reine de la Transeuropéenne, et là-bas ils manquent d'huile de baleines et mon père est venu en chercher ici. Je suis bien content de vivre dans cet hydravion, mais il a beau être grand, il ne vaut pas notre bonne vieille locomotive. Papa a toujours peur qu'elle ne décide de partir à notre recherche et ne traverse toutes ces Compagnies depuis le pôle Nord pour nous

retrouver. Elle est capable de tout détruire sur son passage, pour nous rejoindre.

Une musiquette légère interrompit le bavard petit garçon. Gueule-Plate se dressa d'un coup et bêla d'un ton langoureux, tandis que Kurty se précipitait vers un petit appareil accroché à sa hauteur.

— Papa ? Oui, tout va bien... D'accord, nous ne risquons rien, mais nous avons de la visite ? Qui ça ?

Il se tourna vers Jdrien et Mye :

— Voulez-vous me dire qui vous êtes, papa a l'air très inquiet.

— Dis-lui que je suis Jdrien, le fils de son ami Lien Rag, avec mon amie Mye.

— Oh ! vous êtes le fils de Lien ? Lequel, celui qui vit avec les Hommes du Froid ?

Pour nager, Jdrien avait emporté une combinaison fine qui cachait les quelques signes évidents de sa roussitude, surtout la fourrure douce, cuivrée, qui recouvrait ses cuisses et son ventre.

— Pourquoi êtes-vous nue ? demanda Kurty à Mye. Vous êtes très belle mais je n'ai jamais vu personne vivre ainsi.

Pendant que l'adolescente lui expliquait ses origines, Jdrien visitait l'hydravion. Kurts n'avait rien dit en apprenant que le fils de son ami se trouvait à bord, mais ça ne voulait pas dire qu'il était le bienvenu. Son père était capable de supporter les errements de Kurts, de pardonner ses actions brutales, ses méthodes. C'était un véritable pirate qui avait passé sa vie à attaquer les convois sur tous les réseaux de la Transeuropéenne, de l'Africana et de l'Asie Mineure. On disait de lui que c'était une sorte de contestataire de la société ferroviaire, mais Jdrien était très sceptique sur ce jugement et pensait que Kurts n'était qu'un aventurier cupide, ne cherchant qu'à accroître sa fortune et à acquérir des biens matériels pour vivre une vie de pacha. Lorsqu'il avait décidé d'accompagner Lien Rag dans sa quête de la Voie Oblique, puis du satellite géant, il ne l'avait pas fait au nom d'un idéal humanitaire, pour venir au secours de cette population mondiale qui vivait dans le froid et la faim, sous la tyrannie d'une société ferroviaire, mais dans l'espoir de faire des découvertes fabuleuses, de trouver des trésors qui augmenteraient ses richesses.

— Quel drôle d'enfant, lui dit Mye quand il revint dans le salon des passagers. Il aimerait voyager avec nous dans notre Solina et

voir le reste du monde depuis la mer.

Dans la partie arrière, les locaux d'habitation étaient fonctionnels, agréables. On y trouvait tout ce qui pouvait rendre la vie facile, deux salles de bains, une cuisine, une salle de jeux pour l'enfant et même une sorte de réduit qui empestait le bouc, pour la chèvre-garou. Plus loin, il y avait la soute aux marchandises, énorme, un véritable hangar d'autrefois, où une locomotive déjà importante aurait pu entrer avec deux ou trois wagons.

— Voilà papa, annonça le gamin en criant et en regardant par un hublot.

La chèvre-garou se mit à trépigner et à onduler de la croupe de façon très obscène. Kurts revenait avec son embarcation, tirant derrière lui un chapelet de réservoirs en plastique contenant de l'huile, mais juste à moitié pour pouvoir flotter. Il accosta sur le flotteur droit et à l'aide d'une pompe commença de transvaser l'huile raffinée de baleine, puis continua avec le flotteur gauche. À ce moment-là, Jdrien apparut au toboggan et le salua. Kurts, sans relever la tête, lui répondit en lui demandant d'où il sortait en plein milieu de la mer de Davis.

— Je suis venu à bord d'une Solina, une baleine d'Hommes-Jonas. J'ai vu votre appareil se poser et j'ai eu envie de vous voir.

— Tu n'étais qu'un enfant quand je t'ai rencontré, comment peux-tu me prouver que tu es bien le fils de mon ami Lien Rag ? N'importe quel métis de Roux pourrait se faire passer pour le Messie de ces Hommes du Froid.

Jdrien sourit :

— Dois-je vous rappeler certains événements de jadis ?

— Oh, ce serait trop facile. N'importe qui pourrait avoir fait des recherches sur mon amitié avec ton père... On dit que tu es télépathe. Qu'est-ce que je suis en train de penser en cet instant ?

Jdrien se concentra. C'était facile quand les gens se prêtaient à une introspection aussi aisément.

— Vous vous demandez quelle est la raison exacte de ma venue.

— N'importe qui me ferait cette réponse.

— Vous vous demandez si c'est moi qui ai saboté l'iceberg truqué qui ferme la mer intérieure là-bas. Oui, c'est moi. Je suis désolé que les Miliciens vous aient soupçonné de l'avoir fait. Vous avez dû vous défendre énergiquement de votre innocence, et même

il a fallu que vous téléphoniez à ce Caudillo Hernandez pour qu'on vous fiche la paix. Votre fils croyait que ce Caudillo était ici.

— Pas mal, c'est vrai qu'ils me soupçonnaient. Tu as fait ça avec tes amis les Hommes-Jonas, pour protéger les baleines ? La Guilde le saura et les mesures de surveillance seront renforcées, tu t'en doutes.

— Nous ne voulons plus de ces massacres sanglants de baleines. Dans quelques années elles auront disparu, à ce rythme. Vous ne croyez quand même pas que le Caudillo va vous donner un million de tonnes d'huile comme ça, pour sauver Floa Sadon de la guerre civile ?

— Je veux aussi sauver les Transeuropéens qui crèvent de faim et de froid, et je suis prêt à traiter avec le diable si c'est nécessaire, pour avoir de l'huile et de la viande de baleines. Un million de tonnes de chaque et nous pouvons survivre, recréer des industries agro-alimentaires, rénover des installations productrices d'énergie.

— La Guilde menace le monde entier. Vous allez leur ouvrir le passage jusqu'au réseau en construction dans le nord, et qui doit rejoindre le Capricorne en partie détruit par les soubresauts de la banquise lors du réchauffement ?

— Tu continues à lire en moi, fit Kurts, furieux.

Il avait terminé son plein et repliait les réservoirs en plastique souple, les rangeait dans son petit canot et hissait ce dernier sous la coque de l'hydravion.

— Que vas-tu faire ? Retourner auprès de ta Solina ? Où est ton amie dont parlait mon fils ?

Mye apparut et le pirate parut interloqué par sa nudité tranquille et belle.

— Je vais avec vous chez le Kid, répondit Jdrien.

CHAPITRE V

Le Sibérien s'appelait Pavakov et il était ingénieur en électronique, mais aussi géologue, et c'est en fouillant le terrain de l'endroit qu'il avait découvert la réserve de gaz.

— Je suis disposé à traiter avec vous pour certains matériaux dont j'aurais besoin. Votre dirigeable pourrait les transporter jusqu'ici. En échange, je vous propose différents paiements.

— Je veux voir votre glisseur, dit Liensun. Vous dites que vous pouvez vous déplacer sur l'eau, la boue et la glace avec cet engin, mais j'en doute.

— Il n'est pas un prototype car depuis des années nous nous préparons au réchauffement, et il doit exister à l'heure actuelle des centaines de ces glisseurs. Les uns fabriqués dans une usine, les autres bricolés plus ou moins bien par des amateurs. Le mien est très performant, utilise l'huile animale pour énergie, mais j'espère un jour fabriquer du gaz liquide pour l'équiper à bon compte. L'huile animale va devenir rare, dans ces régions envahies par l'eau douce. Les phoques et les baleines préfèrent l'eau de mer. Et d'ailleurs ici ils ne trouveraient rien à manger. Pourtant j'ai remarqué que quelques poissons de mer se risquent dans ces immenses lacs reliés entre eux par des chenaux. On peut facilement rejoindre la mer grâce à cette succession de plans d'eau.

Il remit ses fourrures et les précéda pour descendre une sorte de sentier creusé dans le rocher. Liensun nota même les quelques marches rudimentaires taillées dans cette matière dure. Il apercevait le dirigeable toujours à la verticale, et Illong lui affirma que le vent était plus sensible que lorsqu'ils s'étaient mis en point fixe. L'Asiate ne se trompait jamais et Liensun pensait rejoindre le dirigeable avant une heure.

Ils s'enfoncèrent dans une grotte à demi obscure, toujours en déclivité, et ils atteignirent une sorte d'anse où se balançait un étrange engin. Ce qui frappait surtout, en dehors de son fuselage aérodynamique, c'était l'énorme hélice à cinq pales enfermée dans une cage en gros fil de fer qui se trouvait à deux mètres au-dessus de l'habitacle, un bulbe en matière transparente.

— Propulsion par hélice, moteur à huile, on peut atteindre les quatre-vingts kilomètres à l'heure, mais pour économiser l'huile, à quarante on peut avoir une longue autonomie.

— Sur la glace aussi ? fit Liensun, sceptique.

— Venez.

Ils embarquèrent à trois sur la même banquette. Derrière, Liensun remarqua la grande soute où s'entassaient des outils, des sacs très lourds.

— Dix mètres cubes utiles, une charge de mille kilos ne lui fait pas peur en plus de quatre passagers. C'est le dernier modèle sorti de l'usine de Oulan Station. Il m'a coûté une fortune. Je me suis fortement endetté mais, désormais, qui paye ses dettes ? Tout le système financier s'est effondré avec la fonte des glaces.

Lorsque le moteur démarra, les deux nouveaux venus planquèrent leurs mains aux oreilles. Et l'appareil démarra droit devant lui, traversa le lac dans une sorte de « V » fait de deux gerbes d'eau jaillissant devant sa proue. En face il y avait la banquise, non, une zone de glace qui recouvrait un sol ferme et avec une série de soubresauts. Pavakov l'aborda et l'appareil parut filer encore plus vite.

— Moins de résistance, cria l'ingénieur dans le vacarme infernal.

— Et sur la boue ?

— Le contraire, forte résistance, bien sûr, mais on peut garder une bonne moyenne. Ces engins ont permis de sauver des milliers de personnes dans les régions où l'inondation était dramatique.

Le glisseur tourna sèchement et repartit vers l'eau, traversa le lac et aborda l'anse peu après. Lorsque le moteur s'éteignit, les deux hommes soupirèrent de soulagement. Pavakov, lui, paraissait habitué à ce bruit monstrueux.

— Avec d'autres moteurs, vous auriez davantage de performance, moins de bruit, moins d'huile consommée, lui dit Liensun.

— Quel genre de moteurs ?

— En céramique, fabriqués dans l'île du Titan ; tout ce qui subsiste de la Compagnie de la Banquise. Des moteurs extraordinaires. Dans ce bulbe vous n'entendriez qu'un léger bourdonnement.

— Je ne fabrique pas de glisseurs, je ne m'occupe que du gaz.

— C'est la seule monnaie que je suis prêt à recevoir pour vous fournir les instruments, les équipements dont vous avez le plus besoin. Il me faut des glisseurs.

— Je sais où en trouver mais c'est à des milliers de kilomètres d'ici, dans une station submergée par trois mètres d'eau. Ils sont dans un wagon de marchandises. Il ne faudrait pas attendre trop longtemps, sinon ils vont rouiller.

— Liensun, supplia Illong, le vent se lève et nous devons rejoindre l'*Asia*.

— Je viens avec vous, décida l'ingénieur. J'ai toujours rêvé de ces appareils volants et nous pourrions continuer à discuter entre ciel et terre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Venez, dit Liensun.

Il était temps de se faire treuiller, effectivement, car le vent commençait à souffler à quarante kilomètres/heure, et pour rester à la verticale, l'*Asia* avait ses moteurs qui contrecarraient l'action du vent.

— Quelle merveille, dit Pavakov en débarquant sur la passerelle. Vous avez l'air tout à fait au point pour l'utilisation de ce moyen de transport. J'ai assisté voici pas mal d'années à plusieurs passages de dirigeables, mais aucun n'était aussi gigantesque. Il est équipé des fameux moteurs en céramique ?

— Venez, dit Liensun. Nous allons naviguer à petite vitesse. Le vent n'est pas très fort mais nous ne pouvons rester sur place. Puisque vous désirez voir le bord de mer, nous irons aussi.

Dans la salle des machines, Pavakov tomba en extase. Il allait d'un moteur à l'autre, examinait le système de transmission inédit :

— Transmission à fluide ?

— Exactement. Le fluide sous pression entraîne une turbine qui elle-même provoque la rotation des hélices. Un système très souple et facile à réparer. Plus d'engrenages, plus d'arbres fragiles.

Liensun pensait avec cynisme au Kid qui aurait donné une

fortune pour connaître le fonctionnement de ce système. Il aurait pu l'installer sur le fameux charbonnier devenu le *Rewa*, au lieu de ces deux roues à aubes énormes et si fragiles. Le cargo aurait pu être doté de deux hélices et atteindre des vitesses élevées.

— Mais les problèmes d'étanchéité ?

— Nous les avons résolus grâce à de nouveaux joints faits d'une matière parfaite. Vous pouvez passer votre main sur les raccords, vous ne la retirerez pas graisseuse. Nous utilisons une huile très fluide de manchots qui a été spécialement raffinée.

Durant le repas du soir, Pavakov expliqua la situation nouvelle de la Sibérienne :

— On peut délimiter la zone où le réchauffement est le plus actif et provoque la fonte de la glace en surface, donc des inondations. La partie la plus touchée est le plateau de la Sibérie centrale. À cause de sa situation, ce plateau est très exposé au rayonnement solaire, et au fur et à mesure que la glace fond, des torrents fantastiques écoulent l'eau dans toutes les directions, mais surtout vers la dépression de la Sibérie occidentale.

— Jusqu'à la capitale ?

— Non, fit l'ingénieur avec un sourire confus. Je me réfère à de vieilles cartes qui ne portaient le nom de Sibérie que pour la partie orientale de l'ancienne Russie. Par la suite, la Compagnie Sibérienne a recouvert sous ce nom le territoire depuis la frontière avec la Transeuropéenne jusqu'à la banquise du Pacifique. Donc l'eau se déverse vers l'ouest et rejoint un fleuve énorme qui, gonflé de millions de mètres cubes d'eau, coule vers le nord. Mais comme la mer de Kara est encore prise sous la banquise, l'Ob, c'est le nom de ce fleuve, elle se répand dans toute la plaine septentrionale. Là-bas la hauteur de l'eau atteint des trente à quarante mètres, et bientôt toute cette eau va refluer en amont et accroître encore la catastrophe. On peut dire que tout de suite après l'Ob recommence le monde glaciaire, la société ferroviaire telle que nous l'avons toujours connue.

— Mais que peut faire le pouvoir central ?

— Rien. Parce que l'Ob est impossible à franchir. Imaginez un fleuve. Je sais bien que le mot ne vous dit pas grand-chose, mais imaginez un fleuve de près de cinquante kilomètres, cent parfois de

large, qui roule des flots fantastiques. On a relevé des vagues de cinquante mètres, des mascarets, à cause des eaux refluentes. L'Est de la Sibérienne n'est plus accessible, même en passant par le sud, les montagnes du Salan. Là-bas les torrents dévalent de partout, ont coupé toutes les lignes de voies ferrées.

— C'est toujours le maréchal Sofi qui dirige la Compagnie ?

— Il dirige la Convention du Moratoire qui existe depuis peut-être un siècle, et qui a été créée pour résoudre les conflits sanglants qui opposaient les ethnies de cette immensité. On a décidé de tout arrêter et d'attendre un avenir meilleur, mais il y a une centaine d'années qu'on attend une solution. Désormais la partie orientale de la Compagnie est détachée du pouvoir central, doit s'organiser pour vivre. Sur les millions d'habitants, peut-être dix à quinze millions, il ne doit pas rester un million de survivants. Les gens ont fui de toutes parts mais beaucoup sont morts. Il y a par exemple un autre fleuve, la Lena, qui est juste devant nous à l'est, qui n'arrête pas de charrier des cadavres. Cadavres humains, d'animaux, des wagons, des locomotives qui sont roulées comme des fétus de paille par les flots furieux. Pour franchir cette fureur liquide, il faut suivre la bordure du plateau d'Aldan qui est encore glacée. Je parle pour un glisseur, car votre dirigeable lui peut se moquer de ces phénomènes-là.

Ils survolèrent la Lena durant la nuit et n'aperçurent rien des flots déchaînés, mais par contre ils purent s'en faire une idée grâce au bruit et surtout à l'air saturé d'humidité, même à mille mètres d'altitude. De véritables nuages montaient du fleuve à nouveau libre et formaient des couches épaisses. La pluie cinglait les vitres du dirigeable, et surtout le bruit infernal terrorisait l'équipage. Liensun lui-même n'était pas tranquille et attendait avec impatience qu'on s'éloigne.

Mais plus loin, dans la passe entre deux barrières montagneuses barrant l'accès à la mer d'Okhotsk, les remous de l'air furent tels que l'Asia dut grimper à près de dix mille mètres et que l'air se pressurisa dans toutes les parties habitées de l'aéronef.

— C'est une véritable île volante ! s'exclamait l'ingénieur. Une station qui se déplace dans les airs ! Ces filtres à hélium, quelle trouvaille ! Si vous pouviez utiliser aussi l'hydrogène de l'air pour vos moteurs, vous jouiriez d'une indépendance totale et pourriez

naviguer des mois sans avoir besoin de vous ravitailler.

— Les laboratoires du Consortium font des recherches sur ce gaz, mais pour l'instant n'ont obtenu que quelques explosions dévastatrices. Néanmoins les recherches se poursuivent.

On aperçut en fin de nuit quelques lumières au sol, et Pavakov affirma qu'ils s'agissait de villages construits dans des endroits abrités. Il utilisait le mot « villages » avec insistance, et expliqua que les survivants ne voulaient plus entendre parler de rail ni de société ferroviaire.

— Beaucoup ont des bateaux pour aller chasser le phoque, des constructions très primitives en peaux de phoques, plus rarement en matériaux plus solides comme l'aluminium ou le plastique. On trouve aussi des attelages avec des animaux. Il y avait dans la région un élevage de chevaux qu'utilisaient les cavaliers mongols de la garde personnelle du maréchal Sofi.

— Des chevaux cannibales, enfin qui dévoraient les cadavres des ennemis sur le champ de bataille ! s'exclama Liensun. Je me souviens que l'amie de mon père, Yeuse, a raconté une histoire de ce genre. Elle a connu le maréchal Sofi, jadis...

— On le disait qu'effectivement ils dévoraient les cadavres, mais c'était quand ils ne trouvaient rien à manger sur la glace. Quand les fourrages, les grains ne suivaient pas. Ces chevaux servent maintenant pour tirer des traîneaux qui peuvent aussi bien aller sur la glace que la boue. Il n'y a pas encore de terre ferme, par ici. Surtout de la boue sur une épaisseur incroyable. Les gens ont dû s'adapter, construire sur pilotis des maisons mais aussi des routes. Les routes de bois de Djoug. Djoug désigne toute la région côtière. Lorsque la glace a fondu, des millions de troncs d'arbres ont dévalé les montagnes, formé des amoncellements incroyables, et les gens ont commencé par les exploiter.

— Comment savez-vous tout ça ? fit Liensun, méfiant. Puisque vous dites n'avoir jamais atteint la mer...

— D'autres l'ont fait et m'ont raconté. Des trafiquants qui recherchent de la nourriture pour la revendre là-bas. De la viande séchée ou salée surtout. Quand les serres d'élevage se sont effondrées, les animaux ont fui dans la montagne. Les neuf dixièmes du cheptel sont morts, mais il en reste pas mal, assez pour nourrir le million de survivants. Des vaches, des moutons, des porcs,

beaucoup de porcs qui se débrouillent très bien dans la recherche de la nourriture, surtout les lichens. Les chèvres aussi sont habiles ainsi que les rennes. Curieusement, et c'est un véritable miracle, il existe des endroits où, une fois la glace fondue et l'eau évaporée, on trouve une terre très riche, ce que l'on appelait un humus. Mais le plus incroyable c'est que ces endroits se recouvrent d'une végétation abondante, de l'herbe, du blé qui pendant des siècles est resté enfoui sans germer.

« C'est incroyable, tout simplement incroyable. Un jour j'ai rencontré quarante vaches qui folâtraient dans un champ suspendu en pleine montagne. Je dis suspendu car inaccessible. Les animaux avaient dû grimper au-dessus, se laisser glisser. Combien étaient morts ? Qui le saura jamais, mais les autres survivaient et avaient de quoi se nourrir et procréer. Maintenant que je connais cette réserve de viande, je finirai par l'exploiter en ménageant un accès. »

Le jour se leva, aveuglant, et Liensun se rendit compte que la fameuse lucarne dans le ciel croûteux fait de poussières lunaires était juste au-dessus d'eux.

CHAPITRE VI

Pour atteindre l'île du Titan, Kurts avait dû se ravitailler une nouvelle fois en carburant, et ils avaient eu beaucoup de mal à découvrir une colonie de phoques, s'étaient rabattus sur une rookerie de manchots en bordure de l'inlandsis australien. Il avait fallu abattre les oiseaux, les dépouiller, faire fondre leur lard pour récupérer l'huile. Mye s'était refusée à participer à l'opération et Jdrien seul avait aidé le pirate.

Pendant ce temps, Kurty et Gueule-Plate couraient dans tous les sens pour se dégourdir les jambes. La chèvre-garou se gavait d'œufs de manchots, se faisait poursuivre par les mères furieuses. Il fallut même l'aider à se débarrasser de trois femelles énormes qui la clouaient au sol de glace à coups de bec. Kurts alla l'enfermer dans la soute de l'appareil, où il l'emprisonnait quand elle faisait des saletés dans la partie habitable. Il leur fallut deux jours pour récupérer une quantité suffisante d'huile, alors qu'un seul phoque aurait suffi pour remplir les réservoirs. Mais ces animaux-là étaient désormais sur les plages glacées de la mer de Davis.

Ils atteignirent l'île du Titan en pleine nuit et Kurts dut amerrir dans une mer paisible en attendant que le jour se lève. Les radars avaient dû les signaler car durant toute la nuit des projecteurs fouillèrent le ciel. Les surveillants devaient rechercher un dirigeable, ils n'auraient jamais imaginé l'existence d'un hydravion.

Lorsqu'ils approchèrent du port, une foule énorme descendait du volcan pour voir l'étrange engin qui se déplaçait sur l'eau. Nul ne l'avait vu voler et chacun croyait qu'il s'agissait d'une sorte de bateau, ne comprenait pas l'utilité des ailes.

Seul Jdrien embarqua dans le petit canot pour rejoindre la rive, et lorsqu'on l'eut reconnu on se posa de nouvelles questions. On lui

demanda s'il était le propriétaire de ce bateau, mais il attendit l'arrivée du Kid pour fournir ses explications. Le Gnome était toujours ému en voyant son fils adoptif, et Jdrien lui-même l'adorait.

L'ancien P.-D.G. de la Banquise l'écouta avec stupéfaction, se pencha sur le côté pour regarder l'engin :

— Un hydravion, piloté par Kurts ? Voilà qui est assez extraordinaire, mais qu'a-t-il fait de sa fameuse locomotive ? Cette Locomotive-Dieu que beaucoup adorent comme une idole ?

— Il vient de Transeuropéenne. Là-bas les gens meurent de froid et de faim. Il va vous expliquer cela mieux que je ne saurais le faire.

On fit dégager une partie du port, l'hydravion put approcher et son nez ne fut plus qu'à deux mètres du bord. Kurts sortit alors sur le fuselage. Sa taille impressionnante provoqua un silence respectueux, tandis que le bruit qu'il s'agissait d'un appareil volant d'un nouveau type se répandait dans le public.

— Farnelle est dans le nord, je préciserai pourquoi.

Kurts se retrouva dans le train présidentiel. Mye, qui n'osait se montrer nue, sachant combien les gens étaient puritains, s'était confectionné une sorte de tunique. Kurty aussi débarqua, mais pour ne pas épouvanter les îliens, Kurts enferma Gueule-Plate dans la soute où elle se lamenta tout son soûl pendant des heures. Au point qu'un pêcheur qui rentrait à bord de son petit bateau crut qu'un autre enfant vagissait dans l'appareil.

— Je négocie l'achat d'un million de tonnes avec la Guilde des Harponneurs, dit Kurts sans tergiverser. Je vais les aider à construire des barges en glace pour transporter l'huile jusque sur la banquise australasienne, à hauteur du Capricorne. De là j'affréterai des centaines de trains pour la Transeuropéenne. Pour construire ces barges, nous avons besoin de résine bactérienne, afin de protéger la glace contre la tiédeur de l'eau de mer, et de capillaires. Je sais que vous avez d'énormes bobines de capillaires en stock. Des millions de kilomètres de ces fines canalisations. Je suis prêt à vous les acheter ou à effectuer n'importe quelle transaction pour les posséder.

Suffoqué, le Kid essaya de garder la maîtrise de ses nerfs, mais Jdrien qui le connaissait bien comprit qu'il risquait d'exploser et de

chasser Kurts. Il ne voulait pas d'un affrontement entre les deux hommes, et s'il était venu avec le pirate dans l'île, c'était pour essayer d'arranger les choses.

— La Guilde des Harponneurs est mon ennemie personnelle, dit le Kid, les dents serrées, comme pour mordre dans sa fureur et la contenir. Depuis plus de vingt ans ces gens-là ont essayé de m'abattre. Ils me haïssent et je les méprise, car ce ne sont pas des êtres civilisés. Ils n'apportent que la violence, des mœurs barbares, le pouvoir de la force contre le droit, et je ne peux admettre cette idéologie. Et vous venez avec la plus insoutenable impudence me proposer de négocier avec eux, de les aider à construire des barges qui leur permettront de transporter leur huile de baleines et de ruiner toute l'économie de l'Australasienne et celle de Titan ? Jdrien, je suis étonné que tu aies pu t'associer avec cet homme, pour un projet qui, tu le savais, n'aurait pas mon acquiescement. Toi-même tu luttas contre la Guilde avec les Hommes-Jonas et voilà que tu trahis tout le monde pour cet ancien pirate.

Kurts, de son côté, serrait ses poings énormes face à cet avorton qui le défiait, mais depuis ses quinze années d'exil dans le satellite géostationnaire, il avait appris à se maîtriser. Il s'était engagé dans une mission humanitaire dont, certes, il espérait tirer profit, mais son but lui paraissait assez noble pour entrer dans n'importe quel affrontement.

— Je vais acheter un million de tonnes et je les expédierai en Transeuropéenne, que vous soyez d'accord ou non. Je suis venu ici pour gagner du temps avec ces capillaires, mais je sais que je peux en trouver en Transeuropéenne où je peux être en quatre jours. C'est-à-dire qu'en un peu plus d'une semaine je serai de retour avec le matériel indispensable, capillaires plus colonies de bactéries produisant de la résine. Vous aurez perdu un marché important.

Il se pencha et agita son gros index d'un air de professeur acharné. Le Kid voyait dans ce doigt tendu une menace.

— Vous ne risquez rien. Vous vendez de l'huile de phoques, et elle se vendra toujours même si le monde regorge d'huile de baleines. Vous vivez à l'écart et la Guilde vous a oublié, sauf pour les capillaires, c'est vrai. Vous pouvez demander n'importe quoi. Vos capillaires sont les meilleurs qui soient, je le sais. Ceux que je ramènerai ne seront pas mal, mais ne vaudront pas ceux que vous

détenez et qui ont été mis au point par mon ami Lien Rag.

— Votre ami ne comprendrait pas votre démarche, d'ailleurs, fit le Kid. Le père de Jdrien ne porte pas la Guilde dans son cœur. Il est en train de nous approvisionner en huile et viande de phoques, et je suis sûr qu'il craint la concurrence de la Guilde, contrairement à ce que vous pensez.

— Voyageur président, votre prix sera le mien. Je dispose de beaucoup d'argent et il s'agit d'or, de pierres précieuses et de dollars panaméricains qui restent une monnaie forte, contrairement à toutes les autres. Je suis prêt à vous payer un bon prix vos capillaires et vos colonies de bactéries.

Le Kid, toujours aussi furieux, le regardait d'un air féroce. Jdrien ne savait que dire. L'île du Titan manquait de beaucoup de produits et ses habitants n'avaient pas la vie facile. Le Kid cherchait à améliorer leur sort mais manquait de moyens de transports surtout. Le *Princess*, emprisonné par les glaces du canal chinois après avoir navigué dans ce passage un certain temps, handicapait ses relations commerciales. On pouvait lui proposer des montagnes d'argent, mais sachant qu'il ne pourrait pas les utiliser, il les refuserait avec hauteur.

— Je n'ai rien à faire de la fortune que vous me proposez, et mes capillaires, ainsi que mes colonies de bactéries productrices de résine, resteront ici. Je n'ai pas d'hospitalité à vous offrir, et puisque vous désirez retourner en Transeuropéenne, ne perdez pas plus de temps avec un vieil homme aussi têtu que moi. Jdrien, je ne comprends pas ce que tu fais avec lui, mais tu es le bienvenu, tu le sais.

— Je dois retourner dans la mer de Davis avec Mye. Nous avons fait du bon travail et élucidé certains mystères sur le plancton et le krill, surtout. Nous avons saboté le piège qui capturait les baleines. Pendant quelques semaines la production d'huile sera stoppée, mais reprendra de plus belle. Le complexe baleinier sera tellement surveillé désormais que nous ne pourrons plus rien entreprendre par la suite, mais nous sommes assez satisfaits.

Il préféra ne rien dire des projets qu'il avait bâtis avec les Hommes-Jonas, l'élevage de plancton dans un atoll perdu et surtout le désir de rentrer en possession des secrets de la Guilde sur ce même plancton. Un mystérieux professeur dirigeait les travaux et il

espérait que les archives du Kid lui en révéleraient le nom. Il avait besoin de passer quelque temps dans l'île du Titan, mais si Kurts en était chassé, il devrait repartir avec lui pour rejoindre les Hommes-Jonas. Sinon il serait bloqué sur place.

— Ne peux-tu attendre un peu et réfléchir ? dit-il soudain. Il y a avec ces barges une possibilité nouvelle pour toi. Tu pourrais les utiliser par la suite, si Kurts pouvait s'en emparer.

— Je ne vais pas mentir, dit le pirate. La Guilde les construira, les fera naviguer et je n'aurai aucun droit de regard sur elles. Il ne me sera guère facile de m'en emparer.

Le Kid, assis dans son fauteuil électrique, roula vers l'autre extrémité de son bureau, leur tournant le dos. C'était quand même un tout petit signe d'espoir. Il faisait souvent de la sorte pour réfléchir à de graves problèmes.

Kurts regarda le Messie des Roux, mais Jdrien refusa de répondre, même silencieusement, à sa question. On ne savait jamais si le Kid allait exploser ou négocier. Il n'osait plonger dans son cerveau. Il ne le faisait jamais avec les gens qu'il aimait, se refusait à les espionner.

— Vous bluffez, dit soudain le Gnome. Vous n'avez pas en Transeuropéenne d'unité fabriquant ce type de capillaires. Je me souviens que Lien Rag m'a raconté que la Transeuropéenne importait ce type de matériel depuis la Panaméricaine.

— C'était vrai dans le temps, mais nous avons plusieurs usines qui en fabriquent, des trains-usines, malheureusement, qui connaissent des difficultés énormes faute d'énergie. Je peux en trouver mais il me faudra des semaines, deux à trois mois pour faire relancer la fabrication.

— Donc vous avez besoin de mes capillaires, et aussi de quelques colonies de bactéries spécialisées dans la production de résine. Ce qui fait que mes produits peuvent valoir un prix excessif.

— Je peux suivre jusqu'à une hauteur exorbitante, dit Kurts.

Le Kid revint vers eux dans le ronronnement de son fauteuil électrique, un ronronnement que Jdrien trouva malicieux :

— Un prix exorbitant. Je vous donne tout cela en échange d'une seule chose : votre hydravion.

CHAPITRE VII

Après avoir connu le pire en Antarctique, surtout chez les Harponneurs, Jael, la demi-sœur de Liensun, trouvait somme toute que la vie à Markett Station n'était pas désagréable. Elle travaillait dans les bureaux de Songe et commençait à s'initier à toutes les transactions commerciales. Songe l'avait mise sur le dossier de cette fameuse Compagnie Sumba, qui aurait parfaitement convenu aux Rénovateurs du Soleil de la colonie des Échafaudages, dans le Tibet. Le groupe souhaitait quitter cet endroit difficile d'accès, isolé par le manque de communications, pour s'installer plus bas. La Compagnie Sumba se composait d'une île ancienne, indonésienne, qui, en cas de fonte brutale de la glace, pouvait constituer un socle sûr pour une implantation humaine, et d'un grand cercle de banquise. Les ressources étaient largement suffisantes pour quelques milliers de personnes. Mais Narmille, femme d'affaires très âpre, avait pris une option sur cette Compagnie et ne voulait la revendre à aucun prix. Liensun avait accumulé tout un dossier sur cette femme et, avec Songe, l'étudiait souvent pour orienter leurs recherches.

Jael finit par retrouver la famille qui avait accepté l'option de Narmille. Elle vivait dans une station située au nord de Markett Station. Ces gens-là s'appelaient Naarma et habitaient désormais Coran Station, une ville musulmane à trois cents kilomètres de Markett.

— Écoute, lui dit Songe, je ne peux t'empêcher d'y aller, mais il faudra te voiler le visage et dès que tu franchiras le sas, tu devras te déchausser, car toute la station est considérée comme une mosquée sainte. Aucun train ne peut y pénétrer, et tu seras surprise de constater qu'il n'y a pas de quais mais des rues, que les wagons

d'habitation ne sont pas sur roues mais posés sur la glace. Observe le comportement des autres femmes avant de faire quoi que ce soit. Il m'étonnerait que le père de famille te reçoive, mais tu pourras toujours rencontrer l'une de ses femmes.

— Combien en a-t-il donc ?

— Trois, et une foule d'enfants. C'est ce qui l'a contraint à mettre sa Compagnie en vente. Il est tombé dans le piège de Narmille qui lui a fait signer un compromis de vente qui peut constamment se renouveler, sans que l'option soit répétée. Si quelqu'un peut agir devant le tribunal des Concessions c'est lui, pas nous, mais il sera difficile à convaincre. Tu peux lui laisser entendre que nous sommes prêts à payer cash la vente de l'île au prix fixé par Narmille, et que nous paierons les frais de procès en première instance. Si Narmille fait appel, nous verrons. Nous ne pouvons nous engager pour trop d'argent. C'est celui des Rénovateurs des Échafaudages et je ne veux pas les entraîner dans des dépenses démesurées.

Jael prit le train de nuit et bien avant Coran Station se transforma en femme musulmane, avec des vêtements discrets et un voile qui lui cachait le visage. Le port de la combinaison isotherme était déconseillé. L'express la laissa dans une gare annexe, devant le sas d'entrée, et elle se déchaussa pour pénétrer pieds nus dans la station mosquée. Elle commit l'erreur de demander son chemin à un passant qui cracha sur le côté, et elle comprit qu'il lui fallait s'adresser à une femme. Elle rencontra une personne très aimable qui, à travers son voile, lui donna une foule d'explications et se répandit en confidences sur ses enfants qui lui donnaient beaucoup de soucis.

Elle finit par trouver le wagon d'habitation des Naarma, dans les confins de la station. Ses pieds étaient glacés et le wagon en question lui parut bien vétuste. Par chance, elle connaissait le prénom de la plus ancienne épouse, celle qui dirigeait la maison, et demanda à la voir. Jasmina Naarma la reçut dans la cuisine, après avoir forcé une demi-douzaine d'enfants à filer ailleurs.

— Ah, notre si belle Compagnie Sumba ! Nous étions si heureux, là-bas. Et voilà que tout se met à changer, la glace fond et toutes nos installations sont entraînées par des torrents d'eau. Nous avons eu très peur, et dès que nous avons pu fuir, nous l'avons fait. Personne

ne souhaite retourner là-bas. Ici c'est très bien pour nos pratiques religieuses mais nous n'avons aucun travail. Si nous touchions l'argent de cette vente, nous pourrions créer une entreprise ou acheter des serres pour élever des moutons. Là-bas nous avons des rizières, du poisson gras dans les trous et aussi des phoques. Nous devons recevoir cinq millions de dollars, mais quand ? Nous n'avons pas remarqué que l'option pouvait se renouveler plusieurs fois, et que cette Narmille pouvait nous faire attendre au moins trois ans avant de payer.

— Vous pourriez attaquer, dit Jael. Devant le tribunal des Concessions, car le délai n'est pas légal.

— Nous n'avons pas d'argent et mon mari n'aime pas les tribunaux. Mais je veux bien lui en parler.

— Nous sommes intéressés par votre Compagnie. Nous voulons bien vous avancer les premiers frais du procès tant qu'il restera en première instance. Nous sommes aussi acheteurs de la Compagnie Sumba pour le même prix. Nous pouvons payer un million comptant et le reste en quelques années. Et nous ne vous ferons pas attendre aussi longtemps.

— Revenez demain à la même heure, j'aurai parlé à mon mari.

— Je ne peux pas le voir ?

— Ici une femme ne peut parler affaires avec un homme, mais ne vous inquiétez pas, je lui expliquerai en détail ce qui vous a conduit jusque dans cette station. Vous n'êtes pas musulmane ?

— Non. Croyez-vous que je trouverai un traintel ?

— Aucun n'acceptera une femme seule, et vous devriez aller à l'auberge du Sanctuaire pour passer la nuit... Mais je vais vous donner une adresse où vous serez reçue.

Jael passa la nuit chez des personnes âgées qui pour quelques dollars la reçurent comme une parente, lui firent un bon repas et lui donnèrent un lit excellent. Elle se retrouva le lendemain chez les Naarma et Jasmina la reçut dans sa cuisine d'un air mystérieux :

— Nous allons dans la pièce d'à côté. Mon mari pourra écouter notre conversation. Il est intéressé par vos propositions, car ce sont les seules depuis que cette Narmille nous a possédés avec son option. Il aimerait bien se dépêtrer de tout ça, mais il ne discutera pas directement avec vous. Il observe les vieilles traditions, alors qu'ici même je connais des hommes qui discuteraient affaires avec

vous.

Dans le petit compartiment garni de vieux sofas en piteux état Jael renouvela ses propositions, parla du tribunal des Concessions qui siégeait à Markett Station une fois par semaine.

— Ma directrice connaît d'excellents avocats spécialistes de ces affaires. Nous pouvons vous aider à abrégier le délai de l'option. Narmille, votre acheteuse, est actuellement empêtrée dans différentes affaires qui dépassent de loin ses possibilités financières. Le tribunal peut exiger d'elle qu'elle dépose la moitié des cinq millions de dollars qu'elle doit payer pour l'achat de votre Compagnie. Ce serait très difficile pour elle. Mais je vous demande une chose, c'est de n'en parler à personne, sinon cette femme prendra toutes ses précautions pour trouver le moyen de vous rouler une fois de plus.

Une toux retentit derrière un rideau tiré au milieu du compartiment. Jasmina se leva, disparut derrière et revint au bout de quelques minutes en faisant un clin d'œil complice à Jael :

— Qui devra aller là-bas, à Markett Station ?

— Tous ceux qui ont signé légalement le compromis de vente.

— Et nous devons nous installer là-bas pour combien de temps ?

— Nous sommes prêts à prendre vos frais en compte. Nous vous trouverons un compartiment pour vous recevoir, et nous paierons les frais de voyage.

Elle comprenait que les cinquante mille dollars de l'option étaient depuis longtemps dépensés. Il avait fallu se loger dans cette station, vivre également. Une famille aussi importante devait dépenser énormément pour la nourriture qui coûtait par ici trois fois plus cher qu'à Markett Station.

Nouvelle toux, nouvelle disparition de Jasmina et cette fois son absence dura un peu plus. Elle revint, l'air ennuyée :

— Mon mari a ici un petit emploi qu'il ne voudrait pas perdre et qui nous rapporte un peu d'argent. Si nous allons à Markett, nous allons devoir y renoncer. D'autre part les cinquante mille dollars d'option devront être remboursés, n'est-ce pas ?

— Oui, il faudra certainement les déposer pour prouver votre bonne foi. Mais je vous l'ai dit, tout sera payé par la Compagnie qui m'emploie. Vous n'avez rien à redouter.

Mais la conversation devait se prolonger encore jusqu'à midi avec de fréquentes allées et venues de la première épouse derrière le rideau tendu. Et à la fin elle invita Jael à déjeuner dans un grand compartiment, en compagnie des autres femmes, des enfants mais pas du mari qui sortit pour aller prendre son repas dans un restaurant. Lorsqu'elle remonta dans son express, le soir, Jael était assez satisfaite et ne pensait pas avoir dépassé la somme que Songe comptait engager pour récupérer déjà la caution.

CHAPITRE VIII

Ce fut une journée mémorable, celle où le cargo de mille tonnes flotta dans la cale mise en eau de San Diego. Tous les ingénieurs ainsi que le personnel s'étaient rassemblés. Yeuse avait pu venir et se tenait au côté de Lien Rag, ainsi que Pulsach le petit ébéniste qui avait le premier, jadis, construit un voilier après des siècles de domination des glaces.

— Il est superbe, dit Yeuse.

— Attendez de voir quand les superstructures seront terminées. Il n'y a qu'une coque avec les ponts, mais elle flotte, bien équilibrée.

Elle flottait. Elle aurait même pu sortir de la cale avec ses moteurs à hélices déjà en place. On les fit tourner, et dans un remous formidable l'eau remonta le long des bajoyers de la cale et mouilla les pieds des spectateurs.

Puis, au cours du buffet qui suivit cette mise à l'eau, Lien Rag parla de la construction en cours d'une cale plus grande, extensible, qui pourrait un jour recevoir des projets de dix milles tonnes.

— Pour les cinquante mille tonnes, on verra ensuite.

Il y avait des vins cultivés en serres, bien sûr, des vins blancs pétillants que l'on appelait champagne. En Transeuropéenne, on trouvait de véritables vignes de champagne sous serres, mais l'achat des fameuses bouteilles dans des containers spéciaux isolants revenait trop cher, et Yeuse avait dû en limiter l'importation.

— Nos représentants en Transeuropéenne nous font part de faits étranges. Des sortes de croix immenses survolent la Compagnie dans un grand bourdonnement. Les Néo-Catholiques y voient un signe de Dieu, mais quelques petits malins férus d'histoire disent qu'il s'agit d'avions. Je me suis renseignée. Tu sais ce qu'est un avion ?

— Je crois que oui. Un plus lourd que l'air qui peut voler et traverser des distances énormes en peu de temps. Avant le début de l'ère glaciaire, il existait des appareils fantastiques pouvant transporter des centaines de passagers ou un fret colossal.

Yeuse soupira :

— C'est frustrant d'avoir affaire à un bonhomme qui sait tout, qui a réponse à tout. Il paraît que cet avion serait en fait un hydravion pouvant se poser sur la glace. Certains l'ont vu « aglacier », si j'ose employer ce néologisme. Et d'après nos services de renseignements, ce serait Kurts, ton copain, qui serait aux commandes.

— Il aurait abandonné sa chère locomotive ?

À ces mots, Yeuse se laissa aller à ses souvenirs. Elle avait voyagé dans cette merveille qui n'était plus tout à fait une machine, pas encore un être vivant, mais qui avait d'étranges pulsions, des élans affectueux qui ne pouvaient pas être pris pour des dérèglements mécaniques, des colères, des bouderies, des rages folles. Et sur son passage, des milliers de gens se prosternaient, édifiaient des autels, achetaient des amulettes la représentant.

— Un hydravion pour quoi faire ? murmurait Lien Rag. Un gros hydravion ?

— D'après les dessins, il s'agirait d'un engin pouvant transporter plus de cent passagers, ou alors entre soixante-dix et cent tonnes de fret. Sa vitesse serait assez élevée.

— Vitesse supra-sonique ? A-t-on entendu des explosions doubles ?

— Je l'ignore.

Ce même soir, alors qu'elle se reposait dans son train présidentiel, Yeuse reçut un télégramme de l'île aux Phoques. La teneur en était si incroyable qu'elle fit appeler Lien Rag, qui accourut à moitié endormi.

— Tiens, lis !

— Un cargo flambant neuf du Consortium des bonzes vient d'aborder l'île et son capitaine prétend acheter de l'huile de phoques ? Mais je rêve, non ? Comment auraient-ils pu aller si vite pour construire un tel bateau, alors que nous pensions qu'ils ne songeaient qu'aux dirigeables ?

— J'ai demandé des précisions. Pour l'instant il n'est pas

question qu'on remplisse leurs soutes. Nous nous sommes engagés par traité avec le Kid pour lui fournir de l'huile et lui réserver le commerce dans le Pacifique, et nous tiendrons parole.

Les précisions arrivèrent. Le cargo se nommait *Elovia* et son commandant Lafitte.

— Un ancien ami de Liensun. Ils se sont brouillés et ce garçon a comploté pour que le Consortium construise des cargos qui puissent emporter plus de fret que les dirigeables. Celui-là peut emporter deux mille tonnes et il a traversé en huit jours.

— Huit jours ?

— Il est rempli de marchandises rares, des produits que nous avons du mal à nous procurer, du thé, des viandes plus goûteuses que le phoque et encore d'autres choses. Le chef de la Manu l'a obligé à se rendre dans le nouveau port, mais l'a déjà informé qu'il n'était pas question qu'il effectue un déchargement sur place.

— Il faut aller là-bas, dit Lien Rag. Sans tarder.

— J'ai prévenu mon chef de train. Va chercher ton bagage, nous partons dans une demi-heure.

Ils voyagèrent toute la nuit à une grande vitesse et purent traverser le détroit d'Isthmus Station, à bord du voilier construit jadis pour Lady Diana.

— Regarde, il est superbe.

Un cargo blanc, étincelant de propreté, des marins en combinaisons isothermes blanches également. Lien Rag éprouvait pour la première fois depuis longtemps un amer sentiment de jalousie. Ils débarquèrent et Yeuse le pria de l'accompagner à bord de l'*Elovia*. Ils devaient apprendre de la bouche même de Lafitte que c'était le prénom de la fille aînée de Tharbin, président du Consortium, qui avait tenu à devenir la marraine de ce premier cargo.

Lafitte déplut tout de suite à Lien Rag. Ce garçon suffisant, et presque méprisant pour ses visiteurs, était déjà l'ennemi de Liensun. Il n'avait jamais admis cette paternité au sujet de ce dernier, mais il le rejoignait dans sa haine de cet individu.

— Voyageuse présidente, nous sommes prêts à commercer avec vous. Ce bâtiment traverse le Pacifique en huit jours, malgré son fret de deux mille tonnes ; d'autres vont suivre, plus puissants, plus volumineux encore.

— J'ai signé un accord avec le Pacifique, dit la jeune femme. Ici on ne me dit pas voyageuse présidente mais Lady Yeuse, veuillez vous en souvenir.

Lafitte encaissa mal le coup, rougit, blêmit et son expression se fit plus douceuse. Elle l'avait maté et Lien Rag applaudissait de toutes ses forces dans son for intérieur.

— Certes, mais nous pourrions commercer avec vos ports de l'Atlantique ?

— Quels ports ? fit-elle, ironique.

— Magellan Station, par exemple... Nous avons dans nos cales de quoi aménager un quai provisoire en quelques jours. Nous vous laisserons une équipe qui fera un ouvrage plus fini, tandis que nous reprendrons la mer. Vous ne pouvez dédaigner une pareille chance, Lady Yeuse. Vos populations ne comprendraient pas qu'au nom d'un traité passé avec le petit président d'un îlot perdu, vous renonciez aux marchandises que nous pouvons vous procurer à des prix défiant toute concurrence.

Soudain Lien Rag pensa à une chose :

— Vos moteurs sont en céramique, n'est-ce pas ? Le Kid les a vendus pour cet usage, alors qu'il savait que ce type de cargo allait non seulement lui faire concurrence mais le ruiner ?

— Nous avons acheté les moteurs normalement, sans conditions, répondit un peu trop vite Lafitte. Leur utilisation n'est pas limitée. Nous ne chercherons pas à concurrencer le Kid sur le Pacifique, mais nous voulons créer des relations de commerce assidues avec la Panaméricaine.

Lorsqu'ils rejoignirent le train présidentiel, Yeuse lui parut préoccupée.

— Tu te demandes comment me faire accepter ta décision ? Ce port que Lafitte ferait aménager à Magellan te tente fort, ne dis pas le contraire.

— C'est vrai, reconnut-elle, et je n'ai pas, politiquement, économiquement, le droit de refuser. Tu as entendu ce que disait ce petit prétentieux ? Que mes populations ne comprendraient pas que je les prive de marchandises étrangères pour respecter le traité passé avec le Kid...

— Exactement, avec le petit président d'un îlot perdu.

— J’y vois une menace. Si jamais les gens apprenaient une chose pareille, ils se révolteraient. Ce salaud peut utiliser la propagande pour me nuire et me forcer la main.

— Il serait diplomatique que tu l’invites à dîner ce soir, fit Lien Rag avec une ironie agressive.

— N’en rajoute pas. J’ai besoin de réfléchir avant de prendre ma décision.

Le lendemain matin elle vint prendre le petit déjeuner avec lui. Son visage défait trahissait son désarroi. Elle avait dû très mal dormir au cours de la nuit.

— J’ai pensé à une chose, dit Lien Rag. Pourquoi attendre que notre cargo soit terminé pour transporter en Antarctique le commando chargé de surveiller la Guilde, et au besoin de saboter ses projets ? Tu n’as qu’à demander à Lafitte que son *Elovia* transporte tes hommes et leur équipement là-bas. Fais-en une condition à ton acceptation pour l’avenir. Il faut toujours savoir négocier.

— Pas mal, reconnut-elle. Tu crois qu’il acceptera ?

— S’il a vraiment envie de commercer avec toi, pourquoi pas ?

— Et s’il préférerait aller voir la Guilde pour lui faire le même type de propositions ? Il est venu chercher de l’huile de phoques, il peut très bien rapporter de l’huile de baleines.

— Dans ce cas, au lieu de venir jusqu’ici, le cargo serait directement allé dans la mer de Davis pour traiter avec la Guilde. Tharbin, je ne le connais pas, mais d’après ce que j’en sais, c’est un homme rusé et réfléchi, ne prendrait pas le risque d’envoyer directement un cargo chez les Harponneurs, au risque que ces derniers ne le lui confisquent pour transporter leur huile en Australasienne. Il faudra des discussions serrées, des accords avant que le premier cargo ose s’aventurer là-bas. Je me demande si l’*Elovia* est armé. En apparence non, mais il doit emporter quelques lance-missiles pour se protéger. Il faudra essayer d’en savoir plus.

— Que veux-tu, faire capturer ce cargo ?

— Non, pas du tout, mais si Lafitte était décidé à courir le risque d’affronter la Guilde, il n’irait pas les mains nues.

Yeuse convoqua Lafitte un peu avant midi et il ne se fit pas prier pour répondre à l’invitation, arriva dans son uniforme de parade,

qui faisait ricaner les hommes de la garnison et les ouvriers de la fonderie de lard de phoque.

— Mon cher Lafitte, je suis prête à examiner attentivement votre proposition pour l'aménagement d'un port à Magellan Station. Vous aurez à franchir le cap Horn qui, depuis le dégel, est parcouru par des vents violents et des courants marins puissants. J'ai un service à vous demander. Auriez-vous assez de place à bord pour transporter une centaine d'hommes avec tout leur équipement ? Il s'agit de militaires.

Croyant que le terminus de ce contingent serait Magellan Station, Lafitte sourit d'un air fat :

— Aucun problème, Lady Yeuse. Notre cargo peut aisément aller au-delà de ses capacités, et même avec leur matériel ces cent hommes de troupe ne représentent que quelques tonnes supplémentaires.

— Cinquante tonnes environ. Ils disposent d'un matériel très important, dit Yeuse.

— C'est pour vous un moyen plus rapide que d'envoyer un train jusque-là-bas à Magellan Station, continua Lafitte. J'ai étudié la carte et nous ne mettrons que quelques jours pour contourner le fameux cap Horn et atteindre la côte orientale. Puis-je savoir jusqu'à quelle basse latitude descend encore la banquise atlantique ?

— Elle résiste mieux que celle du Pacifique et n'est pas attaquée par les courants d'eau chaude. Elle déborde encore le 40^e parallèle Sud. Mais il y a confusion sur la destination de ce contingent militaire. Ce n'est pas à Magellan Station que vous devrez les débarquer mais plus au sud. Du côté de la mer de Weddel... Avez-vous une carte, Lien Rag, que nous montrions l'endroit exact à notre ami ?

Lafitte bascula d'un coup dans le désarroi le plus visible, au point qu'il leur fit pitié, avec son visage soudain livide et la transpiration qui germait sur son front.

— Quelque chose ne va pas, mon ami ? Voulez-vous boire quelque chose ? Est-ce la chaleur de ce compartiment ? Je trouve qu'on chauffe trop mon train présidentiel, dit Yeuse d'une voix suave.

Lien Rag se leva, remplit un verre de vodka et le posa devant le

brillant capitaine de l'*Elovia* :

— Buvez, Lady Yeuse a de l'excellente vodka dans son bar.

— Non... Tout va bien, juste un petit malaise sans importance...

Je suis désolé, Lady Yeuse, mais mon cargo ne peut être engagé dans une quelconque opération militaire. Il appartient au Consortium des bonzes qui n'ont jamais entretenu ni armée ni même police privée. Si je transportais vos hommes de l'autre côté de l'océan Antarctique pour les déposer sur le continent Antarctique, je commettrais une faute lourde vis-à-vis de mon armateur.

— Un instant, dit Yeuse sèchement. Il ne s'agit pas d'une opération militaire contre une Compagnie étrangère, mais d'un simple transport de troupes à destination d'une Province de la Panaméricaine. L'Antarctique, autrefois rattachée à notre Concession par un important réseau traversant la banquise, se trouve aujourd'hui, à la suite d'une catastrophe naturelle, séparé de la Compagnie mère. Rien de plus naturel que d'envoyer là-bas un contingent pour assurer l'ordre et venir en aide aux populations éprouvées. D'ailleurs c'est la raison de l'importance du matériel destiné à être embarqué. Vous désirez commercer avec nous, eh bien voilà un premier contrat qui permettra d'ouvrir les discussions futures sur la création opportune du port de Magellan Station.

— Je ne peux pas prendre de décision, dit Lafitte la mort dans l'âme. Ce serait trop grave pour moi, pour le Consortium.

— Avez-vous peur des rebelles qui essayent de s'emparer du pouvoir en Province Antarctique ? Ou bien, encore plus inquiétant, auriez-vous des accords secrets avec eux ?

— Pas du tout... J'ignore tout de ces gens-là et le Consortium s'en méfie autant que vous, mais dans l'état actuel de la situation je ne peux embarquer vos hommes... J'en suis désolé.

— Alors, voyageur Lafitte, vous avez six heures pour quitter cette île et repartir vers l'ouest. Si vous ne le faites pas, nous serons en droit de vous mettre sous le feu de nos batteries côtières.

CHAPITRE IX

Ses roues à aubes tournant à une vitesse folle, soulevant des geysers d'eau de mer, le *Rewa* faisait route vers l'île du Titan dans l'inquiétude générale. Farnelle, folle furieuse, poussait ses moteurs au maximum, ne décollerait plus depuis qu'elle avait découvert le deuxième terminal ferroviaire du Consortium, et surtout les chantiers navals où deux cargos étaient en construction. L'un de quatre mille tonnes certainement, et le second de dix mille au moins. Elle situait ce terminal au 30^e parallèle Nord et sur le 150^e Est. On n'essayait pas de la calmer, on espérait que sa rage la quitterait avant que l'une des roues n'explose ou qu'un moteur ne rende l'âme. L'ambiance à bord était des plus lourdes, et même Gdami, le diabolin toujours prêt à se distinguer, n'osait affronter les remontrances de sa mère.

Les mécaniciens ne cachaient pas leurs inquiétudes, et Guhan, qui s'occupait des questions mécaniques, essaya d'en parler à Farnelle, mais elle refusa de l'écouter. Le Consortium l'avait bien eue, et d'ici un an, avec ses cargos, pourrait se passer du *Rewa*. Du coup le terminal provisoire où elle accostait serait abandonné, et plus jamais elle ne pourrait accéder à son cher cargo *Princess*, prisonnier des glaces à l'intérieur de la banquise.

Le vieux charbonnier était encore à cinq jours de l'île du Titan lorsque des cris, des exclamations obligèrent Farnelle à sortir de sa cabine. Gdami, grimpé en haut d'un mât de charge, lui hurlait de regarder à bâbord, ce qu'elle fit. Pour découvrir un spectacle incroyable d'un étrange appareil qui volait au-dessus des flots, juste à côté des deux sillages que le *Rewa* creusait dans l'océan comme deux rails profonds.

— Un avion, lui dit Ann Suba, et même un hydravion. Mon mari

m'en parlait quelquefois, pensait que c'était plus performant qu'un dirigeable, mais nous n'avions ni les plans ni les techniques pour réaliser ce type d'appareil. Celui-là est assez impressionnant...

L'hydravion se posait sur la mer, et, comme un puissant bateau, rivalisait en vitesse avec le *Rewa* qui finit par stopper sur son erre. L'hydravion s'immobilisa lui aussi.

— Préparez des armes, commanda Farnelle, et mettez les lance-missiles en batteries, nous ignorons tout des intentions de cet appareil et de ses occupants.

— Il aurait pu nous attaquer depuis le ciel, fit remarquer Ann Suba, et nous couler avec quelques bombes bien ajustées.

Un homme sortait par la porte de tribord et montait sur l'aile de l'appareil. Dans ses jumelles, Farnelle se crut l'objet d'une hallucination. Et puis un autre homme, à peine vêtu, rejoignait le premier, et Gdami hurlait de joie en reconnaissant Jdrien, son ami.

— L'autre, c'est Kurts, Kurts le pirate, dit Farnelle. Je me demande bien ce qu'il nous veut. Comment savait-il que nous naviguions dans ces eaux lointaines, et que fait Jdrien avec lui ?

— Je les reconnais aussi, dit Ann Suba qui avec Farnelle se trouvait à Concrete Station quand Lien Rag, Kurts, Gus, le petit Kurty et la chèvre-garou étaient arrivés de l'espace à bord de la navette.

Kurts mit le canot à la mer, se dirigea vers le *Rewa* en laissant derrière lui se dérouler une longue amarre de sécurité. Il monta à bord dans le silence stupéfait de tous.

— Nous pensions vous trouver vers l'équateur, dit-il, vous avez du retard sur votre programme.

Farnelle hocha la tête, le regardant avec méfiance. C'était un géant au visage dur, mais qui en secret la troublait. Il lui sourit, désigna Ann Suba :

— C'est elle que je viens chercher. Le Kid veut qu'elle ne perde pas un seul instant. Jdrien vous confirmera les paroles du Kid si vous doutez de la mienne.

— Mais j'ai besoin d'Ann Suba pour me seconder à bord de ce bateau, protesta Farnelle. Que veut-il faire de mon amie ?

— Il veut qu'elle apprenne à piloter ce genre d'appareil.

De son pouce jeté par-dessus son épaule, il désignait son hydravion. Ann Suba ouvrit de grands yeux puis se mit à rire

nerveusement :

— Que je pilote cet engin, mais c'est tout à fait hors de question ! Jamais je ne pourrai apprendre, et puis d'abord j'aurais trop peur.

— Vous avez déjà piloté des dirigeables qui sont des aéronefs plus importants, plus inertes, plus lents à la manœuvre. Je suis certain que vous vous débrouillerez très bien. Nous n'avons pas un instant à perdre si nous voulons nous retrouver en fin de soirée à Titan.

— Mais que se passera-t-il quand je saurai piloter ça ? demanda Ann Suba qui, frappée de stupeur, n'avait pas encore tout à fait réalisé qu'il lui fallait préparer ses affaires pour suivre Kurts.

— Nous avons fait un marché avec le Kid, et en échange de ce que je lui achète, je lui offre un hydravion semblable à celui-là. Mais il faudra d'abord que quelqu'un le pilote sans commettre d'erreur. Cela devrait demander entre trois et six mois. Vous allez désormais vivre avec nous dans cet appareil, vous asseoir à la place du copilote et dans un premier temps observer mes gestes et potasser les livres d'instructions. Quand vous vous en sentirez capable, je vous laisserai progressivement les commandes, d'abord en plein vol, ce qui est relativement facile, puis ensuite il vous faudra apprendre à décoller et à amerrir, ce qui est beaucoup plus compliqué et dangereux.

— Mais je refuse ! Je ne veux pas quitter ce bateau, mes amis, pour aller voler sur un appareil qui me fait peur.

— Eh bien, pour commencer nous vaincrons cette peur. Allez chercher vos affaires.

— Jamais de la vie ! cria Ann Suba. Je reste ici sur ce bateau, nous verrons quand nous atteindrons Titan. J'ai besoin de réfléchir pour prendre ma décision, et ce n'est ni le Kid ni vous qui m'imposerez quoi que ce soit. Je travaille pour le Kid parce que je le veux bien, mais je peux très bien m'en aller ailleurs si je le souhaite.

— Eh bien, vous le lui direz ce soir, au lieu d'attendre quatre ou cinq jours, peut-être plus, car on signale une tempête qui nous vient du sud. Et à votre place, Farnelle, j'essayerais de trouver un abri du côté des échancrures de la banquise à l'ouest et de laisser passer le grain.

Ann Suba finit par aller chercher ses affaires et, après avoir embrassé tout le monde, s'embarqua dans le canot que Jdrien hala

depuis l'hydravion.

— Jdrien, vous confirmez ce que m'a dit Kurts ? Je dois vraiment apprendre à piloter cet appareil ?

— C'est ce que souhaite le Kid, mais nul ne peut vous y forcer. Néanmoins vous verrez que vous serez séduite comme je le suis par ce moyen de transport. C'est autre chose que le dirigeable, et sans renier l'utilité et le charme de celui-ci, je vous avoue que cet hydravion qui vole à quatre cents kilomètres à l'heure est vraiment extraordinaire.

Kurty la reconnaissait mais jouait les timides, tandis que Gueule-Plate, jalouse dès qu'une femme approchait son Kurts, la regardait avec méfiance, commençait de lui tourner le dos dans l'intention de lui envoyer quelques vents nauséabonds. Mais d'une tape sur la croupe, Kurts l'obligea à s'éloigner.

Mye, la jeune Fille-Jonas, apparut enroulée dans un morceau de tissu, et Jdrien la présenta, mais Kurts, d'une voix sèche, convia Ann Suba dans le poste de pilotage, lui désigna le siège de copilote :

— Mettez le casque radio et dès que nous entrerons en communication avec Titan prévenez-moi. Essayez aussi de capter les émissions météo d'une station automatique. Il en existe encore quelques-unes qui ont continué d'émettre malgré le chambardement de leur environnement et qui sont fort utiles.

Le décollage l'impressionna fortement. Elle ferma les yeux mais, dans un effort de volonté, les rouvrit juste comme l'hydravion montait vers le ciel où glissaient des nuages bleutés. À cette latitude, les rayons lumineux ricochaient sur le rebord croûteux de la lucarne et irisaient les formations de cumulus.

— Nous montons à quatre mille mètres... Nous volons déjà à trois cents kilomètres/heure, et nous pourrions pendant quelques instants atteindre le six cents, mais la vitesse de croisière se situe à quatre cents. Nous faisons pas mal de chemin à cette vitesse-là, sans trop dépenser d'huile. J'ai installé de nouveaux réservoirs pour augmenter l'autonomie...

Ann Suba examinait les cadrans, les manettes, essayait d'avoir quelques repères dans toutes ces dizaines et dizaines de commandes, de voyants lumineux. Elle repéra les plus importantes au bout d'une heure de vol. Jdrien leur apporta du thé et des galettes fourrées à la viande, et Mye, pendant quelques instants,

leur tint compagnie. Elle put aussi se lever pour aller aux toilettes, admira l'agencement luxueux de l'appareil, les commodités offertes.

— En échange de quoi, un hydravion ? demanda-t-elle à Jdrien qui lui paraissait le plus digne de confiance.

Il prit un air désolé :

— Je ne peux rien dire car j'ai promis de laisser au Kid la primeur de ce contrat, mais je ne suis pas tout à fait d'accord. Vous jugerez par vous-même si cela en vaut la peine. Cet appareil pourrait sortir l'île du Titan de son isolement et je comprends parfaitement que mon père adoptif soit tenté. Cependant je ne peux en dire davantage.

Elle rejoignit son siège et la routine habituelle la plongea peu à peu dans une certaine somnolence. Pour la réveiller, Kurts effectua diverses manœuvres, perdit de l'altitude, simula un amerrissage puis remonta à dix mille mètres où l'air se pressurisa automatiquement. De là-haut on distinguait parfaitement l'océan, les quelques atolls qui commençaient d'émerger au fur et à mesure que le niveau du Pacifique redevenait normal.

— Les moteurs fonctionnent à l'huile car il est impossible de se procurer du kérosène dans le monde. Déjà il n'est pas facile d'obtenir de l'huile n'importe où. J'ai dû utiliser aussi bien de l'huile animale que minérale et végétale, en venant de Transeuropéenne.

— Pourquoi avoir fait un si long voyage ? Pourquoi avoir abandonné cette fabuleuse locomotive qui est un peu votre amante et votre mère ?

— Là-bas en Transeuropéenne c'est la famine et le froid. J'ai décidé de venir en aide aux populations et à mon amie Floa Sadon. Elle a bien des défauts, des vices, mais je ne puis me résoudre à la voir succomber au cours d'une guerre civile qui risque d'éclater à tout instant. Je dois le plus rapidement faire parvenir là-bas des quantités assez importantes de nourriture et d'énergie.

— Mais le Kid ne peut pas vous procurer des milliers de tonnes ? Vous lui avez quand même promis un appareil identique à celui-ci, existe-t-il seulement ?

— J'en possède trois, tous en bon état. Je n'ai pas fait de promesses que je ne pourrais pas tenir, et le Kid peut m'aider à me procurer le million de tonnes d'huile et le million de tonnes de viande dont j'ai le besoin le plus urgent.

CHAPITRE X

Les habitants de Djoug, sans être blasés, regardèrent sans s'émouvoir la lente descente de l'*Asia* à proximité de leur village, vers un espace où la glace s'accrochait encore, une glace noirâtre qui fondait en une centaine de petits ruisseaux. Les ancres chauffantes pénétrèrent de plusieurs mètres dans cette masse pour trouver une zone dure où s'accrocher. Le long de la route de bois qui longeait la zone d'atterrissage, des gosses étaient arrivés à pied, mais plusieurs traîneaux, tirés par des chiens ou des chevaux, venaient ensuite. Les gens restaient en haut de cette route sur pilotis, attendant que les étrangers se manifestent. Entre la couche de glace et eux il y avait une épaisseur de boue collante, et peut-être espéraient-ils que les inconnus allaient s'y empêtrer et leur donner le spectacle réjouissant de leurs efforts pour en sortir. Mais grâce au vent qui soufflait de l'ouest, l'*Asia* se déporta juste au-dessus de la chaussée en planches, et Pavakov fut le premier treuillé. Il parlementa avec les habitants de Djoug.

À ce moment-là arriva une étrange machine, une ancienne draisine à vapeur qui roulait lentement sur les planches cliquetantes. On avait enrobé ses roues d'une résine rouge pour empêcher tout dérapage, mais malgré tout l'humidité grasse de la chaussée faisait zigzaguer le véhicule. Liensun comprit que les personnages en manteaux et toques de fourrures qui en descendaient devaient être les nouveaux maîtres de l'endroit. Ils regardaient le dirigeable en protégeant leurs yeux de leurs mains gantées, s'adressaient à l'ingénieur pour avoir des explications, et finalement ce dernier parla dans son petit émetteur-récepteur accroché à sa poitrine :

— Tout va bien, ce sont des gens pacifiques. Le dirigeable les

étonne à peine. Depuis le début de la débâcle, l'enseignement comporte deux heures d'histoire ancienne auxquelles la population peut assister, et ils possèdent deux ou trois manuels où figurent des objets et des machines de jadis, donc les dirigeables, les automobiles, les bateaux à vapeur et autres choses.

La draisine à vapeur repartit après un demi-tour laborieux, n'attendant pas que Liensun ait rejoint les planches glissantes. Mais le propriétaire d'un traîneau tiré par un cheval accepta de les conduire à Djougrad.

— Ils utilisent la langue slave parce que c'est plus commode que tous les dialectes locaux, expliqua l'ingénieur tandis que leur cocher encourageait le cheval qui trottait sans enthousiasme avec cette triple charge.

Les planches, assemblées pour former la route, claquaient constamment et c'était désormais un bruit auquel les habitants de cette curieuse communauté paraissaient habitués. Leur cocher expliqua qu'une coopérative avait été spécialement créée pour construire les routes. Une scierie nouvelle débitait les planches et les pilotis qu'on enfonçait aussi profondément que possible dans le sol gelé.

— Nous devons une journée par semaine pour travailler à ces routes, mais c'est bien. Nous en avons déjà quatre cent cinquante-deux kilomètres qui nous rendent bien service. Nous avons aussi construit des quais pour nos bateaux de pêche. Nous remplaçons peu à peu les oumiaks en peaux de phoques par des embarcations en bois. La prochaine sera pontée et dotée d'un moteur à vapeur. Nous avons de l'huile grâce aux phoques qui sont restés, malgré la disparition des glaces.

Liensun put ainsi mettre fin, dans son esprit, à une idée préconçue qu'il partageait avec tous les habitants de la Terre. Chacun était persuadé que les phoques ne pouvaient vivre que sur la glace et se nourrir à proximité de la banquise. Il put voir que les troupeaux du pays de Djoug étaient prospères et les animaux même heureux de se vautrer dans la boue de la plage.

Le conseil du gouvernement, pas moins, les attendait dans une grande bâtisse construite sur pilotis et à laquelle conduisait une route en planches pouvant recevoir au moins six attelages de front.

Des traîneaux allaient et venaient dans un bruit de claquettes absolument insupportable pour des oreilles non encore habituées. Liensun n'avait jamais vu une véritable maison, à part sur des gravures anciennes, et il admira la construction parfaite de celle-ci. Outre le rez-de-chaussée, elle comportait deux autres étages, devait faire approximativement vingt mètres de large sur douze de profondeur. Il n'y avait plus de sas à l'entrée et les fenêtres étaient toutes simples. On lui expliqua que l'hiver on se contentait d'ajuster des doubles vitrages pour se protéger du froid. Il semblait que le réchauffement ait commencé depuis des années, et que des gens avisés se soient préoccupés de l'avenir qui attendait cette région et peut-être bien la Terre tout entière.

Plus tard, il apprit que les autorités sibériennes n'avaient pu empêcher les habitants de se préparer au dégel, et lorsque les fabuleux tas de troncs d'arbres étaient apparus, on avait tout de suite pris des dispositions pour les exploiter en créant une première scierie.

Le conseil se composait de douze membres dirigés par un petit homme au teint safrané qui se présenta sous le nom d'Ivan Kayata. Derrière lui, sur tout le mur, était plaquée une carte de la région qui comprenait l'île de Sakhaline et les monts Sikhote au sud. Au nord figuraient non seulement les monts Djougdjour mais aussi la pointe de la presqu'île du Kamtchatka. Il était capable de reconnaître les contours de ces lieux géographiques grâce aux explications que le professeur Charlster lui avait fournies tout au long du voyage.

— Mon compagnon se nomme Liensun Rag et vient de China Voksal, dit l'ingénieur Pavakov. Il est accompagné par un savant qui étudie le réchauffement de cette région et de toute la zone du Pacifique nord. Liensun est chargé, par une importante société commerciale, de trouver de nouveaux marchés.

— Nous pouvons vous fournir quantités de choses et nous sommes prêts à vous acheter vos excédents, mais nous sommes surtout émerveillés par votre mode de vie, votre adaptation au dégel. Ces routes sur pilotis, cette ville également isolée de la boue nous ont séduits. Vous avez trouvé la meilleure solution pour ne pas périr dans cette débâcle colossale. Malheureusement, en ce qui nous concerne, nous ne trouverons jamais les mêmes quantités de bois pour effectuer la même opération. Je ne sais quelles sont vos

intentions, mais dans un avenir proche nous pourrions par exemple vous acheter des planches, des pilotis pour établir également des lieux de sauvegarde pour nos populations.

— Nous vous remercions pour vos compliments, dit le petit Asiate qui n'avait pas bronché durant ces deux prises de parole. Nous disposons, c'est vrai, de quantités énormes de bois. Nos scieries en débitent jour et nuit pour que nos routes continuent de progresser dans toutes les directions. Nous manquons, c'est vrai, aussi, de quantités de choses. Nous voudrions créer une agriculture adaptée à cette région, mais toutes les semences de blé conditionné, de soja, de riz, de maïs, ont en partie disparu. Nous sommes en train de les cultiver pour en augmenter la quantité mais en attendant nos populations manquent de farine, de pain, de légumes secs. Nous mangeons surtout du poisson et de la viande, car nous avons sauvé pas mal d'animaux, depuis des porcs et des moutons jusqu'à des vaches laitières et reproductrices.

Liensun nota sur son carnet que ces gens-là manquaient de semences. Le Consortium disposait de grands stocks de toutes sortes de semences adaptées à toutes les formes de culture.

— Nous avons aussi besoin d'humus pour les cultures. Nous en avons trouvé dans les monts Dgougdjour, mais en quantité insuffisante.

— Je peux vous en fournir, dit alors Pavakov, mais comment le transporter ? La Lena, vous devez le savoir, est infranchissable pour le moment. Et l'Aldan est difficile d'accès.

— Nous avons déjà bien avancé une route en bois qui pourrait escalader l'Aldan, mais il y a trop de torrents à franchir. Nous pensons à des ponts suspendus mais nous manquons de câbles en acier spécial qui ne rouillerait pas. De ces torrents montent des vapeurs humides qui corrodent tout très vite.

— Les dirigeables peuvent vous apporter des semences, des câbles. Nos possibilités sont quand même assez grandes.

— Mais insuffisantes pour embarquer des troncs d'arbres, lança un conseiller d'une voix irritée. Nous ne pouvons payer qu'avec notre bois et si vous ne pouvez en prendre livraison, comment vous ferez-vous payer ? Je vous écoute depuis le début et je me méfie un peu de vos promesses.

Liensun réussit à garder son sang-froid, mais ce grand type doté

d'une terrible moustache ne le quittait pas d'un regard féroce depuis leur entrée dans la salle et l'énervait particulièrement.

— Nous constituerons des trains de bois.

— Des trains ! s'esclaffa le moustachu. Et où prendrez-vous ces trains ? Nous n'en voulons plus, d'ailleurs. Nous ne voulons plus de réseau, nous ne voulons plus être réunis à Moscova Voksal et dépendre à nouveau de la Convention du Moratoire.

Après avoir ri, les autres conseillers approuvaient bruyamment les paroles de leur compagnon. Liensun dut attendre plus de deux minutes que le calme revenu lui permette de s'expliquer :

— Je me suis mal exprimé. Je sais que vous étudiez les techniques anciennes d'avant la glaciation. C'est ainsi qu'on appelait les grands assemblages de bois qu'on faisait descendre le long des rivières. Nous pourrions rassembler les troncs d'arbres dans la mer d'Okhotsk et tirer le tout avec un gros bateau. Nous pouvons trouver un bateau qui aura assez de puissance pour remorquer des centaines de troncs chaque fois. Il pourra à l'aller vous livrer des marchandises lourdes. Vous n'avez qu'à dresser une liste de tout ce dont vous avez besoin et nous établirons les prix en mètres cubes de bois.

— Et cela vous suffira comme paiement ? ironisa le grand conseiller.

Liensun aurait bien aimé le rouler, celui-là, mais il était piqué au vif et décida de jouer franc-jeu.

— Le bois, dans cette région d'où je viens, encore soumise au froid et aux glaces, est une matière si rare qu'elle pourrait être concurrente de l'or, n'était son volume important. Mais ce qui pour vous est abondant et presque banal représente une richesse pour nous, et si les gens voyaient vos routes en planches, ils en resteraient éberlués. Un peu comme si vous aviez recouvert celles-ci de feuilles d'or, vous comprenez ? Je veux amener ici jusqu'à votre port un cargo de dix mille tonnes bourré de marchandises. Nous le remplirons en partie avec des planches déjà sciées et il remorquera le reste, c'est-à-dire les troncs de bois brut.

— Et si nous n'acceptons de vendre que des planches déjà sciées qui valent environ trois fois plus en volume ?

— C'est votre droit, d'autant plus que nous n'avons pas pour l'instant de scieries assez importantes surtout sur la côte orientale

de la banquise chinoise. Mais je vous promets de rester dans des limites raisonnables de prix pour les marchandises que je vous ferai livrer, et j'espère que vous en ferez autant pour votre bois. Nous n'avons aucun intérêt les uns et les autres à essayer de nous tromper. Et pour le moment le Consortium est le seul à pouvoir vous envoyer un bateau assez important pour charger vos planches et remorquer vos troncs.

L'atmosphère devint plus agréable et Pavakov poussa un ouf de soulagement. Lui comptait beaucoup sur les ponts suspendus que le pays de Djoug lancerait au-dessus des petits torrents de l'Aldan. Inutile pour l'instant de songer faire la même chose pour la Lena, mais les cours d'eau dévalant sauvagement du plateau pourraient être maîtrisés à l'aide de ces passerelles. Il pensait construire des sortes de traîneaux qui, attelés à son glisseur, lui permettraient de livrer de l'humus à un bon prix, ainsi que d'autres marchandises.

Le conseil fit servir de l'alcool et des beignets de poisson pour montrer qu'il appréciait les nouveaux venus. C'est au cours de ce petit moment de distraction que le président demanda à voir Charlster, le savant qui était resté dans le dirigeable.

— Nous voulons en savoir plus sur l'élévation de la température, sur le changement de climat. Il y a des régions plus au sud qui sont encore recouvertes d'une couche importante de glace et cela nous étonne et surtout nous inquiète.

— Que savez-vous du réchauffement ? demanda Liensun, soucieux de ne pas choquer avec la simple vérité.

Les gens refusaient depuis toujours d'admettre l'existence d'un Soleil qui réapparaîtrait pour les réchauffer et les éclairer comme jamais ils ne l'avaient été depuis des siècles. Les lucarnes ouvertes dans l'amas des poussières lunaires ne permettaient pas d'accepter cette idée d'un astre unique diffusant ses bienfaits. Mais Kayata avait quelques connaissances scientifiques et un petit observatoire, installé sur une hauteur du Djougdjour, suivait jour et nuit l'évolution de cette lucarne.

— Nous diffusons les informations telles quelles pour que la population ne se laisse plus berner par des superstitions stupides. Évidemment nous avons quelques problèmes avec les Églises, avec des fanatiques qui se réfèrent aux anciennes croyances. Mais, peu à peu, les gens comprennent que la situation évolue lentement vers

un réchauffement plus grand. Seulement pourquoi cette région, jadis soumise à de grands froids pour les deux tiers de l'année, bénéficie-t-elle de meilleures conditions que les zones équatoriales ?

— Charlster, notre astrophysicien, pense que la Terre a basculé sur son axe qui passe d'un pôle à l'autre et que cette région est plus offerte qu'autrefois au rayonnement solaire. Pour l'instant on n'utilise pas le mot « rayon » car l'astre reste caché derrière quelques épaisseurs de poussières, mais un jour il sera visible. Le poids des glaces a provoqué ce lent basculement de notre planète.

— Mais alors, quand la glace fondra partout nous serons à nouveau la proie des grands froids d'autrefois ? Ce qui pourrait nous décourager et nous empêcher de construire ces routes en bois, ces maisons sur pilotis si la glace doit de nouveau paralyser la région.

— Demain si vous le voulez, vous viendrez visiter notre dirigeable, et vous pourrez vous entretenir avec le professeur. Si vous le souhaitez, nous vous emmènerons une heure ou deux survoler votre pays, afin que vous vous rendiez exactement compte de sa nouvelle géophysique. Mais nous prendrons aussi des quantités de photographies qui, agrandies, vous renseigneront encore mieux. Je pense que votre principal objectif c'est de lancer ces différents ponts pour atteindre l'Aldan ?

— Là-bas il y a certainement de l'humus en quantité et des possibilités de culture. Les gens y sont rares et nous pourrions envoyer nos compatriotes pour y installer des cultures, des élevages.

CHAPITRE XI

En quelques jours, l'état de santé de l'animal de l'espace, le Bulb, s'était gravement détérioré. Non seulement son cancer de l'ossature le faisait souffrir à nouveau, mais au-dehors la pelade qui épluchait sa peau comme un vulgaire fruit reprenait de plus belle, laissant à nu des zones de chair vulnérables que le froid absolu nécrosait en quelques instants.

Gus et le docteur Isaie ne quittaient plus la salle de contrôle, essayaient de soulager la souffrance de l'animal-satellite en utilisant toutes les ressources du S.A.S. qui étaient nombreuses, mais encore insuffisantes pour venir en aide à une créature aussi énorme. Jamais Gus n'avait pu exactement évaluer son volume. Le S.A.S. était comme une petite planète qui tournait en même temps que la Terre. Dire que jadis des troupes de bulbs hantaient l'espace lointain et qu'encore aujourd'hui des frères de celui-ci flottaient paisiblement du côté d'Ophiuchus, se nourrissant d'autres animaux plus petits, les saus, et de graines proliférant dans leur environnement, les pearls. Noms simplistes, ridicules, donnés par des humains sans imagination parce que le saus ressemblait à une saucisse de hot dog et que les graines étaient transparentes et nacrées comme des perles. De même ils avaient baptisé « cochmouth » un animal trouvé sur la planète Ophiuchus, et qui ressemblait à la fois à un porc et à une sorte de mammoth. On avait envoyé autrefois, vers ce monde nouveau, des colons stupides qui n'avaient pas su profiter de la chance offerte. Ils avaient fini par fuir une planète saccagée, un monde devenu agressif à cause de leur imbécillité. Fuite précipitée, quand ils avaient vu les premières transformations que l'environnement devenu hostile leur infligeait. C'est ainsi qu'étaient apparus les Roux, simples humains

métamorphosés, régressant intellectuellement.

Malgré leur inquiétude commune, les deux hommes avaient un grand sujet de satisfaction. La fameuse lucarne, qui devait à son tour irriguer en luminosité accrue et en valeur tout l'est de la Sibérienne, le Pacifique Nord et une partie du continent américain, l'Alaska surtout, cette lucarne s'ouvrait imperceptiblement plus chaque jour, selon un processus qu'ils avaient souhaité et trouvé un peu au hasard. Ils voulaient, du moins Gus, car Isaïe, lui, se moquait totalement de la Terre et des Terriens, obtenir une lente évolution du climat afin d'éviter aux hommes des situations catastrophiques.

— Cette fois nous sommes sur la bonne voie, disait Gus. Et si notre brave Bulb surmonte cette épreuve, nous pourrions encore obtenir d'autres résultats, mais je crains qu'il ne soit trop affaibli. Cette morphine synthétique l'assomme et depuis maintenant quarante-huit heures il dort profondément, ne songe même plus à s'alimenter normalement. Nous allons devoir y suppléer par un système de perfusion spéciale à son échelle.

— Y songez-vous sérieusement ? dit Isaïe. Il nous faudrait préparer des centaines de tonnes de produits thérapeutiques, mais aussi de nourriture adaptée ; pas question de lui instiller de la bidoche hachée, vous savez ?

— Qui c'est le docteur ? riposta Gus, agacé. Vous préférez qu'il meure et se décompose en nous emprisonnant dans sa pourriture ? Moi je l'aime, notre Bulb, comme j'aime la Terre. Grâce à lui nous avons survécu, vous avez survécu, vous et vos ancêtres. Il a été sacrifié par des cinglés qui en ont fait un satellite hybride, chair des étoiles mélangée à un peu de technologie humaine. Quelque chose de monstrueux, de dégueulasse mais quand même magnifique. Il a fallu lui confisquer le plaisir de manger, la possibilité de déféquer, on l'a châtré pour empêcher ses pulsions qui l'auraient jeté dans un rut monstrueux. À cause de toutes ces manipulations, de ces amputations, je l'aime et je veux le sauver, pas seulement parce que nous vivons dans son immense corps, mais parce qu'il est un peu comme notre mère. Vous n'avez jamais pensé que nous vivions en quelque sorte dans le ventre de ce fabuleux animal qui nous offrait tout ce dont nous pourrions avoir besoin ?

— Ouais, et aussi des attaques de Garous, des menaces des fanatiques et pour finir un délabrement complet. Mais je suis

d'accord pour essayer de le prolonger, car nous n'avons aucun moyen de nous sauver. Les navettes ne fonctionnent plus avec la Terre.

— Concrete Station a disparu avec le réchauffement, et les deux rails lumineux qui permettaient l'aller et retour des navettes n'existent plus. Il faut aller au plus pressé et je pense que c'est tout de même le sarcome de son ossature.

— Bien sûr, mais où se trouve le remède miracle ? Il faudrait éplucher certaines mémoires secrètes auxquelles le Bulb n'a jamais eu accès, de crainte qu'il ne se détruise par suicide médicamenteux. Il doit exister un code, mais le trouverons-nous à temps ? Le Bulb, dans le coma, ne peut nous renseigner, nous donner au moins une piste, même s'il ignore où se trouvent ces produits qui pourraient le sauver.

CHAPITRE XII

— Écoutez, Kid, je ne suis pas prête pour apprendre à piloter un hydravion. Vous vous faites des illusions sur mon compte. Ce n'est pas parce que j'ai su piloter un dirigeable, jadis, et encore pas très longtemps, que je suis à même d'effectuer ce travail. Pourquoi m'avez-vous choisie, alors qu'il y a tant de gens qui seraient mieux à leur place dans cet appareil ?

Le Kid la recevait, installé dans son fauteuil électrique, les jambes cachées sous une couverture. Il se déplaçait par petites saccades tout en l'écoutant, et Ann Suba remarqua que le fauteuil commençait de ferrailer quelque peu. Le Gnome n'avait pas la possibilité de le faire réparer ou d'en changer et, petit à petit, il se dégradait.

— J'ai confiance en vous, Ann, et j'ai besoin de quelqu'un qui soit constamment auprès de Kurts dans les prochains mois. Mais il ne s'agit pas d'un simple travail d'espionnage, je ne vous aurais pas demandé cela. Je veux que vous appreniez la conduite d'un tel appareil, que vous alliez ensuite le chercher là-bas dans le grand nord de la Transeuropéenne où Kurts l'a découvert dans un hangar. Voyez-vous, je suis bouleversé par des désirs qui se contredisent. Je crains la Guilde des Harponneurs et je déteste ce qu'ils font avec ces malheureuses baleines, mais je suis d'origine transeuropéenne et ces gens-là, mes anciens compatriotes, crèvent de faim et de froid. S'il est un homme capable d'acheminer un million de tonnes d'huile et la même quantité de viande jusque dans cette Compagnie lointaine, c'est bien Kurts. Je ne pouvais m'opposer à ce projet, mais je ne veux pas que les barges qui sont construites par la Guilde, avec mes capillaires conducteurs de froid, puissent servir une fois que ces deux millions de tonnes de fret seront de l'autre côté de l'océan

Indien, dans des entrepôts de l'Australasienne. Vous me préviendrez alors et je saurai quoi faire. Jdrien, Lien Rag ou même Liensun m'aideront certainement à les détruire, avant que la Guilde n'en profite pour envahir économiquement d'abord, puis, militairement, l'Australasienne.

Ann Suba aurait tant voulu qu'il arrête de faire grincer son fauteuil. Ce couinement l'empêchait de réfléchir, brisait sa volonté. Elle avait tant de choses à répondre pour refuser ce rôle qu'on attendait d'elle.

— Je suis incapable de m'entendre avec un homme comme Kurts, et s'il faut que je le supporte trois mois, ce sera infernal. Pourquoi ne pas choisir Jdrien ou même Liensun ? Il commande un dirigeable, mais je suis sûre qu'il accepterait avec enthousiasme de prendre les commandes d'un hydravion, et qu'en un mois il serait aussi capable que Kurts. Moi il me faudra plus de trois mois.

— Jdrien retournera vers les Hommes-Jonas pendant un temps, pour créer cet élevage de plancton à base de krill dans un atoll des anciennes Tuamotou, pas très loin de Titan. Ces îlots sont difficiles à repérer depuis la mer, car ils émergent à peine et n'ont pas de végétation luxuriante comme autrefois. Je pense qu'avec son hydravion, Kurts pourra les aider à les dénicher. Ensuite ils essayeront d'attirer les baleines et les phoques en dehors de la mer de Davis, et c'est une œuvre qui va leur demander des mois, voire des années. Je ne peux pas lui demander de tout abandonner. Quant à Liensun, je préfère qu'il ne travaille pas pour moi. Nous n'avons aucune confiance l'un pour l'autre. Je connais votre sérieux, vos compétences, et j'ai pensé que cet apprentissage, et aussi le voyage en Transeuropéenne, vous satisferaient. Vous deviendrez ensuite la femme la plus célèbre de cette région. Vous me permettrez de briser notre isolement, et avec cinquante tonnes de fret vous pouvez très rapidement nous procurer des matières premières rares et précieuses. Là où le dirigeable met quatre jours, vous n'en mettrez même pas deux. Et nous n'avons qu'un vieux cargo essoufflé pour commencer, alors que d'immenses possibilités s'offrent à nous.

— Il faut que je réfléchisse.

— Kurts repart demain matin très tôt. Je n'ai pas prévu quelqu'un pour prendre votre place.

Elle aimait voyager à bord du *Rewa*, en compagnie de Farnelle

et de Zabel, attendait chaque fois avec impatience le moment d'aborder en Panaméricaine où elle espérait toujours rencontrer Lien Rag. Mais elle ne souffrait pas trop de repartir ensuite à l'ouest. Elle ne pensait que rarement à Liensun qui avait été son amant durant de longues années. Ils n'avaient connu qu'une liaison passionnée, charnelle, incapables l'un et l'autre de vivre autre chose, de s'attarder dans des sentiments plus tendres.

Elle ne dormit pas de la nuit, mais au petit matin, en découvrant l'hydravion à l'ancre dans le port de Titan, elle eut un choc au cœur, se dit que si elle restait dans l'île au moment de son envol, elle serait terriblement malheureuse. C'est ainsi qu'elle accepta et que vers dix heures, en compagnie de Jdrien et de ses bagages, elle rejoignit l'appareil. Le Messie des Roux lui avait fait part de ses projets. Lui-même ne laisserait pas les Harponneurs utiliser les barges pour d'autres opérations que le ravitaillement de la Transeuropéenne.

À bord, Gueule-Plate se montra d'une jalousie naïve vis-à-vis de la jeune femme, mais Kurty parut ravi d'apprendre que désormais elle partagerait leur vie.

L'appareil se dirigea vers les anciennes îles Tuamotou, à la recherche de quelques atolls invisibles depuis le pont d'un bateau et même d'une hune, tant ils étaient à ras de l'eau, à peine surélevés de quelques mètres.

— Attention, prévint Kurts, par grosses tempêtes l'îlot est certainement submergé.

Durant son court séjour à Titan, Jdrien avait pu consulter les archives de la Compagnie de la Banquise, toutes informatisées, et il avait retrouvé des précisions sur l'Institut de la Baleine créé autrefois par le Kid. Il avait relevé quelques noms de savants ayant travaillé dans cet institut et en avait montré la liste à Kurts :

— Quand tu iras au complexe baleinier pour la construction des barges, essaye de savoir si parmi le personnel du laboratoire de recherche sur la nourriture des baleines et des phoques il n'y a pas un professeur qui porterait un de ces noms.

— Un professeur ?

— J'ai entendu des vigiles parler du « professeur » et je suppose que c'est un type qui dirige les recherches. Ce type ne peut avoir qu'une longue expérience, et où l'aurait-il acquise, sinon dans l'Institut scientifique de la Baleine créé par le Kid autrefois, pour

contrebalancer l'influence de la Guilde ? Les Harponneurs ont pu le récupérer au moment de leur exode.

— Je vais faire des affaires avec la Guilde et tu me demandes de les espionner ?

— Juste ça. Pas plus.

Kurts ignorait qu'Ann Suba avait également été chargée par le Kid de le surveiller ou alors il s'en doutait mais ne le montrait pas. Ann Suba se sentait très mal à l'aise avec le pirate, mais grâce à Kurty passait de bons moments malgré tout. L'enfant lui parlait de la locomotive géante qu'il considérait comme sa mère, ne sachant même pas que la véritable avait toujours vécu là-haut, dans le satellite géostationnaire qui était le seul monde qu'elle connût et qu'elle y était morte avec toute sa tribu d'une épidémie infectieuse dans les bas-fonds marécageux du satellite.

— Tu vas venir en Transeuropéenne avec nous pour prendre un hydravion et tu verras la locomotive. Une fois que tu seras à l'intérieur, tu ne voudras plus en sortir : on y est si bien. Je m'amusaïs comme un fou, là-bas. Pour moi elle créait des tas de jeux, s'occupait de moi, m'apprenait à lire et à écrire.

— J'y suis déjà montée, tu sais, et c'est vrai qu'on y est vraiment très bien.

— Tu connais Floa Sadon, la présidente de la Transeuropéenne ? Elle vient toujours embêter papa et je ne l'aime pas. Elle se fait maigrir pour continuer à lui plaire. C'est elle qui lui a demandé de venir chercher cette huile et cette viande. Moi j'aime encore assez l'hydravion, mais je préfère la locomotive. Tu sais, papa l'a neutralisée quelque part là-bas, dans une cachette qu'il possède dans le Grand Nord, mais je suis sûr que si elle trouve le moyen de se réactiver, elle partira à notre recherche et finira par nous trouver. Elle est capable de traverser les océans en construisant des rails sous l'eau, dans les fonds. Tu ne connais pas ses possibilités, moi si.

Lorsque Jdrien eut noté la position d'une demi-douzaine d'atolls susceptibles d'être utilisés pour l'élevage de krill, l'hydravion rejoignit le sud en droite ligne et fit une première étape auprès d'une île montagneuse, pour se ravitailler en huile. Ils chassèrent des manchots, faute de phoques, et durent faire fondre la graisse des heures durant avant de pouvoir reprendre leur vol vers

la mer de Davis.

Dans la nuit, Kurts se posa à proximité des baleines solinas des Hommes-Jonas. Jdrien le guidait, recevant par télépathie les instructions de Xave Rune. Mye était enchantée de retrouver ses amis, après ces longs voyages à Titan et dans le nord.

Les deux jeunes gens les quittèrent à la nage et Kurts décida d'attendre le jour pour aller se poser dans la mer intérieure du complexe baleinier, à moins qu'il ne choisisse la banquise qui formait une frange épaisse le long du continent austral. Il mouilla plusieurs ancres. Ann Suba dormait dans sa petite cabine depuis une heure. Il s'étonnait que le Kid ait choisi une femme pour apprendre à piloter, mais après tout c'était son choix à lui, pas le sien. La fille paraissait intelligente et attentive, et peut-être en ferait-il un bon pilote.

Il était très satisfait des énormes bobines de capillaires qu'il rapportait de son voyage à Titan. Il y avait de quoi construire au moins deux barges de cent mille tonnes, et de les envelopper dans la résine que produiraient les batteries bactériennes que le Kid lui avait également données. Le prix était cher, très cher, un hydravion aussi bien équipé que celui-ci, mais pour un million de tonnes d'huile et de viande de baleine, c'était encore raisonnable.

Le lendemain matin il survola la mer intérieure qui formait un piège à baleines, se rendit compte que le sabotage des Hommes-Jonas n'avait pas encore été réparé et que le complexe ne fonctionnait plus qu'au ralenti. Il se posa sans difficulté et ensuite descendit à terre avec Ann Suba et Kurty. Il avait rendez-vous avec des techniciens capables de construire les fameuses barges.

CHAPITRE XIII

Deux heures avant l'expiration de l'ultimatum fixé par Lady Yeuse, le commandant du cargo *Elovia* craqua et demanda à être reçu par la jeune femme. Lien Rag et elle avaient parié sur cette hypothèse, Lien Rag pensant qu'il ne céderait pas et Yeuse le contraire. Elle triompha modestement et il reconnut que son expérience du pouvoir lui permettait de mieux jauger les hommes que lui.

— Il a tout misé sur ces cargos maritimes, tout. Il est devenu l'adversaire acharné des dirigeables de Liensun, il déteste ton fils et voilà qu'il devrait repartir sans avoir obtenu la moindre concession. Comment expliquer à Tharbin du Consortium des bonzes son échec ? Il a dû réfléchir et penser que l'opération n'engageait pas le Consortium de façon trop formelle. Il n'avait qu'à débarquer un contingent dans une Province de la Panaméricaine, sans se soucier de savoir si celle-ci était encore attachée au pouvoir central ou avait fait sécession.

Lafitte arriva très pâle et bien moins fanfaron que quelques heures auparavant.

— J'accepte de transporter votre commando et tout le matériel, mais mon cargo sera auparavant modifié. Nous en ferons une réplique d'un vieux bâtiment rouillé, si vous le permettez. Je ne veux pas qu'un témoin éventuel puisse nous accuser par la suite.

— L'endroit sera désert, dit Yeuse.

— J'ai assez d'expérience dans ce domaine pour oser prétendre le contraire. Il y a toujours quelqu'un dans la pire des solitudes. Cette Province était peuplée de colons qui survivent peut-être ou d'anciens bagnards échappés des fameux trains pénitentiaires. Je ne veux prendre aucun risque. De plus je veux signer le traité,

m'accordant l'exclusivité du commerce en Atlantique avec votre Compagnie.

— À votre nom ? Pas au nom du Consortium des bonzes ?

— Je veux que mon nom figure en tant que directeur de la société de navigation maritime. Voyez-vous, j'ai tout fait pour qu'elle voie le jour, j'ai su trouver les techniciens, les anciens plans, les anciennes techniques, les matériaux. Tharbin m'a mis en compétition avec Liensun qui, lui, ne rêvait que de dirigeables. Quand le chenal chinois s'est refermé sur le cargo *Princess*, j'ai bien cru que c'était foutu, mais Charlster, ce vieux professeur que l'on dit un peu fou et obsédé sexuel parce qu'il lutine les très jeunes filles, Charlster m'a assuré que le réchauffement allait reprendre, que la lucarne qui s'ouvre et qui doit concerner la Sibérienne nous sera bénéfique. Alors j'ai foncé. Le Consortium m'a prêté de l'argent, et si vous connaissiez leurs mœurs, vous comprendriez à quoi je me suis engagé. En cas de non-paiement ils sont capables de tuer un homme et de vendre son cadavre pour en tirer quelque argent. Ou alors ils le vendent vivant à quelque Compagnie misérable où l'esclavage est encore pratiqué. J'ai réussi à faire construire ce cargo en trois parties, à créer un terminal ferroviaire plus au nord pour ne pas attirer l'attention de Liensun, de Farnelle et du Kid. On a réalisé dix voies ferrées pour faire circuler des plates-formes énormes emportant les morceaux de l'*Elovia*. Deux dirigeables aidaient à alléger le convoi pour éviter d'employer un trop grand nombre de locomotives. C'est pourquoi Liensun, pendant un temps, s'est trouvé privé de commandement et qu'on l'a éloigné dans la Sibérienne avec l'*Asia* et Charlster, le temps que je prenne la mer et que je prouve que mon cargo était valable, que l'on pouvait joindre la Panaméricaine. Vous comprenez que votre ultimatum m'a blessé au cœur et que je ne pouvais pas repartir avec le risque de me voir contraint de rembourser le Consortium, ce que je n'aurais jamais pu faire.

Tout de suite après commença le camouflage du beau cargo. On utilisa des peintures à l'eau qui imitaient la couleur de la rouille, avec des coulées noirâtres qui accroissaient encore l'impression de vétusté, on modifia la silhouette générale, on ajouta une fausse cheminée deux fois plus haute et on peignit un nom fantaisiste et

des chiffres qui ne voulaient rien dire. Pendant ce temps, le commando arrivait à Isthmus Station, et c'était sur une plage déserte et isolée par les forces de la Manu qu'aurait lieu l'embarquement des hommes et de leur équipement.

En même temps, Lafitte étudiait les cartes maritimes d'autrefois, car le passage du Horn s'annonçait comme une épreuve redoutable. La tempête soufflait depuis des jours et on espérait que, le temps de descendre le long des côtes chiliennes, la mer et le vent se calmeraient.

— Je suis surprise que tu te montres somme toute assez aimable avec ce Lafitte qui est l'ennemi de ton fils. Je suis sûre que s'il le pouvait il le descendrait sans remords, et toi tu ne lui montres aucune agressivité, tu fais comme si Liensun était un étranger.

— Pour moi c'est un étranger, dit Lien Rag sans se fâcher ; je n'ai jamais pu admettre qu'il soit né de moi.

— La ressemblance est encore plus frappante qu'avec Jdrien. Personne ne met en doute ta paternité, sauf toi.

— Parfois j'essaye de me convaincre, je m'efforce de trouver en moi un sentiment paternel qui n'existe pas. Je joue sur les sentiments, mais c'est peine perdue et, pourtant, je pense que lui me considère comme son père. Il est assez froid, du moins il l'était quand nous nous sommes enfin rencontrés, là-bas à San Diego, mais il doit souffrir de mon indifférence polie.

— Et tu t'y complais ?

— Pas du tout. J'essaye de me persuader très sincèrement. Je sais que le témoignage de sa sœur, sa demi-sœur plutôt, Jael, est irréfutable, car c'est une fille sincère, mais que veux-tu, je ne peux le prendre dans mes bras.

Le *Rewa* de Farnelle se présenta devant San Diego Station quinze jours plus tard, alors qu'on était sans nouvelles de l'expédition du cargo *Elovia* en Antarctique. L'ex-charbonnier apportait à Lien Rag de nouveaux moteurs en céramique, plus performants encore, ainsi que les matériaux qu'il avait commandés.

Farnelle le reçut dans le carré de bord et, en compagnie de Zabel, lui détailla les nouvelles extraordinaires qu'elle lui destinait. Il ne fut pas surpris par l'annonce d'un second terminal sur les côtes de la banquise chinoise, mais l'existence de plusieurs cales de

constructions navales l'irrita. Lafitte s'était bien gardé de leur préciser que ces futurs cargos étaient déjà bien avancés en fabrication. Il les avait émus avec le récit de ses difficiles ambitions, mais en somme les avait quelque peu trompés. Par contre, la réapparition de Kurts à bord d'un hydravion le laissa quelques secondes sans voix. Farnelle lui laissa le temps de digérer cette exceptionnelle nouvelle en lui servant à boire.

— Un hydravion ? Tu en es sûre ?

— Je l'ai vu de mes propres yeux, mais ce n'est pas tout. Il a l'intention de commercer avec les Harponneurs et le Kid a fini par lui vendre ses bobines de capillaires, les mêmes qu'il utilisait pour la construction de son viaduc géant.

— J'avais conçu cette technique de pointe dans le Tunnel de Lady Diana, puis pour le Viaduc. Il est impossible que le Kid accepte de traiter avec des gens qui l'ont toujours haï.

Mais Farnelle expliquait et Lien Rag, d'un seul coup, réalisait qu'il était passé à côté de la solution la plus simple pour traverser le Pacifique : la construction de cargos sommaires en glace qui auraient pu transporter des dizaines de milliers de tonnes d'huile, de viande et de marchandises diverses. Il en fut si irrité que d'un geste brutal il balaya son verre de vodka devant lui.

— Pourquoi ne pas y avoir songé ! Une fois l'ossature très simple réalisée, il suffit de dessiner la coque avec les capillaires, de mettre en route les compresseurs qui fournissent le froid. À l'aide de cloisons en plastique on congèle l'eau au fur et à mesure pour monter les francs bords, tandis que le fond, lui, gèle tout seul. Il suffit ensuite de recouvrir l'ensemble de résine protectrice. Les équipements ? Pas la peine de s'embêter, il n'y a qu'à embarquer des wagons d'habitation ou de marchandises pour installer les hommes et le matériel. Trois moteurs devraient suffire, un puissant à l'arrière, deux autres latéraux pour les manœuvres. Et dire que je n'y ai même pas songé, que je me suis laissé fasciner par des images anciennes de cargos classiques, alors qu'il fallait surtout songer à une construction moderne, utilisant la réalité quotidienne. Les Harponneurs vont construire des barges énormes et débarquer en un temps record des millions de tonnes d'huile de baleine sur la banquise australasienne, de quoi faire effondrer tous les cours, même ceux de l'huile de phoques.

— Elle sera toujours recherchée.

— Peut-être, mais durant quelque temps on n'en voudra plus et nous serons tous ruinés. Et voilà que le Kid, Ann Suba s'associent à cette manœuvre criminelle ?

— Ann Suba désapprouve, mais elle doit prendre livraison d'un hydravion. Le Kid ne veut plus être isolé dans son île, et je le comprends. Tu sais, ce vieux charbonnier est à bout de souffle. Chaque fois je dois le faire réparer de retour à Titan. Ce système de roues à aubes latérales ne vaut rien.

— Le rôle de Tharbin du Consortium, tu as des éclaircissements là-dessus ?

— Nous pensons que ces millions de tonnes d'huile de baleines le font saliver mais qu'il reste prudent. Il a fait construire des cargos classiques, des dirigeables. Je ne sais pas s'il se doute que des barges en glace vont bientôt débarquer dans le sud des quantités incroyables d'huile. Lui aussi risque la ruine. Nous avons attendu Liensun pour qu'il nous apporte des précisions, mais en vain... Aucun dirigeable ne s'est présenté à l'île du Titan. Ce qui explique la réaction du Kid, quand Kurts lui a proposé d'acheter ses capillaires et ses colonies de bactéries productrices de résine spéciale.

— Liensun est en Sibérienne avec l'*Asia* et Charlster, ce savant un peu cinglé, pour étudier le nouveau réchauffement qui modifie le climat de cette contrée. Nous avons des nouvelles inquiétantes de l'Alaska qui serait transformé en un immense lac aux eaux furieuses. Des fleuves anciens, comme le Yukon, charrient des millions de mètres cubes, forment des barrières de tourbillons, de remous, de rapides infranchissables. Toutes les installations humaines seraient détruites et même les gens réfugiés dans les montagnes devraient lutter contre les torrents qui dévalent des glaciers.

— Liensun a été mis au rancart, dit Farnelle. Peut-être avait-il soupçonné quelque chose du côté du Consortium. Tharbin, face à la puissance nouvelle des Harponneurs, doit réagir, et comme il ne peut le faire par la force des armes, il utilisera la ruse sur les plans économique et financier. Il faut que je reparte pour l'île aux Phoques, charger et filer ensuite vers Titan en souhaitant que le *Rewa* tienne le coup cette fois encore.

Le lendemain de son départ, Yeuse téléphona à Lien Rag que

l'*Elovia* avait rejoint Magellan Station, et que le commando spécial était en place en Province Antarctique.

CHAPITRE XIV

Dans les jours qui suivirent, Liensun et son équipage effectuèrent une autre partie de leur mission en installant des relais radio sur les hauteurs les plus remarquables des différentes chaînes voisines du pays de Djoug. Pour que les relations économiques et culturelles avec le Consortium soient rapides, il importait que les échanges radio s'effectuent dans de bonnes conditions. Depuis le début de l'ère glaciaire, la diffusion des ondes s'effectuait dans de très mauvaises conditions, et lorsque Liensun lisait qu'autrefois on pouvait communiquer de n'importe quel point de la planète à un autre, cela le laissait rêveur car, actuellement, sans les relais, certaines émissions n'étaient plus captables à deux cents kilomètres, même à partir d'un émetteur très puissant. Depuis le réchauffement dans le sud et l'est de l'Australasienne et de la banquise du Pacifique, les relais avaient disparu et, par exemple depuis China Voksal, on ne pouvait plus appeler l'île du Titan, ni les stations perdues dans le sud de la Dépression Indienne.

— Et les choses ne vont pas s'améliorer, avec le retour des émissions solaires, disait Charlster. Nos échanges radio vont être gravement perturbés. Il faudrait réactiver de vieux satellites relais, mais c'est une vue de l'esprit.

— Ne peut-on pas utiliser le S.A.S., cet énorme satellite géostationnaire ?

— Il est bien mal en point. J'ai pensé à des ballons captifs au bout de câbles de plusieurs kilomètres, qui peut-être pourraient augmenter la portée des émissions, mais Tharbin n'était pas chaud pour investir dans cette affaire.

Ils avaient photographié tout le territoire situé à l'est de la Sibérienne, en se rapprochant même de l'océan Arctique dont la

banquise s'effritait dans la mer des Laptev à cause de la Lena qui débouchait là par un delta gigantesque. Les eaux tièdes et douces qu'elle déversait dans cette mer finissaient par faire effondrer la glace par pans entiers, des murailles hautes de cent mètres parfois basculaient d'un coup dans l'eau et provoquaient des tsunamis fantastiques qui remontaient le cours déjà violent du fleuve, jusqu'à mille kilomètres de l'embouchure, et formaient avec la rencontre des eaux douces des mascarets incroyables. Les photographies, les films qu'ils rapportaient impressionneraient le monde entier, et Liensun songeait déjà aux royalties qu'il pourrait en tirer en les vendant aux agences de presse, si Tharbin était d'accord, même si le gros poussah se réservait la plus grosse part.

L'*Asia* avait sauvé des groupes de gens perdus sur des sommets, sans nourriture, sans équipements, parfois presque nus. Ils avaient l'accord de Kayata pour les ramener à Djougrad. Ces pauvres hères étaient si traumatisés par les mois qu'ils venaient de vivre qu'ils n'éprouvaient ni surprise ni crainte à la vue du dirigeable géant, mais une fois à bord, ils s'inclinaient devant le moindre membre d'équipage, le vénérant comme un dieu salutaire. C'est ainsi qu'ils ramenèrent dans le pays de Djoug quatre-vingts nouveaux habitants.

— Nous devons maintenant atteindre l'altitude limite pour observer en dehors des couches nuageuses cette nouvelle lucarne, lui dit Charlster. Nous devons rester au moins douze heures à cette hauteur maximum. Vous devez prévoir une autonomie assez large.

Les réserves d'huile du pays de Djoug, sans être très importantes, permettaient de ravitailler l'*Asia* avant que l'équipage ne soit forcé à une chasse laborieuse des phoques, chasse d'autant plus difficile que la banquise avait disparu, il fallait rester en vol pendulaire au-dessus des colonies, treuiller le matériel, les hommes, dans des conditions risquées. Liensun paya l'huile en échangeant des agrandissements photos si utiles pour le conseil du gouvernement local. Toutes leurs prévisions pour aménager le territoire pourraient désormais se faire à partir de ces documents qui, pour eux, prenaient une grande valeur.

L'*Asia* commença son ascension par paliers. Il fallut pressuriser la passerelle, les cabines, et pour visiter les soutes et les superstructures, le port d'une combinaison et d'un masque à

oxygène devenait obligatoire. L'*Asia* atteignit sans peine les dix mille mètres, puis les douze mille, mais dès lors la montée au-dessus des couches nuageuses se fit plus difficilement. Il fallait vider les ballonnets sans arrêt et l'équipage s'inquiétait du givre épais qui recouvrait l'enveloppe et les vitres de la passerelle. On devait sans cesse envoyer des équipes casser la glace dans les caténaires pour éviter la surcharge et maintenir l'équilibre.

On atteignit les quinze mille mètres, mais Charlster, trépignant d'impatience, affirma que c'était encore insuffisant, que l'air n'avait pas la transparence limpide qu'il souhaitait. Il préparait ses filtres, ses caches pour photographier les rebords de l'échancrure qui, pour l'instant, restait difficile à délimiter. L'équipage se rendait compte qu'à l'est existait une source de plus en plus importante de luminosité, au fur et à mesure que l'*Asia* grimpait, mais elle était difficile à localiser exactement. Ce n'était pas encore l'impression de pénétrer dans un puits de lumière, comme l'avait annoncé Charlster.

Lorsque l'inquiétude générale commença à virer à la panique et que l'appareil lui-même se mit à manifester des signes alarmants, Liensun décida qu'ils n'iraient pas plus haut.

— Nous sommes à dix-huit mille mètres, dit-il sèchement, et vous pouvez opérer aussi bien qu'à vingt mille. Nous aurons le plus grand mal à nous maintenir douze heures à ce sommet, je vous préviens, et nous ne disposons que de six heures d'oxygène.

— Vos filtres à hélium en produisent.

— Insuffisamment à cette altitude où l'air est plus rare, et nous devons en fournir la plus grosse partie à nos moteurs. Ils nous maintiennent aussi immobiles que possible.

Pendant six heures Charlster et ses assistantes firent leurs observations, photographièrent la lucarne sur toutes les coutures et en utilisant diverses techniques, infrarouges, ultrasons, mesures de la luminosité, de la radioactivité, enregistrement des différentes émissions solaires. Quand l'astre, toujours peu visible, fut au centre même de l'échancrure, la tension de l'équipe scientifique fut à son comble, et dès lors plus rien ne compta. Un silence total tomba sur le dirigeable, à peine troublé par le ronronnement des moteurs qui essayaient de maintenir l'appareil dans le même plan vertical et horizontal.

Six heures qui épuisèrent tout le monde, aussi bien les scientifiques que l'équipage. Liensun accumulait des notes sur le comportement de l'appareil, prenait ses propres photos des nuages qu'ils survolaient, et parfois, à travers une déchirure, apercevait la mer de Béring et jusqu'aux côtes de l'Alaska. Il distinguait les énormes cataractes d'eau douce se déversant des glaciers fantastiques qui, depuis des siècles, recouvraient cette terre nordique. L'océan allait certainement atteindre des cotes inquiétantes et, peu à peu, cette eau supplémentaire serait entraînée par les courants vers le sud. De graves inondations risquaient donc de se produire au-delà de l'équateur. Il pensait à l'île du Titan qui serait peut-être menacée. Jusque-là le Pacifique sud avait peu à peu perdu de son niveau exceptionnel, des îles disparues revenaient à la surface, mais un nouveau cataclysme se préparait. Ici les épaisseurs de glace étaient faramineuses, et toutes ces eaux déferlaient de partout, entraînées parfois par des fleuves sauvages mais trouvant toujours une dépression, une vallée pour rejoindre les mers.

Et puis Charlster descendit de son poste d'observation et déclara qu'on pouvait rejoindre la terre.

CHAPITRE XV

Les techniciens du complexe baleinier chargés de la construction des barges furent enchantés par la qualité des capillaires que Kurts leur livrait. Ils avouèrent qu'ils n'auraient jamais pu en fabriquer d'aussi excellents, même en s'obstinant durant des mois. La résine bactérienne que les nouvelles colonies fournissaient les séduisit également. Ces bactéries, provenant de dizaines et même de centaines de mutations, donnaient un produit d'une rare qualité.

Du coup, prévenu, le Caudillo et quelques membres importants de la Guilde arrivèrent en train spécial pour remercier Kurts d'avoir tenu parole.

— Oui, dit le pirate sans se laisser impressionner, mais j'espère que vous-mêmes tiendrez la vôtre. Je veux le plus rapidement possible ce million de tonnes d'huile et ce million de tonnes de viande. Je vais disparaître pendant quelque temps, disons quatre à cinq semaines, car j'ai des centaines de trains à louer. Pour transporter toute cette huile dans de bonnes conditions, sans exténuer les locomotives, j'ai besoin de deux mille trains, c'est-à-dire environ trente à quarante mille wagons qui essayeront de se frayer un chemin à travers la poussière de Compagnies qui jalonnent l'Australasienne jusqu'en Africa. Par la suite, ce sera relativement plus facile.

— La structure des barges sera terminée dans un mois environ, et la glaciation pourra commencer. Nous pensons que d'ici trois mois elles seront en état de faire la traversée.

— Nous n'avons pas les moteurs adéquats, dit soudain le Caudillo, mais nous savons où en trouver. Nous avons besoin de votre appareil pour aller les chercher juste en face, en

Australasienne.

— Ce n'était pas prévu, dit Kurts.

— Il n'était pas non plus prévu que vous ne nous fourniriez que si peu de capillaires, de quoi construire deux barges au lieu des quatre prévues.

— J'ai déjà eu tant de mal à convaincre le vendeur.

— Le Kid. Puis-je savoir le prix payé ?

— Il a besoin de matériel rare que l'on trouve en Transeuropéenne et que je me suis engagé à lui fournir.

— Il n'a pas demandé la destination de ces bobines de capillaires ?

— Je me suis chargé de satisfaire sa curiosité. Il pense que ces bobines vont se retrouver là-bas, dans la Transeuropéenne.

Le Caudillo ne parut pas tout à fait convaincu. Il restait très méfiant et Kurts ne jugea pas opportun de demander à visiter les laboratoires secrets où se fabriquait le plancton. Il se demandait comment il pourrait rendre ce service à Jdrien, qui attendait de savoir le nom du mystérieux professeur qui avait organisé cette unité d'élevage de la nourriture pour baleines et poissons.

Le Caudillo l'invita à sa table, et lui avoua qu'il soupçonnait le Messie des Roux d'avoir saboté le faux iceberg qui fermait l'immense nasse où venaient se piéger les baleines.

— Nous aurons du mal à réparer car nous manquons de plongeurs capables de travailler sous l'eau. Nous allons devoir fermer la mer intérieure d'un premier mur de glace, puis d'un second. Nous pomperons l'eau entre les deux pour travailler au sec, mais nous en avons pour trois mois avant que le système fonctionne à nouveau, mais ne vous inquiétez pas. Nos stocks dépassent de cinquante fois la quantité d'huile et de viande que nous vous avons promise.

— Où allez-vous construire les barges ?

— Sur la côte orientale, mais à faible distance, juste en face de nos laboratoires. Nous avons toute une infrastructure utilisable pour activer cette fabrication. Les groupes frigorifiques sont déjà là-bas et sont de grande puissance.

— Les baleines continueront à rester dans la mer de Davis ? demanda Kurts sans paraître y attacher d'importance.

— Ne vous inquiétez pas. Nous y veillons et nous avons chez

nous les meilleurs spécialistes en ce qui concerne les cétacés.

— C'est vrai que le Kid avait créé un institut scientifique de la Baleine, dit le pirate. Les études sur cet animal avaient été très poussées. Je tiens ces renseignements de mon ami Lien Rag dont vous avez certainement entendu parler. Le père de ce Jdrien, justement.

— Oui, nous en avons entendu parler, et aussi de son second fils, Liensun, qui commande un dirigeable. Nous aurions bien voulu disposer d'un appareil similaire avec un garçon aussi expérimenté. Nous avons songé à vous proposer de former ici une flotte d'hydravions et de diriger une école de pilotage. Qu'en pensez-vous ?

— Pourquoi pas ? Mais pour l'instant je suis engagé dans cette opération d'un million de tonnes d'huile de baleine et d'un million de tonnes de viande de même origine. Lorsque j'aurai touché ma commission, je reviendrai ici.

Il n'était plus question de l'Institut scientifique de la Baleine et c'était fort dommage. Le soir de ce jour-là, il décolla du complexe baleinier pour aller chercher les fameux moteurs en céramique. On lui avait donné toutes les indications pour en prendre livraison. Il fit une halte rapide au large, là où les baleines solinas des Hommes-Jonas attendaient. Il rejoignit Ehvoule, celle où Jdrien se trouvait avec ses amis.

— Désolé, mon garçon, mais impossible de parler de ce laboratoire secret sans éveiller la méfiance des Harponneurs. Je reviendrai dans trois jours et je referai une tentative.

Jdrien secoua la tête :

— Merci pour vos efforts, mais ce serait imprudent et je préfère revenir là-bas pour en savoir plus.

— Les patrouilles ont été renforcées et la Guilde est sur le qui-vive. À propos, ils vont avoir un travail considérable pour reconstruire le système de verrouillage du piège à baleines. Ils en ont pour plus de trois mois pour rétablir l'iceberg de fermeture sur ses rails. Mais comment comptes-tu pénétrer dans ce laboratoire ?

— Par les tuyaux de rejet du plancton à la mer. J'ai réfléchi là-dessus. C'est possible, les rejets ne sont pas constants. Il faut que le plancton soit élevé dans les bacs immenses du laboratoire avant d'être fourni aux baleines. Il doit y avoir un rythme de rejet à la mer

que je vais étudier sur place. Il me faut environ une heure pour atteindre les bacs.

— Mais en bout du tuyau que tu suivras il y aura une vanne de fermeture. Tu seras coincé, et quand elle ouvrira, tu seras emporté par la trombe d'eau énorme. Même en t'accrochant, même en t'encordant pour résister au flux, tu seras à nouveau entraîné vers la mer et tu risques de périr noyé.

— Je suis certain qu'il y a vers le laboratoire une série de vannes, des embranchements. J'ai oublié de compter les bacs à plancton mais ils sont nombreux. Vous imaginez la quantité de nourriture nécessaire pour nourrir ces milliers de baleines, et aussi ces milliers de poissons qui rôdent dans la mer de Davis et serviront ensuite de nourriture aux phoques ?

CHAPITRE XVI

Xave Rune n'avait pas voulu qu'il aille seul pour tenter de rejoindre les laboratoires par la tuyauterie qui nourrissait la mer en plancton. Ils barbotaient depuis quelques minutes dans des masses épaisses de krill qui dérivait selon un courant est-ouest, et avaient fini par trouver la première ouverture par quelques mètres de fond. Il faisait jour, et Jdrien estimait qu'ils ne risquaient pas grand-chose dans cette zone où les vigiles de la Guilde ne devaient pas venir souvent. Une petite voie ferrée avait été construite à flanc de falaise, le long d'une corniche creusée artificiellement.

— Ces masses de krill viennent d'être rejetées à la mer, dit Jdrien. Il n'y a qu'à attendre le prochain envoi pour savoir de quel sursis nous disposerons pour remonter vers les bacs.

Ils trouvèrent une petite grotte pour attendre. Jdrien s'était enduit d'une gelée grasseuse que les Hommes-Jonas récupéraient dans les échanges nutritifs des baleines solinas. En fait il s'agissait d'une sorte de cholestérol. Xave aussi s'en était enduit, et cette substance, insoluble dans l'eau, les protégeait contre le froid qui, à la longue, ils en avaient pour des heures à barboter dans l'océan et plus tard dans les bacs, risquait de les tétaniser.

— Il n'y a plus qu'à attendre, dit Jdrien. Je pense que plusieurs tuyaux fournissent du plancton, mais nous avons celui-ci qui vient de fonctionner, donc inutile d'en chercher d'autres.

Il sommeillait un peu lorsque deux heures plus tard Xave le secoua légèrement :

— Ça y est. Le tuyau est en train de rejeter des tonnes et des tonnes de krill. C'est assez spectaculaire et dans le soir on peut voir la mer toute rose.

C'était effectivement un spectacle stupéfiant que ces milliards de toutes petites crevettes nageant dans le courant, et s'éloignant vers le grand troupeau des baleines qui attendaient leur pâture. Pendant une bonne dizaine de minutes, le tube dégorgea sans arrêt de longs boudins de ces crustacés, puis lorsque le flot se tarit, les deux jeunes hommes étaient dans l'eau et remontaient, en retenant leur respiration, dans le gros tuyau. Comme ils l'avaient prévu, au bout d'une minute le tuyau formait une sorte de coude où de l'air s'était comprimé. Ils purent reprendre leur respiration, calmer leurs battements de cœur. Quand leur organisme fut à nouveau bien oxygéné, ils continuèrent. La pente restait encore forte pour que les masses de krill puissent descendre à la mer naturellement, mais la présence de l'air indiquait qu'une soufflerie devait agir comme un piston pour expulser les masses compactes. Ils pouvaient respirer mais l'escalade s'avérait difficile. Les tubes en alliage de métal et de plastique étaient parfaitement lisses, recouverts à l'intérieur d'une mince couche siliconée qui les rendait très glissants. Ils progressaient en s'aidant, en s'arc-boutant, heureux quand la déclivité devenait moins forte. Mais pour finir, ils découvrirent un embranchement multiple et la lampe-torche de Jdrien dénombra dans son faisceau huit tubes annexes reliés aux bacs.

Commença une course contre la montre angoissante, mais chaque fois qu'ils atteignaient le haut d'un des huit tubes c'était pour trouver une vanne parfaitement bien fermée. Il n'y avait aucun moyen de les manœuvrer depuis là.

— Vannes électromagnétiques, dit Jdrien.

Ce fut Xave qui, au bout de sa troisième tentative, en trouva une incomplètement fermée. Dans le rayon de la lampe, le fils de Lien Rag identifia le type de fermeture. Une demi-sphère qui, dans l'ouverture, s'effaçait dans un logement, mais qui, à la fermeture, obstruait sans faille le conduit. Celle-ci était à moitié entrouverte et ne voulait rien savoir pour libérer entièrement le passage.

— Restons calmes, chuchota Xave. Si elle est à moitié ouverte sans produire d'écoulement, c'est qu'elle est reliée à un bac inutilisé pour l'instant, pour une raison quelconque. Nous avons donc tout le temps d'essayer de la forcer.

Jdrien pensa, mais sans le dire à son compagnon, que si par malheur un employé se rendait compte de la semi-fermeture et

veille réparer l'oubli, l'un ou l'autre risquait d'y laisser une main, une fois celle-ci introduite dans l'espace libre. Pourtant il s'acharna. C'est par hasard que la couche de graisse qui recouvrait son corps l'aïda à manœuvrer l'obstacle. Il utilisait une main après l'autre pour se cramponner, en même temps qu'il fourrageait dans la demi-sphère, et la graisse se glissa dans l'imperceptible interstice et une réaction chimique dut s'opérer. Le joint d'origine organique fut en partie attaqué, et d'un seul coup la demi-sphère disparut dans son logement à la grande satisfaction de Jdrien qui remonta d'un mètre, laissa dépasser sa tête dans un bac immense qui empestait. Il s'extirpa du conduit, lança son bras pour que Xave s'y accroche et l'attira à lui.

— Ça pue, dit l'Homme-Jonas.

— Du krill en décomposition, certainement une erreur. Ils ont vidé le bac par le haut et s'apprêtent à le nettoyer. Il faut vite sortir d'ici.

C'était une véritable piscine, avec des rebords très lisses et ils durent se faire la courte échelle pour s'en sortir. Ils longèrent dans une semi-obscurité les autres bacs encore plus grands, où naissaient les petites crevettes, d'autres où elles grandissaient, peut-être sous l'effet d'un accélérateur de croissance.

Ils évitèrent des hommes en blouses blanches qui examinaient d'autres bacs, se dirigèrent vers les bureaux. Il était plus de dix heures du soir et ils espéraient qu'aucun chercheur ne s'attarderait dans le coin. Ils se faufilèrent dans les salles de recherches encombrées d'instruments qui paraissaient très sophistiqués. Finirent par trouver les bureaux, mais toute la paperasse, toutes les archives étaient mémorisées dans des ordinateurs d'un type déjà ancien. Jdrien avait une certaine expérience de ces appareils, mais craignait de donner l'alerte en cas d'erreur. Il lui fallut déjà une bonne heure pour retrouver les données concernant le personnel qui travaillait sur place. Il n'y avait rien de secret dans ces fiches, et aucun signal ne sema la panique dans l'immense laboratoire.

Cependant il se méfiait au fur et à mesure que ses investigations cernaient le personnel hautement qualifié, les techniciens, les chimistes, les zoobiologistes. Puis, par chance, il tomba sur une liste très courte des dirigeants actuels et un nom lui sauta aux yeux tout de suite : « Professeur Lerys ». Des souvenirs très anciens, il n'était

qu'un enfant à l'époque, lui revinrent. Son père, Lien Rag, projetait d'aller délivrer un certain professeur Harl Mern dans une Compagnie que possédaient les Néo-Catholiques, la Compagnie de la Sainte-Croix, dans la Dépression Indienne, et il avait eu, pour des raisons qu'il avait oubliées ou auxquelles il n'avait alors prêté aucune attention, il avait eu besoin du professeur Lerys qui avait fondé, à la demande du Kid, le fameux Institut scientifique de la Baleine. Son père disait que c'était un homme de confiance, un véritable savant, incapable de commettre des actes répréhensibles, et voilà que le nom de ce professeur Lerys se trouvait dans la mémoire informatisée de ce laboratoire de la Guilde...

— Ça ne va pas ? fit Xave qui remarquait sa pâleur.

— Si... Il faut que je me concentre.

Jadis il pouvait interpénétrer les connexions électroniques d'un système très élaboré. Il avait ainsi neutralisé des dispatchings ferroviaires importants, détraqué des ensembles sophistiqués. Il pouvait aussi paralyser un homme en agissant sur certains de ses centres nerveux.

Il s'accroupit, se glissa sous une des tables qui supportaient les appareils. Xave, qui connaissait ses facultés surprenantes, se cacha lui aussi sous une autre table et attendit. Il savait que Jdrien avait un jour été confronté à la fameuse Jelly, la monstrueuse amibe qui régnait dans le nord du Pacifique, et qui pouvait, au summum de son expansion, se répandre sur des millions de kilomètres carrés. Pendant des jours, Jdrien, qui avait réussi à pénétrer dans son protoplasma, s'était efforcé de remonter ce qui tenait lieu de système nerveux chez l'animalcule, et avait réussi à en faire sinon son amie, du moins à la neutraliser.

Il refaisait la même chose avec les ordinateurs, pénétrait dans chaque circuit intégré, pataugeait un peu dans les interconnexions avant de s'orienter dans telle ou telle direction. Il découvrit enfin une nouvelle fois le nom de Lerys, sans avoir donné l'alerte, et apprit que le professeur avait depuis longtemps soutenu la thèse qu'il fallait produire du plancton pour empêcher les baleines de disparaître. Il préconisait l'installation de réserves pour ces animaux dans les grandes mers intérieures qui, à cette époque, existaient dans la banquise du Pacifique. Mais rien n'indiquait que le professeur soit un collaborateur des Harponneurs. Seulement il

lui était impossible de savoir où se trouvait le professeur actuellement. Il revint en arrière, repartit différemment, et soudain un autre nom surgit dans son cerveau déjà exténué par la tension nerveuse qu'il exigeait de lui :

« Professeur Kantus... » Le missionnaire néo défroqué dont son père se méfiait en partie¹...

¹Voir Volume V, *Liensun*, chapitre XII.

CHAPITRE XVII

— M’avez-vous prise à bord de votre hydravion comme élève pilote ou bien comme baby-sitter pour garder votre fils, ce qui est très agréable, j’en conviens, mais aussi pour surveiller cette espèce de monstre à tête de chèvre et à corps de femme, ce qui l’est beaucoup moins ? Je sais que vous avez l’habitude de traiter les femmes comme quantités négligeables, mais je ne vais pas passer ces mois d’école à vous attendre dans un appareil immobilisé au sol.

Kurts, surpris mais ironique, continuait à se préparer comme si de rien n’était. Il ne s’attendait pas à une telle réaction de cette femme qu’il connaissait peu. Il avait bien essayé de la séduire, un soir, mais avait très vite compris que ce n’était pas le genre à se pâmer avec le premier venu, et il était même certain qu’il n’avait pratiquement aucune chance avec elle.

— Écoutez, je dois rencontrer cette femme, une financière, une femme d’affaires très importante. Une nommée Narmille. Ce n’est pas un rendez-vous amoureux, mais elle détient les moteurs en céramique que la Guilde attend, et je vais lui demander où et quand elle compte me les amener. Je vais marcher à travers la banquise vers une petite station minable à peine visible d’ici, où je pourrai peut-être embarquer dans un express qui me conduira vers le nord. Je dis peut-être, car les trains de voyageurs sont plutôt rares dans le coin depuis le réchauffement de la Dépression Indienne. Mais je ne pouvais pas me poser plus loin avec l’appareil, sans soulever une curiosité dangereuse. Je vous demande de m’attendre ici, de surveiller les alentours, encore que personne n’aura jamais l’audace de s’engager dans une région où la glace est en train de fondre.

— Vous achetez indirectement les moteurs du Kid ? Pourquoi ne pas avoir fait affaire là-bas dans l’île de Titan ?

— Parce que l'affaire était déjà faite avec cette Narmille. N'oubliez pas que j'ai débarqué dans cette région des hommes de la Guilde qui ont effectué un certain travail de prospection. Nous avons ces moteurs sans que des questions embarrassantes soient posées. Il n'en aurait pas été de même avec le Kid.

— Cette Narmille travaille pour les Harponneurs ?

— Elle ne fait que ça, désormais. Elle rachète des Compagnies avec Concessions, ou hors Concession, pour disposer d'une force financière solide. Elle a du coup une part importante dans la construction du nouveau réseau qui rejoindra le Nord au Capricorne. C'est-à-dire jusqu'au nouveau rivage de la banquise australasienne, car le Réseau du Capricorne est en piteux état. Elle a reçu des sommes très importantes des Harponneurs. Ceux-ci ont des millions de dollars à leur disposition. Ils les ont trouvés dans le trésor public de la Province Antarctique.

— Ils l'ont volé à la Panaméricaine, alors ?

— C'est exact. Ce ne sont pas des gentlemen ni des petits innocents, moi non plus. Je dois acheminer...

— Un million de tonnes d'huile et autant de viande de baleine, se moqua-t-elle.

— Ça vous donne envie de plaisanter que des millions de Transeuropéens soient en train de mourir de froid et de faim ? Pas moi, et pourtant je me croyais endurci. Mais le spectacle que l'on peut voir dans les stations de cette Compagnie est vraiment intolérable. Les verrières, pour la plupart, sont abîmées et laissent entrer le froid, et il n'y a rien pour se chauffer. Le charbon que l'on trouve dans des mines, le pétrole qu'on tire de vieilles réserves suffisent à peine pour produire un peu de courant électrique. Quant à la nourriture...

— Je veux bien croire à votre bon cœur, mais je suis sûre que vous allez toucher une forte commission sur chaque tonne d'huile et de viande qui arrivera là-bas. Mais vous préférez vous donner le beau rôle humanitaire.

Kurts s'éloigna à travers la banquise, poursuivi par les glapissements désespérés de Gueule-Plate toujours aussi éperdument amoureuse, et qui se renfrognait à la pensée de rester toute seule avec Ann Suba.

Le pirate atteignit la station après trois heures de marche, alors qu'il en avait prévu une, mais il avait dû contourner un lac qui s'était formé à la surface de la banquise et qui ne l'inspirait pas. Le fond aurait pu céder sous ses pas. Par chance, il lui fut permis de téléphoner à une station plus importante pour louer une draisine, et le chef de station, à la vue de ses dollars, se porta garant pour lui au même téléphone, ce qui lui valut cinquante dollars de récompense.

La draisine arriva peu après et Kurts put atteindre la grande station pour appeler Narmille. Celle-ci était absente de ses bureaux, mais il put laisser un message et l'adresse de son traintel. Ce dernier était moins misérable que les autres, toutefois il fallait partager la salle de bains avec plusieurs clients. À cette heure-là il n'y avait personne dans les cabines, et il pataugeait dans une eau à peine tiède lorsque le steward l'informa qu'on le demandait au téléphone. Drapé dans des serviettes, il rejoignit l'appareil d'étage et reconnut la voix de Narmille.

— Vous pouvez commencer la remise des marchandises, dit-il, mais j'ai besoin d'un quai spécial pour les embarquer.

— C'est prévu. Tout est O.K. de mon côté. J'ai reçu le paiement et je n'attendais plus que votre arrivée. Vous avez mis pas mal de temps, dites donc.

— Ne vous inquiétez pas de ça et donnez-moi les coordonnées en question, le jour et l'heure où le premier sera livré. Vous savez que je ne peux en enlever qu'un à la fois ?

— Je sais. Je viendrai en personne car votre appareil m'intéresse fort. Pourriez-vous m'en procurer un ? Je suis prête à payer cher pour ça.

— L'usine qui les fabriquait a disparu depuis des siècles. Désolé, ma chère.

Le lendemain, Kurts reprenait les rails du sud, abandonnait la draisine dans la petite station et, sous le regard heureusement embué de vodka du chef de station, partit à travers cette banquise si redoutée désormais avec ses trous d'eau insondables. Il évita le lac et ne mit que deux heures pour apercevoir son hydravion. Certes il regrettait follement sa chère locomotive géante, mais cet appareil lui plaisait aussi, à un degré moindre, et il lui donnait satisfaction.

— Nous repartons, dit-il à Ann Suba, après avoir dû écarter

Gueule-Plate qui essayait de lui lécher le visage en faisant des bonds désordonnés. Nous allons vers l'ouest.

— Vous avez vu cette Narmille ?

— Non. Elle sera au lieu du rendez-vous pour la livraison et je vais vous demander une chose, c'est de ne pas vous montrer tant que dureront les opérations de chargement.

— Elle est jalouse ?

— Elle se fout des hommes. Non, elle tient à ce que très peu de témoins assistent à notre transaction car elle commet un délit commercial très grave. Elle livre pour un autre usage des moteurs destinés aux locomotives de sa société, et si le scandale éclatait, on la jugerait sévèrement. Non seulement elle risque quelques millions de dollars d'amende, mais encore six mois à un an de prison.

CHAPITRE XVIII

— Je suis sûr que les grands patrons de ces laboratoires habitent à proximité de ceux-ci. Il n'existe pas d'autres endroits possibles. Là-bas c'est le complexe baleinier avec l'huile qui ruisselle de partout, la glace souillée par des couches épaisses de débris carnés, l'air pollué par des particules grasses qui vous collent à la peau et enduisent vos vêtements de façon constante, la puanteur, la chaleur malsaine, l'excitation de tous ces individus transformés en bouchers et de mœurs barbares. Des savants, des chercheurs habitués à une vie plus calme, studieuse, ne pourraient se complaire dans une telle atmosphère. Ils sont tous dans le coin, mais où se trouvent Kantus le défroqué, Lerys l'ancien directeur de l'Institut de la Baleine ?

Xave, l'Homme-Jonas, inquiet de la longue concentration et de l'immobilité de Jdrien, avait rampé sous les tables supportant les ordinateurs pour le rejoindre. Le métis avait paru s'éveiller d'un long sommeil profond, mais possédait en mémoire une foule de détails sur Lerys et Kantus.

— Lerys est sous surveillance étroite, d'après ce que j'ai pu lire sur sa fiche électronique. Il dirige en apparence le laboratoire, mais c'est Kantus, le missionnaire défroqué, qui détient le pouvoir. Lerys peut nous renseigner à condition que nous puissions l'approcher. Il faut retrouver une autre banque de données avec des détails beaucoup plus quotidiens.

Il obtint les renseignements qu'il cherchait au service de la comptabilité, tout simplement. Lerys y figurait pour un salaire de dix mille dollars par mois, sur lequel on retenait le montant de la location d'un double compartiment pullman, les frais d'une gouvernante, ceux de l'entretien et de la nourriture. Et incroyable mais vrai, des frais pour « protection rapprochée ». Jdrien crut que

son esprit avait commis une erreur due à la fatigue mentale, mais non, il lisait bien sur la fiche, du moins l'enregistrement électronique, la mention « frais pour protection rapprochée ». Le professeur habitait le wagon n°17, double compartiment K. Et Kantus habitait le même wagon, un compartiment double, le C. Lui ne se voyait pas décompter des frais de protection rapprochée, mais l'attribution d'une draisine personnelle pour circuler sur le complexe et sur le réseau reliant la côte à la capitale Leadership Station.

— Il nous faut trouver ce wagon 17, maintenant.

Pour sortir des bureaux, ils durent ruser avec les patrouilles de vigiles qui se succédaient dans l'immense complexe. Xave trouva enfin une porte latérale, fermée par un code numérique que Jdrien déchiffra assez vite.

Les wagons s'alignaient à moins de cinq cents mètres sous une coupole en matière plastique. Une structure gonflable, avec deux sas d'entrée, sas étroitement surveillés. Non par crainte d'un ennemi potentiel, encore que les derniers sabotages aient dû faire réfléchir les gens de la Guilde sur leur vulnérabilité, mais pour empêcher une perte de pression de la structure. Toute intrusion par un autre endroit se traduirait sur-le-champ par une fuite d'air qui donnerait l'alerte. Il fallait donc passer par un des sas et, action violente ou pas, révéler leur présence.

— Nous avons besoin d'un délai très long, donc nous ne pouvons attaquer un poste de garde pour passer. Nous n'aurions que quelques minutes de sursis avant de voir arriver des renforts. Il faut attendre et surveiller le coin.

Ils restèrent aux aguets, mais c'était une attente dangereuse. Ils pouvaient avoir laissé des traces dans les laboratoires, s'être fait repérer par des détecteurs sophistiqués, infrarouges, spectrographe, auragraphe, etc. D'ici quelques heures, les images de leur intrusion apparaîtraient peut-être au moment de la relève, quand on vérifierait les rondes des gardes habituels.

— Il faut faire quelque chose, dit Xave un peu plus nerveux que d'habitude, ce qui était inattendu chez lui.

Jdrien était de cet avis. Il s'était détendu, son cerveau, largement irrigué par un flux de sang qu'il provoquait en agissant sur son organisme, lui permettait de songer à une expérience.

— Je vais tenter quelque chose sur les types du sas est. Allons là-bas tout de suite.

Ils n'étaient que trois, un qui patrouillait devant l'ouverture, en combinaison isotherme, les deux autres dans le sas, en train de discuter tranquillement. Le passage étanche était vivement éclairé et Jdrien pouvait parfaitement voir les trois gardes.

— Maintenant je vais me concentrer sur le type à l'extérieur. Je vais provoquer une sorte de syncope.

— Attends, dit Xave. Les deux à l'intérieur ont une liaison téléphonique ou radio avec le poste central. S'ils voient tomber celui du dehors, ils donneront l'alerte avant de se porter à son secours.

— Bien, le problème est double. Je ne sais pas si je parviendrai à atteindre les deux types en même temps. Je vais agir simultanément sur leurs nerfs pneumogastriques. Mais il me faudra très vite m'occuper du troisième, et lui je devrais directement le frapper au cœur avec de gros risques pour lui.

Ce fut plus rapide qu'il ne le pensait et, avec juste deux secondes d'écart, alors que le garde extérieur s'éloignait du sas, les deux autres perdaient connaissance. Puis, à son tour, le garde bascula, et dans un geste instinctif porta la main à son arme passée à l'épaule, sans aller jusqu'au bout de son intention. Les deux amis bondirent, se retrouvèrent dans le sas en quelques secondes, manœuvrèrent pour que l'étanchéité totale soit préservée.

— Ils ne doivent pas rester trop longtemps inconscients, sinon ils entreront dans un coma dépassé, dit Jdrien. Pas plus de quelques minutes, en tout cas. J'essayerai de les réveiller, mais je doute d'y parvenir. Surtout pour celui que j'ai frappé d'une crise cardiaque et qui aurait besoin d'un défibrillateur.

Ils trouvèrent le wagon 17. L'entrée du compartiment K, tout au bout, était surveillée par une sentinelle armée d'un pistolet-mitrailleur, par contre le compartiment C était accessible.

— Je veux parler à Lerys, dit Jdrien, mais je ne peux recommencer la même chose que tout à l'heure avec le garde.

— Bien, dit Xave, alors c'est à moi de jouer.

Silencieux, souple comme un poisson dans l'eau, il s'approcha sans bruit du bonhomme qui, quelques secondes plus tard, s'écroulait à ses pieds.

Il y avait de la lumière chez le vieux professeur qui, en robe de

chambre, était en train de jouer aux échecs contre un petit ordinateur de poche. Il regarda les deux intrus avec inquiétude. Depuis sa capture par la Guilde, il s'attendait à tout, mais pourtant le garçon à la chevelure blonde presque rousse lui rappelait quelqu'un.

— Je suis Jdrien Rag, le fils métis de Lien Rag. Nous sommes venus vous chercher. Enfilez vite une combinaison isotherme.

Lerys réalisait lentement, regardait Xave.

— C'est un Homme-Jonas, n'est-ce pas ? Dans le temps j'en ai connu quand le Kid avait adopté cette petite fille... Comment s'appelait-elle déjà ?

— Rewa. Je vous en prie, professeur, nous ne disposons que de quelques minutes de sursis.

— C'est que je n'ai plus droit à une combinaison isotherme. Ils m'ont pris la dernière que je possédais. Ils viennent me chercher en draisine pour me conduire à l'intérieur des laboratoires.

— Il faut en trouver une, vite.

— Allez chez Kantus, au C, il en a une belle collection, et j'ai la même morphologie que lui. Il n'est pas là mais dans leur capitale. Il avait rendez-vous avec les dirigeants de la Guilde pour parler de certains problèmes... Je veux bien m'en aller, mais où m'emmèneriez-vous ?

— Nous allons créer d'autres centres de production de plancton sain pour que les baleines quittent la mer de Davis. Avez-vous besoin de documents, d'échantillons ?

— Tout est là dans mon ciboulot, fit le professeur, ragaillardi, et il suffira de ramasser une poignée de plancton une fois hors d'ici pour que je puisse en reconstituer autant que vous voudrez, sous réserve que toutes les conditions soient réunies.

Xave avait déjà trouvé le double compartiment C, revenait avec deux combinaisons. Jdrien choisit une Symmons, marque connue pour son efficacité et son confort. Le professeur s'habilla avec des gestes lents. Ils l'aidaient mais perdaient un temps fou. Xave dut ressortir pour replonger le garde rapproché dans une nouvelle inconscience.

— Maintenant il faut faire vite, dit Jdrien qui fit basculer le professeur sur son épaule droite pour courir plus vite.

CHAPITRE XIX

Grâce aux photographies précises de l'*Asia*, Ivan Kayata put présenter à son conseil de gouvernement plusieurs projets très réalisables dans un temps minime. Déjà il y avait une chose facile à faire dans les prochaines semaines.

— Nous pouvons récupérer des milliers de troncs d'arbres grâce au torrent qui coule ici. Nous pouvons, à l'aide d'explosifs bien disposés, l'obliger à couler dans cette gorge dans laquelle nous précipiterons les troncs. Ils gagneront la mer en quelques heures, flotteront jusqu'à ce qu'on les rassemble. Le risque est que la gorge ne soit obstruée et que l'eau ne monte de façon dangereuse. Mais avec d'autres explosifs, nous pouvons empêcher cette catastrophe. Nous allons récupérer des dizaines de milliers de troncs en un temps record.

L'*Asia* avait disposé d'autres relais et, une nuit, Liensun tenta d'appeler la permanence radio du Consortium, y parvint au bout d'une heure de réglage. Certains relais, pourtant plus proches, fonctionnaient moins bien que les deux installés à plus basse altitude. Le cheminement des ondes restait assez mystérieux, même pour des hommes aussi savants que Charlster.

— Tharbin n'est plus dans son bureau.

— Laissez-lui un message. Nous en avons terminé avec nos observations scientifiques. Nous rapportons des centaines de photographies éloquentes, et, d'autre part, nous avons conclu des accords commerciaux très fructueux avec les habitants du pays de Djoug, qui s'est rapidement reconverti dans une nouvelle société économique et sociale. Nous reprenons donc le chemin du retour avec deux semaines d'avance sur le programme prévu, mais nous n'avons plus rien à faire dans la région.

Il avait choisi de cacher les risques certains d'une remontée du niveau des eaux le long de la banquise chinoise. Charlster prévoyait jusqu'à dix mètres d'élévation des eaux, ce qui signifierait la libération assez rapide du cargo *Princess* emprisonné dans les glaces du chenal chinois, et la destruction totale du nouveau terminal ferroviaire et portuaire où Lafitte construisait ses cargos. On avait cru lui cacher cette entreprise, mais il savait tout sur la construction navale, sur le transport des navires par sections que l'on assemblait sur place. Il avait fallu dix voies pour les énormes plates-formes, les autres dirigeables pour soulager les locomotives de traction. Les ballons de près d'un million de mètres cubes pouvaient, une fois allégés de leur infrastructure, soulever aisément deux cents tonnes.

Il savait que Charlster ferait son rapport à Tharbin et que celui-ci découvrirait avec stupeur que sa duplicité ne s'avérerait pas payante, que ses chantiers navals risquaient d'être balayés par un tsunami énorme, puis engloutis sous dix à quinze mètres d'eau. Il regretterait d'avoir misé sur les deux tableaux, avec une préférence pour les cargos de ce petit salaud de Lafitte. Et déjà Liensun imaginait la déception, l'effroi de ce Lafitte quand ses projets les plus ambitieux seraient emportés par toute cette eau venue des glaciers énormes de l'Arctique et de l'Alaska.

L'ingénieur Pavakov fut ramené auprès de son glisseur. Il promit à Liensun de faire son possible pour en récupérer d'autres qu'il vendrait en échange du matériel promis. En collaboration avec le pays de Djoug, il devait participer à la construction des ponts suspendus sur les torrents de montagne.

— Mon rêve serait de mater la Lena, de la surplomber grâce à un pont fantastique. Vous savez qu'on pourrait le réaliser avec vos dirigeables ? Pour jeter les faisceaux de câbles nécessaires d'un bord à l'autre, là où la Lena n'a que quelques kilomètres de large, au nord du plateau de Vitim.

— C'est une utopie, dit Liensun. Il faudra attendre que les flots s'apaisent. Dans quelques années ce sera un fleuve tranquille, large de quelques centaines de mètres. Il est inutile de vous lancer dans des travaux aussi dantesques.

— On pourrait la fractionner en plusieurs bras à l'aide de vos dirigeables, balancer des blocs de rochers qui la scinderaient en

plusieurs endroits.

— N'oubliez pas les glisseurs, lui recommanda Liensun, avant de le treuiller au-dessus de sa grotte.

Il ne regrettait pas ce voyage mais était content de revenir à China Voksal. Là-bas et encore pour quelque temps, quelques mois, c'était la vie glaciaire avec ses trains, ses stations sous verrières ou sous coupoles protectrices. C'était une vie fiévreuse de trafics, de coups commerciaux, de recherche du pouvoir par l'argent. Il n'était pas fait pour une nouvelle vie à la fois simple et harmonieuse comme il l'avait rencontrée dans le pays de Djoug. Il ne vivait pleinement que dans les intrigues compliquées, les inquiétudes sur les résultats d'une tractation économique.

Les nombreuses photographies qu'il avait fait tirer en plusieurs exemplaires allaient constituer pour lui un véritable trésor de guerre. Il avait certes pensé aux agences de presse qui les achèteraient un bon prix, mais il pouvait aussi les négocier avec les propriétaires de toutes les petites Compagnies australasiennes directement concernées, en bordure de l'océan Pacifique oriental, par l'élévation du niveau des eaux. Sans parler du Kid, là-bas à Titan, qui devrait payer cash une belle somme pour recevoir ses clichés, par exemple en lui revendant tout son stock de capillaires. L'île du Titan n'était pas directement menacée par les tsunamis venus du nord, mais le niveau de l'océan s'y élèverait bien de un mètre ou deux, et c'était suffisant pour paralyser une bonne partie des activités économiques, notamment celle de la pêche. Et le vieux charbonnier, rebaptisé le *Rewa* et doté de deux roues à aubes ridicules, risquait d'être malmené. Ce charbonnier, c'était lui qui l'avait découvert là-haut dans le nord du Pacifique, après des jours et des jours de recherches épuisantes, et alors qu'il était sur le point d'abandonner en compagnie de Zabel. Zabel qui, désormais, vivait à bord du charbonnier avec Farnelle qui le commandait. Farnelle, désespérée par l'immobilisation de son cargo *Princess* dans les glaces du chenal chinois, et qui paierait cher pour apprendre qu'une vague d'eaux tièdes venue du nord risquait de le libérer. Non sans risques, bien évidemment, mais en prenant des précautions, on devrait parvenir à sauver le cargo.

Une tempête d'ouest les immobilisa quelque temps dans une

vallée de Mongolie. Ils avaient dû utiliser une demi-douzaine d'ancres chauffantes pour maintenir le dirigeable dans cet abri, le dégonfler en partie pour qu'il n'offre pas dans le haut des prises au vent. Il pensait à cet hydravion qu'un homme avait aperçu dans le sud de l'Australasienne, et qui avait été tué pour ne pas divulguer le récit de sa découverte. Il y pensait souvent, se disait qu'avec un tel appareil il aurait été encore plus libre. Il aurait pu atterrir en cas de mauvais temps, se déplacer beaucoup plus vite, emporter peut-être moins de fret mais sélectionner des marchandises de grande valeur pour un transport plus rapide.

Enfin ils survolèrent China Voksal en fin d'une journée très calme, mais par un froid assez vif auquel ni lui ni l'équipage n'étaient plus habitués. Là-haut, dans le pays de Djoug, régnait une température plus clémente, un climat tempéré mais humide. L'humidité venait de la mer, mais aussi de ces centaines de torrents furieux qui dévalaient des montagnes, emportant l'eau de fonte des monstrueux glaciers.

L'atterrissage fut parfait. Les treuils halaient doucement l'*Asia* qui, de façon synchrone, perdait de son hélium. Charlster, en compagnie de ses deux assistantes préférées, les plus jeunes et les plus jolies bien évidemment, paraissait regretter la fin de cette expédition.

— Vous remettrez votre rapport rapidement ? lui demanda Liensun.

— J'ai besoin de repos, pour l'instant, et de mettre de l'ordre dans mes notes et dans le classement des photographies. Celles de la lucarne doivent encore être étudiées avec patience, peut-être des mois avant de donner une prévision à long terme. Bien sûr il y a les autres photographies terrestres, celles des énormes torrents qui gonflent l'océan Arctique et le Pacifique nord. Il va falloir donner l'alerte assez vite pour éviter une catastrophe sans précédent.

— Bien sûr, fit Liensun, approbateur. Mais il faudrait quand même éviter de provoquer une grande panique.

— J'en suis conscient. Je ne fournirai tout de suite qu'un rapport très bref, en disant que les glaciers fondent assez vite et que le niveau des mers va certainement s'élever dans les régions boréales. Je confierai mes craintes au seul Tharbin pour qu'il soit tout de même au courant.

Mais Liensun, bien que fortement déçu de devoir informer son patron, lui ravit la vedette en se présentant tout de suite chez le président, alors que Charlster, épuisé, rejoignait son wagon résidentiel en compagnie de ses charmantes amies.

— Il va falloir complètement réviser vos objectifs, dit Liensun en terminant son court rapport, une fois dans le bureau de Tharbin. La situation va devenir très préoccupante.

CHAPITRE XX

Comme le lui avait demandé Kurts le pirate, elle se cacha dans une cabine de l'appareil. Kurty et Gueule-Plate en faisaient d'ailleurs autant, car Narmille, la fameuse femme d'affaires, se méfiait de tout le monde, y compris des enfants. De plus, il était inutile de la stupéfier avec l'apparition d'une chèvre-garou. Ann Suba elle-même ne s'habituaît pas à cet hybride de race caprine et de femme, se trouvait toujours mal à l'aise, même quand la créature se livrait à quelque facétie plus ou moins drôle. Kurts, lui, la trouvait amusante, mais sans plus, alors que Kurty ne pouvait se passer d'elle. Il la chevauchait comme il l'aurait fait d'un cheval, et elle galopait en bêlant furieusement dans toute la carlingue, avec son cher nourrisson sur le dos.

Narmille était une petite femme assez ronde, vêtue d'une combinaison isotherme, une Symmons bien sûr, mais de couleur noire. À travers sa cagoule transparente on découvrait un visage quelque peu hiératique, qui laissait supposer que cette femme avait dû déjà se faire tirer la peau pour effacer des rides. On ne pouvait lui donner d'âge car la silhouette gardait un certain charme inattendu.

L'hydravion, après un vol d'une vingtaine de minutes, s'était posé à proximité d'un ancien quai de manutention surélevé. Visiblement, l'endroit était abandonné depuis longtemps, mais l'œil exercé d'Ann Suba relevait des signes d'une récente réhabilitation. L'aiguillage avait été révisé, par exemple, et des rails changés. L'hydravion manœuvra pour venir coller l'ouverture de sa soute arrière juste en bout du quai. Kurts était un excellent pilote et la jeune femme se disait, avec accablement, qu'elle ne pourrait même pas acquérir la moitié de son expérience, paniquait rien qu'à la pensée de se retrouver seule aux commandes d'un tel appareil.

Le moteur diesel en céramique arriva dans un wagon spécial tiré par une petite loco, un seul wagon et un seul homme avec Narmille. Une grue télescopique se chargea de soulever le moteur, le temps que le wagon s'éloigne, puis le fourra dans la gueule ouverte de la soute où Kurts le réceptionna sur plate-forme mobile. La manipulation dura à peine une demi-heure, puis Narmille s'en alla dans la cabine de la loco.

— Vous pouvez sortir, à présent, dit le pirate. Elle ne s'est doutée de rien et c'est heureux, car elle aurait été capable d'arrêter net la transaction.

— Vous n'avez rien payé ?

— Elle a été payée d'avance.

— Vous avez besoin d'autres moteurs pour les barges. Allez-vous répéter l'opération autant de fois ?

— Bien entendu, mais nous devons nous montrer prudents, et la livraison prochaine aura lieu dans une quinzaine de jours.

— Elles vont toutes s'échelonner de quinze jours en quinze jours ?

Kurts parut surpris de cette question, mais elle lui expliqua qu'ils devaient se rendre en Transeuropéenne pour prendre livraison d'un autre hydravion pour le Kid.

— Il y a maintenant plusieurs jours que je m'assieds à côté de vous dans le siège de copilote, mais pas une fois vous ne m'avez laissé les commandes. Oh, ne croyez pas que cela me paraît injuste. Non, mais je pense que vous avez une piètre estime de mes qualités futures de pilote et que vous ne pouvez prendre aucun risque, est-ce vrai ?

— Nous avons encore cinq moteurs à venir chercher et cela fera donc deux mois et demi. Il nous restera quinze jours pour voler vers la Transeuropéenne et en revenir... Pour l'instant je souhaite que vous enregistriez les gestes répétitifs qui accompagnent un décollage, un vol, un amerrissage, et qu'ils deviennent automatiques dans le même ordre, d'abord dans votre tête avant de le devenir dans votre instinct. J'attendrai encore quelques jours avant de vous confier les commandes pour un vol en ligne droite à une altitude moyenne.

Dix heures plus tard, ils se posaient sur la glace de l'Antarctique,

sur une surface très plate aménagée par la Guilde et violemment éclairée puisqu'il était près de minuit. L'appareil avança droit devant lui. Les patins fixés sous les flotteurs faisaient un bruit soyeux. Kurty dormait dans sa cabine en compagnie de la chèvre-garou. À moitié endormie, Ann Suba avait les yeux qui lui brûlaient à force de regarder, droit devant elle, les cadrans phosphorescents, les voyants parfois intempestifs. Ils avaient trouvé du brouillard un peu avant le continent, et à plusieurs reprises une lumière rouge clignotante avait averti que les réserves d'huile s'épuisaient, mais Kurts restait confiant, affirmant que la jauge était légèrement pessimiste.

Le déchargement du moteur eut lieu sans attendre tandis qu'elle rejoignait sa cabine. Malgré son envie, elle ne put s'endormir avant le retour de Kurts. Elle avait estimé qu'il lui faudrait deux heures pour en terminer avec la livraison et les formules de politesse, mais il ne rentra pas de la nuit. Elle finit par s'endormir un peu mais Gueule-Plate, affolée, pénétra chez elle pour se mettre à bêler désespérément. Le gosse traduisit son anxiété :

— Elle s'étonne que papa ne soit pas revenu, mais il a dû aller boire un coup là-bas au complexe et peut-être finir la nuit avec une fille.

Ann Suba le regarda, les yeux ronds. Comment si jeune pouvait-il dire de telles choses ?

— Ce n'est pas la première fois. Après chaque mission les autorités lui offrent un peu de distraction, ce qui rend Gueule-Plate très jalouse.

— Mais comment sais-tu ce qu'il fait ? Il peut très bien avoir eu d'autres occupations...

— Chaque fois une fille le raccompagne dans ces cas-là et, parfois, il lui fait même visiter l'hydravion.

Mais ce jour-là ce fut une draisine de la Milice qui s'immobilisa au bout du terrain, et Kurts rejoignit à grands pas son appareil. Il était furieux.

— C'est à cause de Jdrien. Il a enlevé le professeur Lerys. Les Miliciens n'ont pas encore trouvé comment, et bien entendu ils me soupçonnent. Ils croient qu'avec l'hydravion je l'ai déposé quelque part à proximité de leurs foutus laboratoires. Ils m'ont gardé toute la nuit. Ils sont fous furieux et il a fallu l'intervention personnelle du

Caudillo pour qu'ils me relâchent. J'ai dû me défendre avec énergie. Parce qu'il voulait m'imposer un de leurs hommes à bord durant toutes les opérations, un type auquel j'aurais dû en plus apprendre à piloter. C'était trop gros, trop significatif, et ils ont fini par y renoncer, mais désormais je devrai me méfier.

— Jdrien a enlevé un professeur ?

— Un spécialiste des cétacés. C'est lui qui avait créé l'Institut scientifique de la Baleine de Kaménépolis. Du temps de la Compagnie de la Banquise. C'est encore lui qui sait élever le plancton dans des bacs en grande quantité. Cette fois la Guilde commence de s'inquiéter sérieusement pour l'avenir.

CHAPITRE XXI

Heureux, Liensun voguait vers Titan à bord de l'*Asia*. Cette fois, Tharbin et tous les bonzes du Consortium paraissaient avoir compris qu'ils s'étaient engagés sur une voie dangereuse avec la construction des cargos de Lafitte. Pourtant le garçon avait réussi à partir vers l'est avec deux mille tonnes de fret. On n'avait bien entendu aucune nouvelle de lui et de son *Elovia*, mais il ne se doutait pas de ce qui l'attendait à son retour. Le rapport de Charlster n'était pas encore au point, mais le savant avait pu fournir quelques avertissements à Tharbin. Les tsunamis se déclencheraient avant un an. Des pans entiers de glaciers se détachaient, tombaient dans les mers, envoyaient des ondes de choc fantastiques qui, pour l'instant, se brisaient contre les derniers icebergs qu'elles pulvérisaient, mais bientôt le niveau de l'eau, accumulée par cette série de vagues, engloutirait la banquise chinoise et les installations humaines qui s'y trouveraient. Le mot de tsunami n'était d'ailleurs pas tout à fait exact, il n'y aurait pas une énorme barrière d'eau de quinze à vingt mètres s'avancant pour tout ravager, mais un gonflement sous-marin qui, à la vitesse de six ou sept cents kilomètres à l'heure, répandrait une couche d'eau en plusieurs attaques, se retirant pour revenir encore plus haute d'un mètre ou deux.

— Notre terminal ferroviaire et portuaire est donc condamné à plus ou moins longue échéance ? avait demandé Tharbin au vieil astrophysicien.

— Certainement, et la lucarne céleste ne cesse de s'agrandir. L'échancrure est rongée, dirait-on, par la floculation des poussières lunaires. Celles-ci forment des boules, parfois grosses comme le bout de mon doigt, parfois d'un diamètre de plusieurs centaines de

mètres. Et soit elles s'attirent, soit elles se repoussent selon leur pôle. Elles sembleraient attirées par l'ancien noyau de la lune et, dans l'hypothèse la plus absolue, celle-ci pourrait se reconstituer en partie, dans une masse uniquement faite de poussières agglomérées.

— Que risquons-nous, ici, à China Voksal ?

— Plus tard la lucarne risque de s'agrandir de façon à irriguer cette région de l'ancienne Chine. Mais le niveau de l'océan Pacifique ne vous occasionnera aucun mal, pas lui. Par contre des torrents dévaleront des glaciers de l'arrière-pays montagneux, les anciens fleuves réapparaîtront et leur débit sera multiplié par mille. Ils inonderont tout surtout si la banquise australe persiste et empêche l'écoulement des eaux douces dans l'océan Indien. Le niveau pourra monter et les serres autour de China Voksal seront certainement sous deux à trois mètres d'eau.

— Vivre en montagne ne servirait à rien ?

— À moins de trouver un endroit cerné par des torrents qui draineront toute l'eau de fonte, mais il y aura de la boue, des quantités énormes de boue. Il faudra vivre comme les Djougiens, sur des pilotis. Même leurs routes sont bâties de la sorte. Ils ont déjà un réseau de quatre à cinq cents kilomètres, si je me souviens bien, et ils continuent à construire ce type de chaussée.

— Nous n'avons pas de bois.

— Liensun pense pouvoir en faire venir de là-haut à l'aide des cargos avant qu'ils ne soient balayés par les tsunamis.

Liensun n'avait pas assisté à cette entrevue et préférerait qu'il en soit ainsi, mais Charlster lui en avait fait le récit dans le détail, cyniquement amusé par la frousse du président Tharbin.

Liensun volait vers l'île du Titan avec les soutes pleines à craquer et espérait faire affaire avec le Kid. Il lui échangerait une partie du rapport de Charlster, les photographies les plus alarmantes, contre des bobines de capillaires qu'il se proposait d'aller revendre aux Harponneurs, court-circuitant Narmille. Mais au fur et à mesure que les heures passaient, puis un jour entier, il se demandait à quoi serviraient désormais cette activité prétentieuse, ce besoin d'être le plus rusé, le plus capable d'utiliser toutes les possibilités, dans un monde qui avait déjà commencé de se transformer et qui, dans quelques mois, au mieux dans quelques années, redeviendrait comme jadis, un monde solaire qui n'en

finirait pas de sécher ses boues, de survivre misérablement ? À quoi bon des dirigeables, des hydravions, des bateaux, pour quelles marchandises, pour quelle clientèle ? Il n'y aurait que des groupes farouches de survivants qui s'entre-tueraient pour un rat minable, pour une pousse d'herbe miraculeuse.

Bien sûr le pays de Djoug était une référence. Là-bas ils avaient réussi à s'organiser en une société supportable où chacun pouvait manger et dormir sous un toit, mais était-ce vraiment supportable pour des hommes comme lui ? Parce que Ma Ker et son mari l'avaient un jour adopté, il était devenu Rénovateur du Soleil, mais en définitive il était viscéralement attaché à la société ferroviaire, à ce monde glacé dans lequel il s'était si bien débrouillé, roulant des épaules et des coudes pour éliminer ceux qui le gênaient, utilisant les méthodes les plus immorales pour obtenir ce qu'il désirait. C'était un monde coercitif, souvent inhumain, puritain à l'excès, mais justement tout cela cachait une pourriture, un fumier qui autorisaient les pires comportements, où le profit était en fait le seul moteur qui faisait agir les gens. Le profit qui donnait le confort de beaux trains rapides et luxueux, des nourritures rares, de belles femmes et des joies énormes, celle de la réussite, celle du danger surmonté, de l'adversaire jeté à terre.

Le Kid jeta un regard atterré aux photographies que lui apportait Liensun. Ces fleuves gigantesques photographiés à cinq mille mètres d'altitude le terrorisaient.

— Nous allons être submergés ?

— Vous subirez quelques différences de niveau, mais moins importantes que dans le nord. Le cargo *Princess* risque d'être libéré de l'étau de la banquise et de flotter à nouveau en eaux libres. Mais il faudra que l'équipage manœuvre de façon habile pour l'empêcher d'être entraîné par la puissance des tsunamis successifs, sinon il ira se fracasser contre la côte.

Plus tard, le Kid lui parla de Kurts, l'ami de son père.

— Kurts le pirate, le maître de la Locomotive-Dieu ? Mais comment a-t-il pu arriver jusque dans cette île ?

— Il possède un engin étonnant, un hydravion.

— Un hydravion ! C'était donc vrai ?

Devant l'étonnement du Kid, il lui raconta ce qu'on lui avait

rapporté sur l'existence d'une croix qui volait et se posait sur la banquise.

— C'était Kurts. Mais que venait-il faire ?

— Me proposer une affaire très embarrassante pour moi, mais j'ai fini par la conclure. Comme paiement j'ai exigé qu'il me fournisse un hydravion semblable au sien.

— Et vous croyez qu'il tiendra parole ?

— J'en suis certain. Ann Suba vole avec lui, apprend son métier de pilote, et quand elle sera formée, c'est elle qui ira chercher l'appareil en Transeuropéenne.

— Mais que voulait-il en échange ?

— Les bobines de capillaires que j'avais fait stocker, simplement ces bobines.

Liensun crut que le plancher du wagon présidentiel se déroba sous lui.

CHAPITRE XXII

Ce furent les plus beaux jours du professeur Lerys. Lui qui avait consacré une partie de son existence à l'étude des baleines, qui avait reconstitué leur façon de vivre, leurs mœurs, leurs habitudes amoureuses, étudié leur chant et leur système de communication, leur nourriture. Lui qui de crainte que l'espèce ne disparaisse avait trouvé le moyen d'accélérer la production de plancton et surtout des petites crevettes krill, voilà qu'il se trouvait dans le corps de l'une de ces fantastiques bêtes, en train de naviguer vers l'est en compagnie des Hommes-Jonas et de Jdrien.

— J'étais en visite dans la Guilde lorsqu'il a fallu qu'elle abandonne la branche latérale du viaduc géant, avant que celui-ci ne s'écroule dans le Pacifique. J'étais avec ce traître de Kantus qui travaillait avec moi depuis des années. Jadis, bien avant qu'il ne disparaisse pour aller voir dans l'espace ce qui s'y passait, Lien Rag m'avait mis en garde contre Kantus. Mais ton père, Jdrien, était remonté contre les Néo-Catholiques et détestait Kantus, ancien missionnaire défroqué. Pourtant ce dernier avait paru l'aider pour se rendre dans la Compagnie de la Sainte-Croix délivrer le professeur Harl Mern. A-t-il prévenu les Néos ? En tout cas ton père a été piégé.

« Mais enfin le bonhomme a continué à travailler avec moi à l'institut, et ma foi, puisqu'il faisait bien son boulot, je n'avais qu'à me féliciter de lui. Mais tout allait changer sans que je m'en rende compte, au début. Je suis donc parti en exode avec la Guilde, sans même pouvoir retourner à Kaménépolis prendre des documents et des appareils. Toutefois Kantus s'est débrouillé pour que nous retrouvions tout ce dont nous aurions besoin. Nous sommes venus dans cette région désertique de la mer de Davis voici trois ans. Il n'y

avait que quelques vieux wagons pourris. Kantus m'a affirmé que les baleines allaient disparaître et que nous devions créer un nouveau plancton pour les sauver. Il est vrai que quelques spécimens nageaient en face de nous et paraissaient affamés.

« Je me suis mis au travail. J'avais déjà réalisé du plancton pour expérimenter certaines théories sur le krill, mais j'ai été poussé à obtenir des rendements rapides. Les œufs incubaient plus vite, les larves étaient poussées par des hormones spéciales et en quelques semaines nous obtenions du plancton d'une qualité superbe. Il avait fallu modifier quelques gènes, évidemment, et c'est là que Kantus montra sa duplicité. Il inocula dans le plancton ancien, celui qui était encore très abondant en certains endroits, un virus qui commença de le détruire alors que celui que nous obtenions en laboratoire était immunisé. Voilà, c'est tout.

« Les baleines ont commencé d'arriver. Le mauvais plancton, dispersé le plus loin possible par la Guilde sur les rivages de l'Antarctique, finit avec les courants marins par contaminer toute la nourriture du Pacifique ouest, mais échoua pour les autres régions. Notamment, il ne réussit pas à s'infiltrer sous la banquise australasienne pour infecter la nourriture des harengs que dévorent les phoques.

« Lorsque je me rendis compte de la trahison de mon assistant, je faillis l'étrangler et j'y serais arrivé si les Miliciens n'étaient venus le défendre. J'ai alors refusé de travailler dans les laboratoires, mais ils m'ont privé de chauffage et de nourriture. Je suis âgé et délicat de santé, j'ai fait semblant de céder. Ils espéraient que j'améliorerais encore le temps de production du plancton. J'ai fait semblant de faire des recherches et de temps en temps je gagnais une heure ou deux. Je considérais ceci comme une grande victoire, mais ils commençaient à se douter que je me foutais de leur figure.

« Kantus devenait furieux, lui aussi, et se consacrait entièrement à ce plancton contaminé qui continuait d'infester les océans. Je lui disais qu'un jour notre plancton ne résisterait plus, mais il s'en moquait. La Guilde le choyait, lui accordait toutes sortes de privilèges. C'est un jouisseur. Il avait renoncé au sacerdoce pour épouser une femme qu'il a abandonnée sans scrupules au moment de la dislocation de la banquise. Elle et ses deux enfants. Plusieurs fois par semaine il fréquente les prostituées du complexe baleinier,

joue dans les tripots, se soûle dans les bars, et quand il va à Leadership Station, il fait la noce avec les dirigeants de la Guilde. Il a pillé mes découvertes, en a dépravé certaines pour le plus grand bien des Harponneurs.

Durant le voyage jusqu'aux atolls il étudia, de plus en plus passionné, la vie symbolique des baleines solinas et des Hommes-Jonas. Tout se passait dans l'harmonie la plus parfaite entre l'animal et les humains. Et pour sa plus grande joie, la solina Ehvoule s'envola pendant plus d'une heure, à cent mètres au-dessus de l'océan. Elle avait emmagasiné assez d'hélium dans ses vessies spéciales pour flotter tranquillement et avancer à l'aide de sa nageoire caudale.

— Ainsi elle peut, comme toutes celles qui ont réussi à décoller, franchir certains obstacles. En général elles préfèrent rejoindre la banquise, et surtout l'océan qui reste leur environnement préféré, mais elles sont capables de longues expéditions. De même quand Hiel a décidé d'intervenir contre Rigil et Charlster, là-bas aux Échafaudages du Tibet. Elles durent voler plusieurs jours pour atteindre ces plateaux. Elles se reposaient dans des endroits déserts, puis reprenaient leur vol.

Le choix d'un atoll répondant aux critères énumérés par le professeur Lerys demanda deux jours. Ils trouvèrent enfin l'endroit idéal, un lagon entièrement fermé où le plancton pourrait proliférer à l'abri des poissons voraces.

— Plus tard, à l'aide d'un sas, nous pourrions alimenter toute cette zone, mais notre production de krill finira par devenir inutile quand les crustacés se reproduiront à leur tour. Le temps que les baleines sachent que la nourriture n'était pas uniquement concentrée sur les côtes de l'Antarctique et le cycle sera déjà florissant. Nous maintiendrons quand même la production pour ensemer, si j'ose dire, les régions les plus reculées, là-haut dans le nord du Pacifique.

Le professeur s'inquiéta pour le matériel dont il aurait besoin. Il en dressa une liste assez longue qui nécessitait l'utilisation d'un transport important. Jdrien avait pensé à son demi-frère Liensun et à ses dirigeables, mais désormais c'était le *Rewa* qui serait plus utile.

— Il faut que je retourne chez le Kid, annonça-t-il.

— J'aimerais le revoir, dit Lerys, lui expliquer comment je me suis retrouvé avec ses ennemis les Harponneurs, qu'il n'aille pas s'imaginer que je suis leur complice.

Alors que la Solina nageait en direction de Titan, elle croisa la route du *Rewa* qui s'en revenait de l'île aux Phoques. La baleine avertit ses occupants que l'eau de mer avait un goût bizarre laissé par de l'huile de phoque brûlée, et c'est ainsi qu'ils surent être dans le sillage du *Rewa*. Ce dernier naviguait à très faible allure, lourdement handicapé par sa cargaison, et ils le rattrapèrent au bout de vingt-quatre heures. Jdrien et le professeur embarquèrent à bord, Mye préféra rester avec Xave et Rewa.

— Nous reviendrons à l'atoll avec tout le matériel, dit Jdrien.

CHAPITRE XXIII

Lorsque le juge unique du tribunal des Concessions rendit son verdict, Jael et Songe se serrèrent instinctivement l'une contre l'autre. Jasmina Naarma, entièrement voilée, se tenait derrière son mari qui, le regard impérieux, suivait chaque geste du magistrat. Sur la droite, Narmille et son armée d'avocats paraissaient très sûrs de leur bon droit et discutaient entre eux, si bien que l'huissier dut les prier de faire silence.

— Au vu des pièces fournies par les deux parties, et après avoir écouté le propriétaire de la Concession réelle de la Sumba Company, nous, juge Kalifar, décrétons que le paiement de la Concession doit s'effectuer dans un délai d'une semaine à compter de ce jour, sous peine de nullité de l'acte de promesse de vente, avec perte de la caution déjà versée par les éventuels acheteurs.

Songe ceintura la taille de Jael et la serra contre elle à l'étouffer.

— Bon travail, murmura-t-elle. Tu as vraiment fait du bon travail.

Le plus vieux des avocats se leva courroucé, tandis que Narmille, très pâle, fusillait les deux jeunes femmes du regard. Pour elle c'était catastrophique car l'acte pouvait faire jurisprudence, et d'un seul coup tous les propriétaires ayant signé une promesse de vente et reçu une caution pouvaient se porter partie plaignante devant le même tribunal. Elle s'était engagée pour des sommes fantastiques atteignant les quarante millions de dollars panaméricains qu'elle était bien incapable de payer.

— Nous faisons appel, cria l'avocat. Nous demandons que l'affaire soit jugée à nouveau devant le tribunal suprême de Stanley Station.

— Vous savez très bien que Stanley Station n'existe plus, et pour

l'instant nous représentons l'instance la plus haute. Si vous faites appel, ce sera donc ici, à Markett Station, mais devant le doyen des juges. La séance est levée.

Songe entraîna Jael pour ne pas avoir l'air de trop triompher face à Narmille qui paraissait furieuse. Elle interpellait les avocats et le juge qui fit semblant de ne pas entendre et disparut. Il fallut que ses hommes de loi la fassent taire pour éviter qu'elle ne soit inculpée d'outrages au tribunal.

— Dans les jours qui viennent, tous les concessionnaires vont peut-être faire comme nous. J'en connais trois qui attendaient le résultat du procès avant d'intenter une action en justice. Je ne pense pas qu'ils patientent jusqu'au verdict de l'appel.

— Il va demander longtemps ? demanda Jasmina Naarma à travers son voile.

Leur avocat les assura que d'ici quinze jours le doyen des juges pourrait rendre son arrêt. En espérant que personne n'interviendrait pour l'obliger à se montrer moins intransigeant.

— En principe il est indépendant, bien que le Bureau des Concessions et le tribunal adjoint à celui-ci aient été créés par la CANYST. Les Aiguilleurs ont toujours vu le système sous un jour favorable, mais dans cette affaire où ils sont en train de reprendre en main les réseaux ferroviaires du sud, il faut s'attendre au pire. Le doyen n'osera pas trancher en faveur de Narmille, mais il peut tergiverser, dire que l'affaire sera soumise à la CANYST. L'ennui c'est le chiffre proposé pour l'achat. Cinq millions de dollars. Au-delà de quatre millions, un litige peut être soumis à d'autres instances tutélaires, ici la CANYST.

— Et si le voyageur Naarma se contentait de quatre millions ? Ne peut-on pas diminuer la somme ? Si Narmille refuse, ne sera-t-elle pas en porte à faux, car jamais on n'a vu un acheteur refuser une remise de vingt pour cent.

— En effet, dit l'avocat des Naarma. Cela mérite d'y réfléchir. Qu'en pensez-vous, voyageur Naarma ?

Mais quarante-huit heures plus tard, selon la loi, le juge Kalifar décréta qu'en dépit de l'appel devant le doyen des magistrats, le paiement des cinq millions de dollars n'était pas suspendu. La somme devait être déposée au greffe du tribunal sous peine de voir l'appel rejeté.

— Dans ce cas, attendons. Narmille va devoir sortir cinq millions qu'elle ne possède peut-être pas. Et si elle essaye de marchander, ne dépose que trois millions par exemple, nous pouvons empêcher que l'affaire soit soumise à l'autorité tutélaire de la CANYST.

— Il faudrait alors des mois rien que pour faire voyager les pièces du procès, dit Songe. Et encore par porteur spécial, car le service postal est complètement désorganisé.

Comme l'avait prévu la jeune femme, trois vendeurs ayant reçu des cautions depuis trop longtemps demandèrent au tribunal de statuer sur la vente. D'un seul coup tous les hommes et femmes d'affaires se passionnèrent pour ces nouveaux débats, et Narmille se serait bien passée de cette publicité. Des journalistes la traquèrent, pour lui demander ce qu'elle comptait faire de ces anciennes Compagnies détruites qui s'échelonnaient depuis le Capricorne jusqu'à hauteur du Réseau des Maldives. Ils avaient eu la bonne idée de repérer sur une carte des Concessions celles que visait Narmille.

— Essayez-vous d'instaurer un monopole, puisque le futur réseau Nord-Sud traversera d'un bout à l'autre vos possessions ?

— Pas du tout. Je veux simplement profiter du désenclavement que les voies nouvelles procureront à ces territoires.

Il y en eut un plus futé encore qui lui demanda comment elle pouvait, sans emprunt, payer près de quatre millions de dollars.

— Vous avez donc une fortune cachée ? Les millionnaires en dollars panaméricains sont très rares en Australasienne, et nous ne voyons que le Consortium des bonzes pour disposer d'une telle somme. Comment expliquez-vous l'origine de tout cet argent ?

Elle entra dans une colère noire et le fit chasser par ses employés, mais dès lors tous les médias la prirent pour cible et on l'accusa ouvertement de vouloir s'emparer des Compagnies pour avoir la haute main sur le réseau en construction. Des journalistes essayèrent d'atteindre le chantier au sud, mais ne purent jamais y parvenir, leur train spécial tomba en panne, fut ensuite dérouté sur un embranchement qui n'aboutissait nulle part. Puis on leur dit qu'une crevasse s'était formée et interdisait l'accès aux travaux. Les attaques reprirent de plus belle, d'autant plus que des chefs Aiguilleurs avaient été reconnus par de vieux journalistes

expérimentés. Dans l'Australasienne, les gens de la caste n'étaient guère appréciés. On ne les tolérait que pour leur stricte fonction dans les dispatchings, mais pas pour les questions concernant la construction des voies.

Pendant ce temps, Narmille avait péniblement réuni quatre millions de dollars et malgré l'avis du juge qui en exigeait cinq conformément à la promesse de vente, l'avocat des Naarma accepta, et quand il eut le double du reçu, fit valoir, devant le doyen des juges, que la somme de quatre millions n'autorisait pas un recours à l'autorité de tutelle, la CANYST, si bien que l'affaire continua d'être instruite devant le tribunal de Markett Station.

— Nous allons frapper plus loin, dit Songe, et révéler ce qui se prépare en Antarctique. Personne ne peut y aller mais cette histoire des Harponneurs sera quand même publiée.

Lorsqu'un journal et deux radios parlèrent de la Guilde qui se livrait à un véritable massacre de baleines en Antarctique, plusieurs sociétés affirmèrent que celles-ci avaient disparu du Pacifique oriental sans qu'on sache ce qu'elles étaient devenues, et qu'effectivement l'hypothèse qu'elles se retrouvent toutes en Antarctique était raisonnable. La presse accusa ensuite Narmille d'être la complice secrète des Harponneurs et de préparer, par différentes manœuvres, la ruine de l'Australasienne si vraiment des millions de tonnes d'huile de baleine étaient jetées sur le marché à un prix ridiculement bas. Cette fois le monde économique commença de s'agiter et exigea qu'on prouve ces assertions. Narmille protesta énergiquement et entama une procédure contre les médias qui osaient raconter de telles balivernes.

C'est alors que furent divulguées des photographies aériennes. Bien entendu, jamais l'on n'avait fait paraître de tels clichés. Les dirigeables, que tout le monde avait au moins vu une fois, restaient un moyen de transports illicite, et seule la puissance du Consortium des bonzes leur donnait assez d'insolence pour braver les interdictions. Songe, avec son *Indépendance*, faisait quand même plus attention et évitait de naviguer en plein jour au-dessus des stations importantes. C'était elle qui disposait des photographies prises lors de l'expédition en Antarctique, et Liensun n'avait pu les confisquer toutes à son seul profit et celui des bonzes.

Un journal osa les publier et, effarés par cette audace mais

consternés par le spectacle du complexe baleinier, les lecteurs comprirent que d'étranges choses se passaient en Antarctique. Narmille répliqua en disant que ces clichés étaient truqués, mais les experts furent d'un avis différent. En même temps Narmille retirait discrètement sa plainte contre la presse et se montrait de plus en plus discrète.

— Je crois que nous avons fait du bon travail, dit Songe, et que les Harponneurs vont hésiter avant de tenter d'imposer leur suprématie sur cette région. Mais Tharbin doit être furieux, car il vient de me dire que la construction de mon prochain dirigeable serait retardée.

CHAPITRE XXIV

L'odeur, au début, n'était pas très forte, et Gus pensa qu'elle provenait de quelques ordures entassées dans les étages inférieurs du satellite, peut-être des lieux que la secte de Faro occupait, ou bien des excréments de quelques loupés hantant épisodiquement les niveaux centraux, mais vint le moment où le docteur Isaie se montra formel :

— Quelque chose est en train de se décomposer quelque part. Une grosse quantité de matières organiques. Malheureusement la plupart des caméras sont inutilisables puisqu'elles-mêmes faites de composés de carbone et que souvent les Garous des bas-fonds les ont dévorées, malgré leur dureté, car leur estomac sécrète souvent un acide qui vient à bout de ce genre de matière.

Il était impossible de questionner le Bulb qui vivait presque dans un éternel coma entretenu par le K₂O, cette morphine synthétique qu'ils lui inoculaient par énormes quantités.

Les caméras des niveaux centraux leur révélèrent une brutale augmentation de la population des loupés. Ces monstres, issus d'expériences génétiques malheureuses, se montraient plus hardis qu'autrefois. Avant que cette puanteur ne monte des profondeurs du satellite, ils restaient discrets, se contentaient de piller les stocks de nourriture, les cryo-magasins contenant des carcasses de cochmouths ou des graines. Ils avaient aussi attaqué les cultures en bacs. Mais désormais ils étaient des centaines à se battre féroce­ment pour occuper les niveaux intermédiaires.

— Ils ont été chassés des bas-fonds, disait Isaie. Là où se trouvent les jungles humides et fétides mais très exubérantes en fruits et racines comestibles. En petits animaux sauvages également. On dirait qu'ils se sont battus. Il y a beaucoup de blessés, des

Garous qui n'ont plus de pattes, par exemple.

Bientôt ils durent fermer les portes étanches des différentes pièces de leur niveau, et traverser depuis la salle des contrôles jusqu'à leur unité d'habitation, par exemple, obligeait à plonger dans un air irrespirable.

— Le Bulb pourrit dans les bas-fonds, dit Gus, et il faudra bien aller voir jusqu'à quel niveau cette décomposition arrive. Nous devons établir des prévisions, savoir quand nous devons essayer de sauver une partie de son énorme anatomie.

— Jamais je ne descendrai, décréta Isaie. Ce serait de la folie, avec ce flot de loupés qui essayent d'atteindre nos étages. Il ne nous reste plus qu'à miner les coursives, à installer des pièges pour les empêcher de nous submerger. Avec des armes de poing, nous en tuerons dix, vingt, mais le reste nous submergera. Si vous voulez descendre seul, c'est de la folie. Nous savons bien que le Bulb pourrit tout vivant, que son ossature fond littéralement et ne soutient plus ses organes principaux, que sa peau est attaquée de l'extérieur par une pelade gigantesque. Il est possible que le vide sidéral soit déjà entré dans les bas-fonds, ces marais où des tribus essayaient de vivre.

— Dans ce cas, il n'y aurait plus de pourriture, à moins que ce ne soit une gangrène anaérobie. Vous devez en savoir plus long que moi sur le sujet, docteur Isaie.

— Pas de sarcasme, répliqua le petit médecin. Comment voulez-vous qu'on préserve une partie de ce corps immense en vie, une cellule où nous pourrions continuer à vivre ?

— Je ne sais pas. Il faudra chercher mais nous avons besoin d'évaluer le rythme d'évolution de cette décomposition, nous devons savoir dans combien de temps elle atteindra ces hauts niveaux. Il y a encore des navettes utilisables. Les rails lumineux, en fait des rayons laser provenant de la Terre, n'existent plus. Tout a disparu dans le réchauffement, Concrete Station et aussi un autre point de contact situé dans l'ancien Canada. Mais peut-être pourrions-nous adapter un système sur ces navettes, ces chaloupes de l'espace, pour nous réfugier en bas.

— C'est de la pure utopie, dit Isaie. Vous savez très bien que jamais nous ne pourrions échapper à ce monde-ci. D'ailleurs il n'en existe pas d'autre pour moi. Je suis né dans ce que vous appelez un

satellite et j'y mourrai. Avant moi, mon père, mon grand-père et encore mon aïeul ont toujours vécu dans ce monde. Je n'ai pas envie de connaître votre Terre glacée, ni votre Terre en train de se réchauffer.

Pour le sarcome dont souffrait le Bulb, ils avaient trouvé quelques médicaments, un traitement de chimiothérapie que le petit docteur avait essayé de renforcer. Il l'avait déjà appliqué au grand animal de l'espace qui avait connu quelques rémissions. Mais cette fois la gravité du mal était telle qu'il n'attendait pas d'autres miracles.

L'odeur obligea la secte de Faro, l'Église de la Rénovation Apostolique, à déménager. Impossible de remonter de crainte de se heurter à Gus et à Isaïe. Alors ils essayèrent d'aller plus loin au même niveau et les deux hommes suivirent leur nomadisation à l'aide de caméras. Ils trouvaient parfois un endroit pour camper, mais la puanteur les obligeait à filer au bout d'un jour ou deux.

Gus préparait son expédition avec soin. Il aurait besoin de masques filtrant l'air et peut-être d'oxygène. Il existait des prises où il pourrait renouveler le contenu de ses bouteilles, à condition que les loupés ne les aient pas saccagées. Ces Ophiuchusiens étaient des gens stupides d'avoir utilisé des matières organiques pour usiner des instruments aussi précieux que les caméras, des vannes à oxygène, des tuyauteries pour le circuit de régénération hydraulique. Tout cela pour ne pas introduire dans l'organisme du Bulb des corps étrangers qu'il aurait pu rejeter.

Il prépara deux diffuseurs de laser qu'on appelait vulgairement pistolets, espérant trouver en cours de route des prises pour les recharger, comme il espérait que les circuits électriques ne seraient pas endommagés. Lors de sa grande descente dans les bas-fonds en compagnie de Lien Rag et de Kurts, ces derniers jouissaient d'un système solaire artificiel avec des nuits succédant en parts égales aux jours.

— Si jamais vous ne remontez pas, dit Isaïe, la situation ne changera guère, pour Thresa et moi-même. La pestilence est telle qu'à une dizaine de niveaux en dessous vous allez tomber en plein dans la merde. Et je mesure mon expression.

— J'essayerai de garder le contact, soit par le système électronique, mais sans pouvoir à l'avance vous préciser sur quel

écran je vous écrirai, soit par les interphones qui n'auront pas été bouffés, soit enfin par radio. Vous devriez demander à Thresa de prendre ses tours de veille au lieu de picoler et de se goinfrer à longueur de journée.

Avec ses jambes neuves, il pouvait emporter une charge importante sur son dos, mais il faisait également suivre une sorte de caddie rempli à ras bord. Dès l'étage inférieur suivant, commençait le grand délabrement du Bulb.

CHAPITRE XXV

Le Kid n'avait pas tout de suite compris pourquoi Liensun entraînait dans une si violente colère. Et puis il réalisa que c'était au sujet des capillaires. Hypocrite, le garçon lui reprochait d'avoir aidé les Harponneurs dans leur conquête économique :

— Kurts travaille pour eux. Avec son hydravion il a établi une liaison entre l'Antarctique et l'Australasienne, et avec la complicité de Narmille qui lui fournira les moteurs en céramique, vos moteurs en céramique, ils vont construire des barges énormes pouvant emporter des quantités incroyables d'huile de baleine. Narmille rachète toutes les petites Compagnies que traversera le nouveau réseau en construction, et ce réseau sera la voie royale pour la Guilde. En l'utilisant comme une artère, elle répandra son huile, sa viande de baleine partout à des prix si bas que tout le monde en achètera et s'en trouvera très heureux. Tout le monde se mettra à admirer et à aimer les Harponneurs, jusqu'à ce que ces derniers s'emparent de l'Australasienne et en fassent leur colonie. Alors ils serreront la vis et les gens comprendront trop tard qu'ils ont été possédés jusqu'au trognon. Sans vos capillaires, jamais Kurts n'aurait pu réussir à faire construire ces barges.

— Il n'y a de capillaires que pour deux, fit le Kid soudain moins sûr de lui.

— Et pour combien de tonnes ?

— Cent mille. Mais c'est pour ravitailler les Transeuropéens qui crèvent de faim et de soif. Kurts va obtenir un million de tonnes de viande et d'huile, louer des trains pour transporter tout ça jusque dans la Compagnie de Floa Sadon.

— Vous êtes naïf ou bien vous me prenez pour un imbécile ? Il va louer mille, deux mille trains ? La banquise de l'Australasienne,

celle de la Dépression Indienne est si fragile qu'elle ne peut supporter des convois de plus de cinq cents tonnes. Il lui faudra vingt wagons-citernes, vingt wagons de marchandises par convois, où va-t-il trouver ces milliers de wagons ? Et à quel prix ? Même achetée pour presque rien, l'huile reviendra à un prix exorbitant une fois rendue, et pareil pour la viande.

— Kurts m'a promis de détruire les barges une fois que ses marchandises seront en route vers la Transeuropéenne.

— Et vous l'avez cru ? Et même s'il disait vrai, vous croyez que les Harponneurs le laisseront faire ?

— Avec son hydravion il est invincible. Il peut bombarder les rivages du haut du ciel.

— À moins que la Guilde ne finisse par s'emparer de lui. Ne confisque son appareil. Ils y mettront le temps mais ils apprendront à le piloter. Ils voulaient aussi s'emparer de mon dirigeable. Votre ancien ingénieur, Pawaloski, celui qui travaillait sur le viaduc, était leur complice. Il a bien failli réussir.

— J'aurai cet hydravion, dit le Kid, obstiné, je ne serai plus enclavé dans cette île sans pouvoir bouger, à attendre un dirigeable ou un bateau pour obtenir des marchandises. Et si le cargo *Princess* se libère des glaces du chenal chinois, ce sera parfait.

— Kid, je voulais ces capillaires pour les livrer à mon père Lien Rag, pour qu'il fabrique des barges lui aussi qui, d'un coup, déverseront des quantités incroyables d'huile de phoque sur la banquise chinoise. Et vous avez ruiné tous mes espoirs. C'était pour moi un moyen de me faire un ami de mon père qui me rejette. Comprenez-vous, à la fin ?

Il arrivait à y croire, oubliait qu'il désirait au début faire alliance avec la Guilde, larmoyait, s'attendrissait sur ses malheurs de bâtard non reconnu par son géniteur, et le Kid restait paralysé par un léger doute mais aussi par une grande émotion. Bien sûr, Lien Rag pouvait construire des barges qui se risqueraient à travers le Pacifique. Des bâtiments rudimentaires, fragiles en cas de fortes tempêtes, mais le risque pouvait être hautement rentable. Cent mille tonnes d'huile de phoques chaque fois, de quoi contrebalancer son erreur, la faute grave plutôt qu'il avait commise en négociant avec le Kid.

— J'ai encore quelques bobines, dit-il. De quoi construire deux

ou trois barges aussi colossales... Tu as raison, nous allons les envoyer à Lien Rag.

Liensun redevenait calme, joyeux, oubliait qu'il avait lui aussi failli commettre une bêtise. C'était son père qu'il devait aider. Il en aurait double rapport : la réalisation d'une excellente affaire et enfin la confiance de Lien Rag, peut-être son affection qui le mettrait sur le même plan sentimental que Jdrien.

— Nous allons les embarquer, dit-il. Ma mission consistait à venir jusqu'ici, mais j'irai là-bas en Panaméricaine, à San Diego, en dépit des ordres.

La menace de ces tsunamis le dégageait de ses entraves d'avec le Consortium des bonzes. Lorsqu'il reviendrait à China Voksal, ce serait certainement l'affolement, la panique, l'eau submergerait la banquise chinoise, pénétrerait à l'intérieur de l'inlandsis, et Tharbin aurait d'autres chats à fouetter que de lui reprocher son voyage en Panaméricaine.

— Tu prendras aussi des moteurs, dit le Kid soudain enfiévré par ces perspectives de gains juteux.

Cent mille tonnes d'un coup. En trois mois la barge serait prête à naviguer, et même à petite vitesse, certainement pas plus de dix nœuds à l'heure, elle finirait bien par arriver. Cent mille tonnes la première, mais derrière une autre avec le même fret et peut-être une troisième... Dix nœuds, deux cent quarante par jour, entre quarante et cinquante jours de traversée. Le *Rewa* mettait parfois près de trente jours quand les roues à aubes se déformaient.

Le lendemain, alors qu'on hissait les lourdes bobines de capillaires dans les soutes de l'*Asia*, les radars signalèrent l'approche d'un bâtiment. Quelques instants plus tard, la silhouette du *Rewa* se précisa. Farnelle arrivait en compagnie de Jdrien et du professeur Lerys, ancien patron de l'Institut scientifique de la Baleine de Kaménépolis.

— Tiens, je le croyais mort, celui-là, dit le Kid. C'était un homme intelligent que j'aimais bien. Où l'a-t-elle trouvé ? Pas en Panaméricaine. Et que vient-il faire à Titan ?

Liensun fut ému de revoir son demi-frère. La sincère affection de ce dernier lui avait paru autrefois bizarre, mais depuis il savait que le garçon l'aimait vraiment. Il l'aimait, lui, à sa façon, mais le

jalousait d'être aussi l'enfant chéri du Kid et celui de son vrai père. Tout le monde aimait Jdrien dans tous les milieux, et Liensun avait du mal à l'admettre.

Pourtant il l'écouta avec attention, ainsi que le professeur Lerys qui expliquait les dernières aventures de sa vie depuis la disparition de la Compagnie de la Banquise.

— Nous avons trouvé l'atoll idéal et bientôt les baleines reviendront dans ces régions et les phoques également. Nous allons leur fournir le meilleur plancton qui soit, fortement enrichi par un krill supérieur. Et nous empêcherons la Guilde de s'emparer du reste de l'univers. Elle possède des énormes stocks, chaque année elle met dans ses réserves au moins dans les dix millions de tonnes d'huile de baleine et autant de viande, mais si les baleines disparaissent, que pourra-t-elle faire ? Vivre sur ses réserves en abandonnant ses rêves de suprématie internationale.

— Nous avons besoin de matériel pour l'incubation des œufs, pour l'élevage des larves, disait Jdrien. Il nous faut trouver tout ça sans donner l'éveil.

— Je sais où vous pouvez vous adresser, dit Liensun. Allez trouver Songe de ma part à Markett Station. Jael travaille aussi pour elle, et dans la discrétion elles vous fourniront ce que vous cherchez. Il y a des élevages de krill dans l'Australasienne. On trouve ce genre de matériel.

Par la suite, il s'exalta sur son projet de barges construites par son père, sans remarquer tout de suite que Farnelle s'assombrissait. La jeune femme pensa que son *Rewa* était condamné à moyen terme. Quand il s'en rendit compte, il demanda au Kid de montrer les fameuses photographies rapportées de Sibérienne et le rapport succinct du professeur Charlster.

— C'est incroyable, dit Farnelle. Mais nous allons être tous submergés.

— Non, ici le niveau ne montera pas tellement, mais par contre ton cargo *Princess* risque d'être libéré des glaces. Les tsunamis feront éclater la banquise, surtout celle du chenal chinois, la plus récente donc la plus vulnérable. Ton équipage devra se montrer d'une habileté peu commune, pour sauver le bateau, l'empêcher d'être emporté à l'intérieur de la banquise et peut-être même

jusqu'à l'inlandsis. Il faudrait prévoir le phénomène, garnir la coque de gros boudins remplis d'air qui l'empêcheront de chavirer. Si vous résistez à ces quelques jours tumultueux, vous aurez des chances de survivre. Il est à craindre que la région de l'ancienne San Diego Station soit aussi atteinte.

— Une barge en glace, disait le professeur Lerys, mais ne va-t-elle pas se briser en deux si la mer devient grosse ?

— Il faut la consolider dans les fonds, la construire comme un iceberg avec les quatre cinquièmes immergés. On a vu des icebergs supporter des chocs énormes.

CHAPITRE XXVI

C'est en retournant sur la banquise australasienne que Kurts lui apprit à amerrir. Trois fois elle se posa sur la mer calme, avec le pirate aux doubles commandes, mais la quatrième fois il croisa ses bras sur la poitrine et elle dut s'exécuter seule. L'appareil vacilla quelque peu, se posa d'abord sur le flotteur droit puis bascula sur le gauche en se soulevant fortement, si bien que derrière, dans le salon, Gueule-Plate glapissait de terreur. Finalement, l'hydravion glissa bientôt sur les eaux et s'immobilisa.

— Maintenant on décolle à tous les deux.

En vue de la côte nord, elle réussit un superbe amerrissage et un décollage moyen, mais d'ores et déjà elle commençait de maîtriser ses nerfs avant de maîtriser totalement la machine.

— Nous allons nous poser sur la banquise et c'est beaucoup plus périlleux, lui dit Kurts, car la glace c'est forcément glissant alors que l'eau vous freine. Les skis sont dotés de carres qui sont mobiles et servent à freiner la vitesse de l'appareil en laissant une double trace dans la banquise, selon qu'on les oriente plus ou moins à la verticale. C'est assez subtil. Vous allez vous poser en gardant assez de vitesse pour une trajectoire droite, mais c'est en ralentissant que l'hydravion aura tendance à dérapier. Vous veillerez à ce que les moteurs soient parfaitement synchrones, que le pas des hélices reste à l'unisson, sinon nous partirons en zigzag au risque de nous retourner.

— N'est-ce pas un peu tôt ?

— Non, vous allez le faire. Je ne prendrai les commandes que si vraiment ça va très mal.

Au début, tant qu'elle maintint la vitesse normale d'atterrissage, tout alla bien. Mais elle sentit bientôt que l'hydravion glissait vers la

droite.

— Les carres, dit Kurts.

Mais le dérapage continuait et il hurla. Elle plaça les carres à la verticale et, avec des à-coups très secs, l'appareil reprit sa trajectoire et ralentit peu à peu, tandis qu'elle réduisait le pas des deux hélices.

— Pas mal, dit Kurts, mais les carres peuvent provoquer un arrêt brusque si on les manœuvre trop vite, et l'appareil piquera du nez au moment où il ne faut pas. Ce sont de petites bandes d'aluminium mais d'une efficacité fantastique.

Elle continua vers le fameux lieu de rendez-vous, cette station perdue avec un quai surélevé. Ils venaient chercher un autre moteur en céramique.

— Maintenant allez vous cacher dans votre cabine, que Narmille ne vous découvre pas. Il n'y a personne en apparence, mais peut-être se trouve-t-elle dans un de ces vieux wagons de l'ancienne station. Elle est tellement soupçonneuse de nature que je me méfie.

Mais il n'y avait personne et ils attendirent toute la journée en vain. Kurts, monté sur la carlingue, scrutait l'horizon avec ses jumelles. Il finit par rentrer pour boire un café arrosé d'alcool. Gueule-Plate réclama aussi sa petite ration de vodka et Ann Suba la regarda avec dégoût licher le fond de son bol de sa langue fine.

— Il se passe quelque chose d'étrange. Le rendez-vous était fixé au jour et à l'heure précis. Et Narmille est toujours ponctuelle, depuis que je travaille avec elle.

— On va attendre longtemps ?

— De toute façon il va faire nuit et je préfère ne pas décoller.

— Vous croyez que l'endroit est sûr ?

— Nous allons nous écarter suffisamment du quai pour augmenter notre sécurité. Pour la nuit j'ai des détecteurs à infrarouges qui signaleront toute présence humaine ou animale. Un jour je me suis trouvé en présence de rennes au moment de leurs amours, et l'un d'eux fonçait sur l'hydravion tête baissée. Il y a encore les traces faites par ses bois.

La nuit s'écoula sans ennui mais Kurts se leva à plusieurs reprises. Chaque fois Ann Suba l'entendait. Il prépara le petit déjeuner pour tout le monde sans pouvoir cacher ses préoccupations. Puis vers dix heures, son radar signala une approche. Il cacha un gros pistolet à micromissiles dans sa

combinaison et sortit. Ce n'était pas un train de marchandises mais une simple draisine.

Un homme en combinaison, le visage masqué par une cagoule à la vitre teintée en sortit. Kurts avait posé la main sur la crosse de son arme.

— Vous aviez rendez-vous avec Narmille ? Elle ne pourra pas venir. Elle vous envoie ce paquet pour vous expliquer la raison de son absence.

— Jetez le paquet entre nous deux, cria Kurts.

— Ne craignez rien, c'est pas une bombe ! ricana l'inconnu.

Lorsque la draisine eut disparu, Kurts s'approcha du paquet et parut se décider à l'ouvrir. Il en retira des journaux et une lettre. Dans celle-ci la femme d'affaires lui donnait rendez-vous pour dans quinze jours, même heure, même endroit. Elle le priait de prendre connaissance des journaux pour comprendre les motifs de sa défection.

— Incroyable, dit Kurts en déployant les journaux une fois revenu dans l'appareil. Vous avez vu ces photographies ?

C'étaient celles des installations baleinières du complexe, d'une précision extraordinaire.

— Photos aériennes, dit-elle, prises depuis un hydravion ou certainement d'un dirigeable. Je ne vois que Liensun pour avoir réalisé cet exploit.

— Le fils cadet de Lien Rag ?

— Lui-même. Désormais les Australasiens savent que la Guilde des Harponneurs possède une raffinerie énorme d'huile de baleine. Rien qu'à voir les installations, et les cadavres de baleines qui attendent d'être dépecés, on peut se faire une idée de la production.

— Tout est fichu, murmura Kurts. Les Australasiens vont prendre peur et surveiller le sud de la banquise pour empêcher tout débarquement d'huile.

Ils lurent les articles, se passant les journaux. On accusait Narmille de trahison, de vouloir, par des manœuvres frauduleuses, permettre à des millions de tonnes d'huile d'inonder le marché à un prix ridiculement bas. On demandait même son inculpation dans certaines feuilles, et un autre annonçait qu'elle avait disparu. Il y avait par ailleurs un petit article, en page deux, qui accusait la femme d'affaires de trafiquer sur un certain type de moteurs en

céramique. Des moteurs achetés à la condition expresse qu'ils serviraient pour la traction ferroviaire, alors qu'aucun n'avait été monté sur les locomotives de la Société Narmille. Où étaient ces moteurs ? demandait le journaliste. À quoi allaient-ils donc servir ?

— Ça va très mal pour elle... Cette Australasienne, fédération de micro-Compagnies, est très libérale pour pas mal de choses, mais les règles économiques y sont très strictes. Narmille a commis des infractions contre les impératifs des contrats. Elle a racheté des Concessions sur le tracé du Réseau Nord-Sud et on l'accuse d'avoir voulu s'emparer de ces voies ferrées.

— Comment expliquer tout ça aux gens de la Guilde ?

— Ils ont bien leurs agents ici, c'est vous-même qui les avez débarqués.

— Je suis ennuyé avec ces photographies de journaux qui auraient très bien pu être prises depuis mon hydravion. Les agents en question sont en relations radio avec la Guilde et peut-être m'ont-ils accusé d'avoir trahi mes engagements.

— Nous n'allons pas retourner là-bas, dans ce cas ?

— Si. Je ne suis pas responsable de toutes ces histoires de photographies et d'attaques contre cette Narmille. La Guilde sait très bien que le dirigeable de Liensun a survolé l'Antarctique. Mais ses dirigeants ne voudront jamais reconnaître ce fait qui pourrait inquiéter tous ceux qui se sont rangés de leur côté, et ont cru que la Guilde deviendrait la force dominante dans cette partie du monde. Par contre mon hydravion est reconnu comme un appareil travaillant pour la Guilde, et si je suis accusé de trahison, ils pourront faire de moi un bouc émissaire sans bouleverser leurs fidèles.

— N'y allons pas. Pourquoi ne pas tenter votre chance avec Lien Rag, votre ami ? Il a découvert une véritable mine d'huile de phoque, une île de glace où ces animaux vivent par millions. Les trains peuvent encore circuler facilement entre la Panaméricaine et la Transeuropéenne, en passant par la banquise de l'Atlantique Nord.

— Quand j'ai traité avec la Guilde, j'ignorais que Lien avait fait cette découverte fabuleuse. Je suis lié par un accord commercial avec la Guilde. Je leur ai fourni des capillaires, j'ai transporté leurs agents secrets jusqu'ici, j'ai aussi embarqué un premier moteur pour

le leur livrer. Je pense que tout ceci pèsera dans la balance. Je veux tout tenter pour sauver la Transeuropéenne. Ensuite je rendrai visite à Lien Rag et j'essayerai de lui acheter de l'huile et de la viande de phoque.

CHAPITRE XXVII

Au bout de cinq jours de traversée, l'*Asia* découvrit l'île aux Phoques, et Liensun photographia les nouvelles installations, le réseau ferroviaire circulaire, le port avec ses quais de déchargement, la fonderie-raffinerie ultramoderne. Contrairement au complexe baleinier de la Guilde, cette installation ne laissait échapper que très peu de vapeurs grasses. Des filtres puissants récupéraient les émulsions d'huile pour les utiliser dans le système de chauffage. Il admirait le tout sans réticence.

À San Diego, une autre surprise l'attendait. La coque d'un cargo de mille tonnes flambant neuve flottait dans sa cale et des ouvriers s'employaient dans les superstructures. Mais tout autour de l'ancienne station ferroviaire les glaciers continuaient de fondre en grandes eaux, parfois en chutes impressionnantes qui formaient des tourbillons dans le bras de mer. Glissant sur l'inlandsis, des millions de mètres cubes de glace descendaient vers la mer, s'y écroulaient par pans entiers, mais ce n'était pas grand-chose en comparaison avec ce qu'il avait vu dans le Grand Nord sibérien et en Alaska.

Le dirigeable s'immobilisa au-dessus d'une plate-forme où se tenait un homme seul. Dans ses puissants appareils optiques, Liensun reconnut son père :

— Treuillez-moi mais ne restez pas à m'attendre. Il est possible que je reste plus d'un jour à terre.

Lien Rag lui serra la main avec une certaine chaleur mais ce fut tout. Ils se dirigèrent vers une file de wagons qui servaient de bureaux aux techniciens du projet cargo, et là Liensun commença de montrer ses fameuses photographies et posa le résumé du rapport Charlster sur le coin de la table. L'ancien glaciologue se rendit compte tout de suite de la catastrophe effroyable qui menaçait

l'hémisphère Nord dans sa partie orientale. Les tsunamis dépasseraient certainement l'équateur, iraient mourir du côté du Capricorne.

— Nous verrons le niveau monter de plus de trente mètres, n'est-ce pas ?

— D'après Charlster, oui. Il y aura deux effets. L'effet raz de marée provoqué par des kilomètres cubes tombant dans le sud du détroit de Béring, et l'effet accroissement du volume d'eau à cause de la fonte rapide partout dans le Nord. Les clichés de la lucarne dans la couche des poussières lunaires montrent que celle-ci ne cesse de s'agrandir de telle façon que tout le sud va se réchauffer. Jusqu'à hauteur du Cancer pour commencer, mais d'autres lucarnes sont en formation. Charlster a fait un excellent travail et, pour nous expliquer ce que signifiaient ces clichés, il les a comparés à un placenta, en nous montrant les endroits les plus épais et ceux qui étaient translucides. Il faut un œil exercé comme le sien pour s'en rendre compte, mais il les a cerclés de rouge. La future lucarne s'ouvrira approximativement sur le centre de la Panaméricaine, centre nord, bien entendu.

Lien Rag ne cessait d'examiner les clichés, surtout ceux des immenses glaciers en train de basculer dans l'Arctique, dans les différentes mers du nord sibérien, dans la mer de Béring, la mer de Beaufort, celle des Tchouktches et enfin dans le golfe de l'Alaska. Là encore la banquise était épaisse, mais les masses énormes qu'elle recevait et la montée des eaux la faisaient éclater littéralement. Depuis le dirigeable, des explosions de glace spectaculaires avaient été photographiées, de véritables jaillissements pareils à ceux des volcans.

— À deux mille mètres, racontait Liensun, on se trouvait dans une tempête de grêlons. Certains membres de l'équipage ont vu des phoques ainsi projetés à plusieurs centaines de mètres de hauteur.

Lien Rag fit servir du thé et une collation tandis qu'ils discutaient de cet avenir incertain, chargé de mille dangers.

— Charlster pense que nous n'avons qu'un an de sursis, mais ne peut l'assurer totalement. Pour l'instant, les banquises, car désormais elles sont fragmentaires, empêchent les raz de marée de se propager, d'où ces explosions, ces basculements qui ne font qu'augmenter le danger. Une barrière d'icebergs assure aussi un

rôle d'arrière-garde qui protège le Pacifique de l'hémisphère Nord jusqu'à hauteur de l'ancien Réseau des Disparus. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que nous accumulions des réserves d'huile et de viande dans différents endroits. Je suis venu avec, à bord de l'*Asia*, des rouleaux de capillaires.

Lien Rag se redressa, visiblement surpris :

— Mais le Kid les avait vendus à Kurts pour que la Guilde des Harponneurs fabrique des barges de glace colossale pouvant transporter jusqu'à cent mille tonnes d'huile.

— Le Kid n'avait vendu que la quantité de capillaires nécessaires pour deux barges, et j'apporte le reste. Il faut que vous construisiez aussi ces barges. Vous avez une expérience de glaciologue, vous savez calculer la résistance de la glace. Là-bas, en Antarctique, ils font construire des sortes de péniches à fond plat, mais je pense qu'ils se trompent, n'est-ce pas ?

— Ce sont des icebergs qu'il faut. Quatre cinquièmes immergés. Avec une épaisseur de quille indestructible. Des soutes revêtues de résine bactérienne pour les remplir d'huile. Mais il faut prévoir des dalots qui permettront, en cas de grosse tempête, de filer des quantités importantes d'huile qui calmeront la mer autour de la barge. Quand Farnelle m'a appris que la Guilde allait construire ces barges, j'ai pris ma table à dessin et je me suis penché sur le problème. Il n'y aura même pas besoin d'une cale de construction. On plongera une ossature primitive soutenant les capillaires dans une fosse maritime importante. À l'aide de puissants compresseurs on obtiendra la quille très rapidement, puis on façonnera les soutes, les logements pour les wagons d'habitations et la machinerie. Je pense qu'en quelques mois on aura le premier iceberg à moteurs au monde. Et si nous le construisons dans une eau à zéro degré, par exemple dans la zone riveraine de l'île aux Phoques, nous réduirons ce temps de fabrication d'un tiers. C'est là-bas qu'il faut débarquer les capillaires.

— Le Kid m'a aussi donné des moteurs. À crédit. Il se paiera sur la première cargaison.

— C'est très excitant, fit Lien Rag le souffle court. Une sacrée aventure. On taillera l'iceberg en forme de proue de navire pour permettre une moindre résistance. Je mise sur une vitesse de cinq nœuds à l'heure avec une cargaison de cent vingt mille tonnes, les

vingt mille supplémentaires devant servir à alimenter les diesels et à calmer la mer en cas de coups durs. Mais si tout se passe bien, c'est dix mille tonnes supplémentaires que nous pourrions débarquer.

Liensun vibrait lui aussi à l'unisson de son père. Cent dix mille tonnes d'un coup au terminal du Consortium. Il imaginait la tête de Tharbin qui ne pourrait pas lui reprocher d'avoir détourné l'*Asia* de sa mission.

— Je suis avec vous, fit-il d'une voix passionnée. Mon dirigeable est à votre disposition pour transporter tout le matériel, les hommes ; nous ferons autant de voyages qu'il sera nécessaire.

— Dans ce cas il n'y a pas une minute à perdre. Commence par aller déposer les capillaires, les moteurs là-bas sur les quais du nouveau port. Je vais contacter Yeuse pour la convaincre de marcher dans l'opération.

— Il faudra que le Consortium fasse construire des réservoirs énormes dans les montagnes au nord de China Voksal, pour stocker toute cette huile. Chaque iceberg artificiel fera donc l'aller-retour en moins de trois mois ?

— Il ne faut pas stocker là-bas en Chine mais trouver mieux. Titan serait tout désigné, mais à cause du volcan c'est risqué. L'augmentation du niveau de l'océan risque de faire exploser cette chaudière. Il y a des fentes dans le cône et l'eau va s'y introduire, bouillir, et la vapeur ne pouvant s'échapper facilement fera exploser la face nord. La population installée au sud sera en principe protégée, mais le Kid devra quand même prendre des précautions. Il faudra le mettre en garde. Je connais un endroit où il sera facile de constituer des réserves et qui se trouve à mi-chemin, l'île de Christmas, les anciennes Sporades. Nous y avons trouvé l'huile des morts, je ne sais si tu es au courant de cet exploit.

— Je l'ai su par ouï-dire.

— Il y a de hautes falaises trouées de toutes parts. La population est dirigée par un révérend qui mélange christianisme et religions anciennes, essaye de préserver l'île des incursions étrangères, est prêt à tuer tous ceux qui s'approchent. Mais il faut impressionner ce révérend Fatouah avant de traiter avec lui.

— Ces falaises abritent leurs morts qui baignent dans de l'huile de coprah contenue dans des pirogues ? Une pirogue par cadavre ? Jamais ils n'accepteront que l'on profane leur mausolée.

— Il y a d'autres falaises inoccupées. Fatouah acceptera peut-être de les vendre. Le dirigeable lui fera peur, surtout si tu largues quelques explosifs dans les zones désertes. Je sais que c'est un acte de piraterie contre une île paisible qui tient à se préserver, mais il faut stocker cette huile.

— Je ne la ramènerai pas au Consortium, fit Liensun visiblement perplexe. J'ai détourné le dirigeable pour vous livrer ces capillaires, ces moteurs. Je ne devais pas venir ici. J'ai désobéi aux ordres. Il faut donc que je choisisse de rompre définitivement avec China Voksal. Seulement j'ai là-bas, dans la ville de Markett Station, une amie très chère, Songe, que je ne voudrais pas abandonner pour toujours. Si je vole cet *Asia* aux bonzes, jamais ils ne me le pardonneront et je ne pourrai plus retourner là-bas. Je sais bien que les catastrophes qui se préparent vont complètement modifier la vie, les gens, mais en attendant il faut continuer de faire comme si rien ne devait arriver. J'ai déjà trahi les bonzes une fois pour accepter l'argent du Kid. Ils ont passé l'éponge, mais ne recommenceront pas.

— D'accord. Tu vas rentrer à China Voksal et tu t'expliqueras. Quand ils verront arriver le faux iceberg, ils seront bien forcés de te donner raison. Mais ce sera le seul. Les autres iront ailleurs ; que ce soit à Christmas ou une autre île où l'on pourra stocker l'huile.

Liensun se rendit compte soudain que Lien Rag le tutoyait, sans même y avoir prêté attention lui-même. Son cœur battit plus vite et une couronne de chaleur embrasa ses tempes.

— Je m'arrangerai, dit-il. Ce ne sera pas la première fois. Ils ont besoin de mon expérience avec les dirigeables et de mon culot pour les affaires.

Lien Rag le regarda différemment, lui sembla-t-il.

— Tu as vraiment pris tous ces risques pour m'apporter ces capillaires et ces moteurs ? Je t'en remercie.

Liensun se sentit rougir. Dire qu'il avait failli trahir tout le monde pour négocier avec la Guilde.

CHAPITRE XXVIII

Lorsque l'hydravion se posa sur la piste qu'on avait spécialement aménagée pour lui, Ann Suba ne remarqua aucun signe avertisseur d'une quelconque méfiance. D'ailleurs il n'y avait personne pour les attendre, et elle put participer à l'atterrissage avant d'aller s'enfermer dans sa cabine. Comme d'habitude, Gueule-Plate faisait des siennes en courant comme une folle un peu partout. Elle ne supportait rien et savait que son cher Kurts allait descendre, disparaître pendant des heures pour discuter avec les gens de la Guilde.

Le pirate rejoignit Ann Suba dans sa cabine :

— Ils arrivent quand même avec leurs engins de déchargement, mais ils ont mis le temps. Il va falloir que je leur dise qu'il n'y a pas de moteur. Ils vont faire une de ces gueules...

— Soyez prudent, murmura-t-elle.

Ironique, il la regarda en coin :

— Mon sort vous préoccuperait-il ? Depuis des semaines de vie commune, vous avez l'air de ne penser qu'à une chose : comment vous dépêtrer avec les commandes de cet appareil. Kurty, lui, a trouvé grâce à vos yeux, mais c'est bien le seul.

— Dois-je avoir de la considération pour un homme qui traite avec des massacreurs de baleines, des hommes qui voudraient asservir par tous les moyens le reste de l'humanité ? Ne comptez pas sur moi pour devenir une spectatrice engagée. Je resterai neutre tout en désapprouvant tout ce qui se passe ici.

— Il faut que j'aille au-devant de ces ouvriers pour leur dire que je ne rapporte rien.

Elle le vit discuter avec le chef d'équipe. La grue sur rail repartit et Kurts se dirigea vers une draisine qui arrivait. Il monta à bord, et

elle aussi repartit vers le centre du complexe baleinier. Tant qu'elle resta aux aguets, elle ne sortit pas de sa cabine, puis ferma les rideaux des hublots pour aller et venir dans l'appareil, prépara le repas de Kurty et aussi celui de la chèvre-garou qui mangeait comme son nourrisson, mais exigeait des douceurs et beaucoup de sel en même temps. Elle était capable de lécher une assiettée de sel puis de se goinfrer de miel synthétique ou de confiture tout aussi frelatée.

— Il a dit à quelle heure il rentrait, demanda Kurty, ou bien il ira encore s'amuser dans la station ?

— Je n'en sais rien, dit Ann Suba un peu trop nerveusement.

L'enfant la regarda fixement :

— Ça t'embête qu'il aille s'amuser avec des filles ?

— Non. Pourquoi ? Je ne suis ici que pour apprendre à piloter cet appareil, pas pour m'occuper de ce que fait ton père. D'ailleurs il ne l'admettrait pas.

— Pourquoi tu ne l'aimes pas ?

Elle resta prise de court.

— On dirait même que tu le détestes. Comme tu détestes Gueule-Plate.

L'espèce d'hybride de femme et de chèvre bêla d'une voix féminine en agitant ses gros seins qu'Ann jugeait obscènes. Elle aurait souhaité que l'animal porte un soutien-gorge ou du moins une petite chemise, mais à la réflexion c'était une idée ridicule.

— Je ne déteste pas Gueule-Plate mais je n'ai aucune raison de l'adorer, comme toi par exemple qui as été son nourrisson.

— Tu trouves qu'elle sent mauvais, qu'elle pue de la bouche ?

— Je regrette qu'elle ne puisse se laver les dents. Si elle mangeait comme une chèvre ordinaire, elle aurait moins de problèmes.

— Papa dit que son organisme a besoin d'une nourriture comme la nôtre.

Les heures s'écoulaient avec une lenteur mortelle et Ann Suba ne parvenait pas à trouver le sommeil. Kurty s'était finalement couché et la chèvre-garou dormait au pied de sa couchette en ronflant. La cabine était pleine d'un air suffocant à cause d'elle. La jeune femme allait et venait, buvait parfois une larme de vodka,

s'enfermait dans une cabine vide pour faire le point, recommençait dans la petite cuisine située à gauche. Tout était tranquille en apparence. Une lumière falote brillait là où les drisines devaient stopper, mais aucune ne se présentait. Leur piste d'amerrissage pouvait être éclairée la nuit grâce à des projecteurs disposés à ras la glace, mais ils étaient tous éteints. Kurts lui avait signalé que l'hydravion disposait de son propre éclairage : des phares puissants installés sous les ailes et sous la carlingue.

— On peut amerrir et décoller grâce à eux, mais plus facilement décoller que se poser, pourtant j'y parviens assez facilement, avec le temps.

Elle aurait aimé éclairer la piste pour voir si personne n'était là, des Miliciens, par exemple. Elle trouvait surprenant que Kurts ne soit pas revenu après son entrevue avec les représentants de la Guilde. Une fois qu'ils auraient compris que le moteur n'avait pas été livré, ils n'avaient aucune raison de retenir Kurts. L'avaient-ils invité, comme le plus souvent, à une partie fine dans un établissement du complexe baleinier ? Elle ne le pensait pas. Ils devaient être furieux de ce retard dans la livraison du deuxième moteur en céramique. D'autre part, Kurts lui avait paru fatigué et, normalement, il aurait dû revenir se reposer au lieu de courir la gueuse.

Où en étaient les Harponneurs dans la construction des barges, puisque, désormais, ils disposaient des kilomètres de capillaires nécessaires pour faire circuler le liquide réfrigérant ? L'hydravion n'avait pas survolé le site choisi pour cette construction navale d'un type assez inattendu. Elle était quand même curieuse de voir comment ils construiraient l'armature destinée à produire la congélation de l'eau de mer, pensait qu'une telle masse resterait fragile. Il faudrait qu'elle navigue par temps très calme pour que sa structure ne se casse pas en deux, mais étant donné sa faible vitesse, elle finirait par être soumise à un coup de vent et, dans cette région, ils se succédaient au rythme des dépressions, tous les trois ou quatre jours.

Elle veillait dans la lueur tout juste éclairante lorsque Gueule-Plate entra en roulant des yeux effrayés, mais sans émettre le moindre son, et Ann comprit assez vite qu'il se passait quelque chose d'insolite à l'extérieur de l'appareil. Elle pénétra dans la

cuisine, souleva le rideau, ne vit rien, mais la chèvre-garou vint la chercher pour qu'elle regarde plutôt sur le côté gauche, et elle se figea derrière un hublot. Au bout d'une minute, elle aperçut des ombres qui se rapprochaient et sut qu'il s'agissait de Miliciens.

Sans attendre, elle verrouilla la principale porte d'accès puis se précipita dans le poste de pilotage et, d'un seul coup, alluma les projecteurs. Dans une lumière éblouissante, elle les vit, des dizaines, qui d'abord cloués sur place par l'intensité lumineuse se mirent à courir vers l'hydravion quand des ordres furent aboyés, dans un mégaphone très certainement.

CHAPITRE XXIX

Au grand étonnement de Farnelle, deux autres voies de chemin de fer avaient été construites durant son aller et retour jusqu'à l'île de glace, et le chef du terminal ferroviaire et portuaire lui affirma que ces rails supplémentaires avaient été posés en un temps record, que les dirigeables du Consortium avaient transporté les matériaux pour que tout aille plus vite.

— Les photographies de Charlster commencent à donner des résultats, dit le professeur Lerys. Votre président du Consortium a compris qu'il ne disposait que d'un temps très court pour stocker de l'huile avant que les eaux ne montent.

Des trains attendaient l'huile et la viande de phoque, et le professeur et Jdrien trouvèrent un compartiment à occuper lorsque le premier convoi partit pour China Voksal. Farnelle les accompagnait, car elle voulait se rendre à bord de son cargo *Princess*, et son fils Gdami la suivait.

— Il faut que je prévienne l'équipage, que nous trouvions les fameux boudins dont parlait Liensun. Il a raison. Ainsi protégé, mon bateau supportera mieux les tsunamis.

— Nous demanderons à Jael de nous la procurer, dit Jdrien.

Lerys était très intéressé par la Compagnie du Consortium, par cette ville de China Voksal dont on lui parlait depuis toujours.

— Certains l'appellent China Vodka parce qu'on s'y débauche plus que partout ailleurs, lui dit Farnelle au moment de les abandonner devant le cargo *Princess*.

Le bateau était toujours dans son chenal chinois, et malgré les travaux quotidiens de l'équipage, la glace commençait de l'étreindre dangereusement. Il se soulevait peu à peu et, bientôt, basculerait sur un côté. Il était temps d'intervenir pour lui garder son équilibre.

Les deux hommes continuèrent vers China Voksal, espérant arriver assez tôt pour changer de train à destination de Markett Station.

— On pourra téléphoner à Jael ou lui envoyer un message.

Mais une heure avant l'arrivée à China Voksal, le chef de train se présenta à leur compartiment.

— Je viens d'avoir une conversation avec la direction du Consortium. J'ai dû, comme c'est obligatoire, donner les noms de mes passagers, et le président Tharbin désirerait s'entretenir avec vous durant quelques heures. Vous aurez un train pour Markett Station vers trois heures de l'après-midi.

Le bonze les reçut dans la salle à manger privée de son bureau et parut très impressionné par la qualité de ses visiteurs, s'excusa de les avoir retardés mais leur avoua qu'il désirerait avoir des précisions sur l'Antarctique et la Guilde des Harponneurs. Désignant les journaux que Jdrien tenait encore à la main après les avoir achetés en gare de China Voksal, il parla du scandale dont Narmille faisait l'objet.

— Elle est introuvable, mais le tribunal de Markett Station désirerait l'interroger sur les aspects de cette histoire. On l'accuse d'avoir voulu monopoliser le futur Réseau du Sud, alors que l'argent nécessaire a été fourni par toutes sortes d'actionnaires. Des gens comme moi ont payé de grosses sommes, mais des familles moins aisées ont aussi acheté des actions et nul n'a le droit de se croire majoritaire dans une affaire de transport. De plus il est établi que des agents secrets de la Guilde opèrent dans l'Australasienne, préparant le dumping de la Guilde. Si leur huile de baleine arrive ici par millions de tonnes, toute l'économie sera détruite. Parlez-moi de ces gens-là, est-ce vraiment sûr qu'ils ont des intentions totalitaires ?

— C'est indubitable, dit le professeur Lerys.

Il raconta tranquillement, sans exagérer, mais sans rien cacher, ce qu'il avait vu là-bas en Antarctique, et Tharbin l'écoutait sans l'interrompre. Le repas était superbe, très fin, mais ils n'en profitèrent que peu car les questions du président n'arrêtaient pas. Il paraissait enfin réaliser qu'il aurait été criminel mais surtout stupide de s'allier avec les gens de la Guilde. L'opinion publique

n'aurait jamais pardonné cette alliance aux bonzes, et la Guilde, forte de sa puissance économique et de sa Milice, aurait fini par prendre tous les pouvoirs.

— La Milice est forte, très bien équipée et constituée surtout de fortes têtes. Les anciens bagnards des trains-pénitenciers, si nombreux autrefois dans cette Province panaméricaine, mais il y avait aussi dans ce pays une foule d'aventuriers douteux qui n'ont été que trop heureux de s'enrôler dans cette formation qui relève à la fois de la police et de l'armée. Hautes payes, avantages infinis, privilèges, etc. Ils sont entre vingt et cinquante mille, et aucune force ne pourrait résister à leurs commandos, excepté les formations panaméricaines.

— Et quelle est la production d'huile ?

— Trente mille tonnes, mais parfois jusqu'à cinquante mille tonnes. Chaque jour, bien entendu. Depuis que le piège, une mer intérieure, a été saboté, la production est arrêtée. Les Harponneurs doivent commencer à s'alarmer. Il y a eu ce sabotage, celui de leur bateau-baleine qui servait de leurre, j'ai disparu, et voici que l'Australasienne découvre qu'ils existent et qu'ils menacent la sécurité de l'hémisphère Sud. Toutes choses qu'ils voulaient empêcher à tout prix.

— Le réseau Nord-Sud est sévèrement surveillé et Narmille ne pourra pas, même si elle le désire, leur vendre des produits stratégiques et surtout les fameux moteurs en céramique qu'elle stocke depuis pas mal de temps. Certainement pour les revendre fort cher à la Guilde. Ne pouvant tenir ses promesses de vente, mise en demeure par le juge Kalifar de réaliser les ventes rapidement, elle n'a pas reçu l'argent nécessaire et a préféré disparaître.

Un instant plus tard, il demanda si la Guilde pourrait quand même atteindre la banquise du côté du Capricorne.

— Pas pour le moment, dit Lerys. Seulement j'ai appris qu'ils ont pu se procurer des capillaires de réfrigération et envisagent de construire d'immenses barges pour transporter leur huile. Ils peuvent renoncer à ce projet et construire des bâtiments plus modestes mais capables d'emporter des commandos à une vitesse plus élevée que les grandes barges.

— D'où viennent ces capillaires ? Le seul endroit qui jadis fabriquait les meilleurs n'était autre que la Compagnie de la

Banquise. Le Kid continue-t-il cette fabrication ?

— Non, répondit Jdrien qui ne mentait pas. Ils ont cessé la fabrication depuis que le viaduc a disparu dans le réchauffement.

— Avez-vous rencontré Liensun dernièrement à l'île du Titan ? Il devait y effectuer des livraisons mais revenir ensuite à China Voksal avec son dirigeable. Cela fait désormais près de trois semaines que je n'ai plus aucune nouvelle de lui.

— Nous l'avons rencontré à Titan, en effet, avoua Jdrien, mais nous ne savons rien de ses intentions d'alors. Nous-mêmes avons embarqué sur le *Rewa* pour venir ici. Nous nous rendons à Markett Station où se trouve ma compagne Jael, pour acheter du matériel afin de produire du krill de façon accélérée, et empêcher la Guilde de massacrer les baleines dans la mer de Davis.

CHAPITRE XXX

Avec un sang-froid dont elle ne se serait pas cru capable, Ann Suba lança les moteurs de l'hydravion. Aux étapes, un circuit indépendant servait à produire l'électricité, et le chauffage alimentait le circuit qui empêchait les deux turbopropulseurs de geler. Elle libéra les hélices qui commencèrent à tourner de plus en plus vite, tandis que Gueule-Plate poussait de véritables hurlements scandalisés à la pensée que l'on allait s'envoler sans attendre le maître.

— La ferme ! cria Ann Suba en desserrant les freins.

L'appareil glissait lentement. Il y eut des chocs et elle vit un visage à travers le pare-brise. L'homme, avec la crosse de son arme, essayait de le faire éclater avec l'intention de pénétrer dans le poste et de l'empêcher de s'envoler. Elle pensa à la neige carbonique qui pouvait éteindre un incendie de moteur, s'arrangea pour que le pulvérisateur inonde l'homme d'une gelée blanche. Il lâcha prise aussitôt mais d'autres s'accrochaient un peu partout aux aspérités, aux flotteurs.

— Mais tu es folle ! cria Kurty arrivant en vêtement de nuit, alerté par les hurlements de sa chèvre-garou. Papa ? Où est papa ?

— Ils l'ont fait prisonnier, et ce n'est pas en se laissant également prendre qu'on lui viendra en aide. Attention, car j'ai les décollages plutôt brutaux, d'après ton cher père.

Il s'accrocha à elle pour essayer de lui arracher les commandes, mais elle accéléra d'un coup et il fut projeté en arrière tandis que l'appareil se braquait un peu trop tôt. Il y eut des hurlements. Quelques Miliciens avaient dû aller se fracasser au sol, tandis que l'hydravion faisait mine de s'élever mais rejoignait avec brutalité la glace.

Elle pensa que tout allait exploser, au moins un flotteur et un ski, mais après avoir oscillé comme s'il était ivre, le gros appareil fonça droit devant lui et quitta enfin le sol pour de bon. Elle monta doucement avant d'amorcer une courbe, ce qu'elle n'avait jamais essayé après un décollage. Très vite elle s'éloigna au-dessus de la mer, tandis que Kurty, à moitié groggy, venait s'affaler dans le siège du copilote.

— Très bien, lui dit-elle, tu pourras m'aider. Ton père m'a dit un jour, alors qu'il était en colère contre ma maladresse et mon ignorance, que tu en savais plus que moi et qu'il te ferait plus confiance qu'à moi, c'est le moment de le prouver.

— Vous fuyez lâchement, vous laissez choir papa, ils vont le tuer.

— On est donc fâchés, que tu me vouvoies ? Tu as tort. Je vais essayer de faire libérer ton père. Il faut que j'entre en communication avec les gens de la Guilde. La fréquence utilisée par ton père juste avant notre atterrissage est toujours en place. Tu n'as qu'à les appeler.

Surpris, il regarda le casque, le micro, puis se décida et peu après il parlait, se tournait vers la jeune femme qui elle aussi coiffa son casque.

— Voilà, dit-elle, je ne sais qui m'écoute mais je vous préviens. Nous allons bombarder le complexe baleinier si vous ne libérez pas Kurts dans l'heure qui suit. Nous commencerons par les slips qui permettent de remonter les cadavres de baleines, et ensuite nous attaquerons les installations de dépeçage. Nous sommes décidés à aller jusqu'au bout.

Il y eut un silence puis une voix s'éleva :

— Vous allez devoir vous poser. Il n'y a plus d'huile dans vos réservoirs. Quand l'hydravion revient de la banquise australasienne, nous savons bien qu'il arrive juste chaque fois, avec ses réservoirs à sec.

Elle regarda les jauges et sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque, tandis que Kurty approuvait d'un air fataliste.

— Qui êtes-vous avec cette voix féminine, pour savoir piloter cet engin ? Une femme, ça c'est sûr, mais quel est votre nom ? Revenez vous poser sur la piste et nous discuterons. Nous vous fournirons de l'huile et nous verrons ensuite.

— Vous vous trompez au sujet de Kurts. Il a tout fait pour prendre livraison du deuxième moteur, et ce n'est pas lui qui a fourni à la presse australasienne des photographies aériennes de votre complexe baleinier. Elles ont été prises depuis un dirigeable qui a survolé votre Compagnie durant des jours et des nuits. Vous ne voulez pas, pour ne pas perdre la face, le reconnaître devant votre opinion publique, mais vous savez très bien que Kurts était sincère avec vous, respectait vos accords. Je ne me poserai pas sur votre piste. Je sais où trouver de l'huile ailleurs que chez vous.

Elle bluffait. Elle était perdue dans cette nuit épaisse mais elle ne voulait pas retourner là-bas. Elle pensa qu'il lui fallait amerrir sans éclairage ou presque, ignorant l'état de la mer.

— Écoute, Kurty, je vais survoler les flots en allumant les projecteurs et tu les observeras pour me dire si la mer est grosse ou plate. Tu m'as compris ?

— Allons-y, fit-il tranquillement en ouvrant la double vitre de son côté.

Un vent glacial pénétra dans le poste tandis qu'elle faisait basculer l'appareil, le redressait lorsque l'altimètre indiqua qu'elle se trouvait à cinquante mètres.

— Plus bas, cria l'enfant, je ne vois rien.

Elle se crispa, perdit les mètres avec une terrible angoisse, et lorsqu'il lui cria que la mer était à peu près calme, elle reprit enfin un peu d'altitude.

— Ça veut dire quoi, à peu près calme ?

— Qu'elle clapote.

— Je vais tenter notre chance.

Gueule-Plate alla, du moins essaya de s'enfoncer sous un siège de passager juste à côté du poste, mais y resta coincée. Il fallut ensuite démonter le siège pour la libérer. Ce fut son meilleur amerrissage sur une mer qui faisait plus que clapoter dans le faisceau des projecteurs, mais l'hydravion passait bien les vagues et elle essaya de se rapprocher de la côte pour trouver un abri. Kurty avait sorti une carte dressée par son père et lui montrait plusieurs endroits.

— Il faut faire vite, dit-elle, avant la panne sèche.

Ils passèrent derrière une tour de glace énorme, haute de plus de cent mètres, qui ressemblait à une ancienne statue d'église, ce

qui lui parut de bon augure et, effectivement, la mer au-delà était aussi plate que possible.

Il fallut dégager la chèvre-garou avant d'aller se coucher. Ann Suba avait mouillé deux ancres mais ne put dormir que pendant quelques minutes à la fois. Elle sommeilla ainsi jusqu'à une heure avant le lever du jour, et quand elle ouvrit les yeux, elle vit un homme qui nageait juste sur le côté de l'appareil.

— Le voilà ! hurla-t-elle, Kurty, une arme !

Puis elle éclata de rire en même temps que l'enfant arrivait, traînant un fusil-mitrailleur. L'homme en question, avec ses longues moustaches, avait un regard chavirant de tendresse : un lion de mer ou une otarie. Il y en avait une vingtaine dans le coin. Le cœur serré, elle pensa qu'avec quatre elle remplirait les réservoirs qui étaient à sec.

CHAPITRE XXXI

La pourriture commençait au niveau inférieur à cause des loupés qui s'étaient installés là dans une pagaille indescriptible, mais surtout dans une boue pestilentielle qu'ils avaient certainement ramenée des bas-fonds. Lorsque le Bulb avait commencé de se décomposer, ils avaient dû se gaver de sa chair en putréfaction, jusqu'à ce qu'elle devienne immangeable et qu'ils pataugent dedans. Ils en étaient couverts de la tête aux pieds, laissaient de grandes plaques vertes et violettes un peu partout. Malgré son masque, Gus croyait respirer l'odeur épouvantable. Au début, il ne supportait pas de toucher, même avec ses gants, les cloisons, les rampes mais, peu à peu, il réalisait que sa propre combinaison se tachait, se recouvrait d'une couche innommable alors qu'il n'avait pas franchi trois niveaux inférieurs.

Les loupés ne voyaient même pas que c'était un homme normal qui venait vers eux, qui fendait leur masse. Parfois il agitait en vain l'un de ses diffuseurs laser. Il finit par tirer lorsqu'un groupe trop compact lui barra l'accès à l'escalier sans même le faire exprès. Ils étaient coagulés sur place, six ou sept collés par l'infâme résultat de la putréfaction, en train de se laisser aller à une sorte de sommeil qui se terminerait par la mort. Dans l'escalier, c'était pire. Il dut glisser sur la rampe en tenant son Caddie d'une main, se reposer au bout d'une marche. Il n'avait jamais vu certains hybrides, des énormes, flasques, qui devaient se cacher de toute éternité, des résultats d'accouplements en laboratoire hideux. Des cochons à deux têtes humaines et arrière-train de chien, des chiens qui marchaient sur trois jambes humaines, maladroitement, en les lançant l'une après l'autre, manquant une fois sur deux de se casser leur gueule de chimpanzé. Fasciné, il continuait de descendre,

désormais certain que le pire allait venir, la lie, l'insupportable.

Au niveau moins vingt par rapport à celui où il vivait avec Isaïe et Thresa, la jungle des bas-fonds avait proliféré depuis des mois où ils n'y étaient plus redescendus. Des sortes de fougères grasses, suintantes, rampaient dans les escaliers, transformant chaque marche en plaque d'humus nauséabond, glissant. D'autres plantes, trop gorgées de sève maléfique, s'accrochaient aux parois, aux plafonds, et larmoyaient des gouttes acides qui, tombant sur les fougères, les faisaient fumer et se tordre comme si elles souffraient. C'était comme une guerre sournoise entre deux espèces de végétation, l'une terre à terre, rampante, gluante, fétide, l'autre, plus vigoureuse, lançant des cirres crochus qui vrillaient sur la moindre aspérité, s'enroulaient autour des systèmes d'éclairage, s'insinuaient dans les aérateurs pour se goinfrer du gaz carbonique qui pouvait s'en échapper.

Pour atteindre un distributeur de courant électrique, il dut faire griller cette exubérance à coups de laser, mais eut l'impression que les hampes et les stolons le guettaient, prêts à s'abattre sur lui, à s'entortiller dans ses jambes pour l'étreindre d'un étouffement mortel. Pour révéler une telle énergie, il fallait que le terreau d'origine où les racines puisaient cet élan vital phénoménal soit d'une richesse inouïe. Toute la pourriture du pauvre Bulb alimentait ce délire végétal. Il aurait de plus en plus de mal à pénétrer dans ce fouillis. Les deux espèces ennemies s'entrelaçaient plus bas pour se dévorer l'une l'autre. Dans leurs entrelacs, des dizaines de loupés, des Garous patauds s'étaient laissés coincer et à leur tour servaient de nourriture à cette flore dominatrice. Des bourgeons obscènes ressortaient gavés, luisants de ripailles charnelles des corps crucifiés.

Gus avait des envies de tout détruire à coups de laser, mais essayait de garder la maîtrise de lui-même, se contentant de se frayer un passage étroit, un tunnel dans le mur verdi par les lumières artificielles encore en fonction. Par instinct les plantes ne s'attaquaient pas aux sources lumineuses, s'enroulaient à leur support, certes, mais respectaient le reste, sachant que leur chlorophylle s'en nourrissait.

Il lui fut par contre difficile de trouver une prise pour l'oxygène liquide afin de remplir ses bouteilles. Lorsqu'il en eut dégagé une, il

se brancha, en espérant qu'il n'allait pas exploser tant l'air humide était parcouru d'étranges remugles, des gaz qui, mélangés à l'oxygène pur, pouvaient devenir dangereux.

Et puis il les entendit arriver dans une rumeur sourde mais humaine, alors que jusqu'ici aucun des bruits environnants ne l'était. Des êtres chuchotaient, se plaignaient, s'exhortaient, et il se déroba derrière un tronc d'un mètre de diamètre, boursouflé de mollesse, ruisselant d'un trop-plein de sève.

Les tribus perdues des hommes primitifs quittaient les confins du satellite, chassés par la décomposition de l'animal stellaire. Le premier sauvage fut un grand type couvert de poils gris, aux yeux sanguinolents, qui se frayait un passage à coups de hache. Une hache rudimentaire, faite d'un morceau de métal arraché aux parois du satellite, peut-être même pas de métal, du matériau composite lié par des lanières de cuir sur un manche. Il allait au rythme de sa démarche saccageuse, irrésistible dans sa force bestiale. Derrière, d'autres hommes taillaient encore la végétation pour agrandir le passage, puis venait le gros de la horde, femmes, enfants, vieillards nus, longs cheveux, peau blême, et enfin les quelques mâles de l'arrière-garde. Ils fuyaient la mort puante du Bulb avant d'être ensevelis dans le flot montant de la putréfaction.

CHAPITRE XXXII

Seule, elle avait abattu cinq otaries, avait, à l'aide du petit canot, remorqué leurs cadavres à proximité de la soute, utilisé la petite grue de levage télescopique pour les retirer de l'eau, plongé les bêtes une après l'autre dans la chaudière autoclave qui, ensuite, fonctionnait toute seule depuis le dépeçage jusqu'au raffinage de l'huile. La viande était restituée dans des emballages sous-vide et les déchets dans d'énormes sacs qu'elle jeta au-dehors. Cette anse abritait un petit troupeau d'otaries ou lions de mer, des bêtes amusantes, magnifiques, mais elle n'avait pas eu le temps de s'apitoyer. Par chance, les hautes falaises empêchaient les Miliciens d'accéder à la petite plage de glace incrustée de coquillages.

— Nous pouvons à nouveau voler des heures durant, dit-elle à Kurty lorsqu'elle en eut terminé au début de l'après-midi suivant. Maintenant nous allons les obliger à délivrer ton père.

Prudemment, elle resta au-dessus de la mer à une altitude moyenne lorsqu'elle lança son ultimatum. Kurts devait être relâché. On lui donnerait un canot, un kayak, n'importe quelle embarcation qui lui permettrait de gagner le large où elle le récupérerait.

Elle répéta le message trois fois, certaine qu'il avait été écouté, enregistré, mais personne ne lui en accusa réception.

— Ces gens-là ne connaissent que la loi de la force, dit-elle à Kurty. Nous allons donc passer aux actes tout en nous méfiant de leurs batteries de missiles. Ce ne sont pas des naïfs, et depuis longtemps ils se méfient autant du ciel que de l'eau, sachant que les dirigeables, et même les hydravions, peuvent leur apporter la mort. Nous allons préparer notre attaque.

Mettant en place le pilote automatique, elle vérifia le chargement de la soute à bombes, les lance-roquettes pouvant

envoyer jusqu'à dix petits missiles en une demi-minute, les mitrailleuses classiques dans le nez même de l'appareil. Tout cet armement était commandé depuis le siège du pilote.

— Nous les avons bluffés en menaçant de faire sauter les slips pour remonter les baleines mortes. Nous allons les surprendre par ailleurs.

L'hydravion suivit la côte antarctique une demi-heure avant de pénétrer au-dessus du continent glacé et de revenir vers l'est. Le réseau qui reliait le complexe baleinier à Leadership Station apparut. Elle descendit plus au sud puis remonta les rails, lâcha ses premières bombes.

— Touché, cria Kurty qui surveillait l'opération tandis que, ne s'étant pas méfiée, elle devait se cramponner car l'hydravion remontait brutalement, allégé et quelque peu malmené par le souffle des explosions.

— On recommence, dit-elle.

Lorsqu'elle passa en revue le résultat de son bombardement, elle se rendit compte que sur dix kilomètres les voies étaient tronçonnées, avec des rails qui se tordaient dans tous les sens.

Tout de suite elle avertit la station de radio du complexe :

— Premier avertissement. Ensuite ce sera peut-être Leadership Station, ma prochaine cible, ou bien le Réseau de la Reconquête.

Une voix irritée lui répondit cette fois :

— Que voulez-vous ?

— Je l'ai déjà expliqué. Vous avez deux heures pour vous exécuter avant le prochain bombardement.

Soudain elle regrettait de ne pas avoir détruit les laboratoires où se fabriquait le plancton à base de krill. Mais la pensée que des gens puissent être tués lui répugnait. Sur les voies ferrées il n'y avait pas un seul être vivant.

Une demi-heure plus tard, alors qu'elle volait au-dessus de la mer, la même voix coléreuse lui signala qu'à bord d'un petit canot à moteur, un kayak en peau de phoque propulsé par un petit diesel, Kurts se dirigeait vers le sud, qu'il allait franchir la passe de la mer intérieure prochainement.

Toujours méfiante, elle resta à distance, mais grâce aux jumelles, elle distingua effectivement un objet flottant, avec un

homme debout qui faisait signe avec ses bras.

Elle le survola deux fois avant d'être sûre que c'était bien Kurts et qu'il n'y avait aucun piège. Elle amerrit plus loin, non sans quelques cafouillages, attendit qu'il la rejoigne. Elle craignait que le kayak ne soit piégé et n'explose en approchant.

— C'est encore juste comme amerrissage, lui cria le pirate. Il va falloir vous appliquer un peu.

Plus tard, elle lui fit admettre qu'avec la Guilde c'était bel et bien fini pour le million de tonnes d'huile et la même quantité de viande.

— Allons en Panaméricaine. Lien Rag vous aidera à résoudre votre problème avec l'huile de l'île aux Phoques. Là-bas il suffira de traverser le chenal pour embarquer l'huile et la viande à Isthmus Station, et les trains iront directement à travers la Panaméricaine puis l'Atlantique jusqu'en Transeuropéenne.

— Il faudra refaire plusieurs fois nos pleins avant d'atteindre la côte américaine, se contenta-t-il de répondre.

CHAPITRE XXXIII

Et puis l'*Asia* se présenta dans le ciel de China Voksal, alors que Tharbin et tous les bonzes du Consortium considéraient l'appareil comme perdu corps et biens, sans comprendre comment puisque aucune tempête n'avait été signalée.

Le dirigeable fut treuillé dans les immenses ateliers du Consortium et, contrairement à ses habitudes, Liensun ne descendit pas avant au bout d'un filin, mais attendit d'être au sol pour sortir de la passerelle.

— Tharbin vous attend avec impatience, lui dit-on avec une menace dans le ton.

Il haussa les épaules et prit tout son temps pour se rendre à cette entrevue.

Tout de suite le gros président comprit qu'il y avait quelque chose de changé chez son collaborateur, et alors qu'il s'apprêtait à lui demander d'un ton glacé de s'expliquer, il se rendit compte qu'il valait mieux se montrer plus diplomate. Bien sûr il avait à sa disposition toute une équipe de gros bras prêts à intervenir, mais il avait une qualité, le courage, et Liensun ne se livrerait à aucune voie de fait sur lui, il en était sûr.

— Cela fait un bout de temps qu'on ne s'est vus... Vous avez séjourné chez le Kid ? Pour cause d'avaries ? Un mois d'absence pour faire un aller et retour qui demande tout au plus une semaine, je trouve que c'est beaucoup.

— Je suis allé en Panaméricaine. J'ai acheté au Kid des bobines de capillaires réfrigérants, des moteurs et du matériel pour que mon père construise un gros transporteur d'huile en glace. Il a un plan très performant et s'est mis à l'ouvrage.

— Vous avez pris une initiative bien risquée, dit Tharbin.

— Pour cent mille tonnes d’huile de phoques dans les trois mois à venir ? Vous trouvez que c’est risqué alors que j’apprends que les intentions menaçantes de la Guilde des Harponneurs sont enfin exposées au grand jour, que Narmille est en fuite et que la Fédération Australasienne que l’on croyait affaiblie, ruinée par la perte de la banquise sud, se montre enfin prête à lutter contre ces bandits ? Moi je vous offre la possibilité de stocker cent mille tonnes d’huile fine avant la grande catastrophe et vous trouvez que j’ai pris des risques ?

Il bluffait Tharbin. Jamais il ne livrerait l’huile au terminal des cargos de Lafitte. Mais il avait voulu revenir à China Voksal pour revoir Songe, aider son frère Jdrien et le professeur Lerys à regrouper le matériel nécessaire pour l’élevage du plancton. Il utiliserait l’*Asia* pour les transporter jusqu’à l’atoll, et Farnelle embarquerait ce que le dirigeable ne pourrait emporter dans ses soutes.

— On ne peut pas tout hypothéquer à cette catastrophe, fit Tharbin, impressionné par le chiffre de cent mille tonnes et l’assurance de Liensun.

— Non, mais elle s’annonce. Tiens, au fait, j’ai survolé l’*Elovia* de Lafitte en revenant. Il m’a semblé qu’il avait des ennuis de machines car sa vitesse était loin d’atteindre les trente-cinq nœuds. À ce rythme, il ne sera pas au terminal avant deux semaines. Vous savez que la Panaméricaine lui a refusé l’accès au port de l’île aux Phoques ? Il a dû contourner le cap Horn pour se rendre à Magellan Station, y a construit un quai provisoire. Mais là-bas il n’y a pas d’huile de phoques, et il a juste embarqué de la viande séchée que l’on produit dans le coin et quelques lingots de cuivre.

— Une avarie de machines ? Vous êtes sûr ? Les moteurs de l’*Elovia* sont excellents.

— Par radio, Lafitte n’a pas voulu dire exactement les raisons de sa lenteur, a refusé toute intervention de notre part. Nous l’avons survolé un moment puis nous avons dû accélérer notre vitesse pour revenir ici.

— Nous savions au Consortium que Lady Yeuse ne renierait pas son traité sur le Pacifique avec le Kid, mais justement nous souhaitions que le trafic s’organise sur la façade est de l’Atlantique. Évidemment, les ressources y sont assez pauvres. De la viande

séchée... Encore le cuivre...

— Viendra une époque où les cargos du type d'*Elovia* ne pourront plus naviguer dans les tsunamis successifs, alors qu'un transporteur de glace, de forme spectaculaire, révolutionnaire, résistera, lui. Lien Rag, mon père, va utiliser la silhouette iceberg. Quatre cinquièmes sous l'eau, un cinquième visible. L'huile sera en dessous du niveau de la mer et servira de lest. Impossible qu'il se retourne, et son épaisseur sera telle qu'il pourra subir tous les coups de mer, même les plus destructeurs.

Puis, sans attendre, il plaida la cause du professeur Lerys et de son demi-frère Jdrien :

— Il faut que les baleines reviennent dans le Pacifique, nous devons les aider sans espérer toucher une rémunération pour cela. C'est la meilleure façon de s'attaquer aux Harponneurs de la Guilde. Je vous demande donc de mettre l'*Asia* à leur disposition pour rejoindre cet atoll où ils élèveront du plancton. Ce sera un endroit où les tsunamis n'arriveront que très affaiblis. Le niveau ne montera pas au-delà de cinquante centimètres.

Tharbin réfléchissait rapidement. L'audace du garçon le choquait, mais en même temps réveillait son goût pour les paris audacieux :

— D'accord, mais ensuite j'aurai besoin de vous pour une autre mission.

CHAPITRE XXXIV

Lien Rag ne renonçait pas au cargo en construction à San Diego, mais le projet d'iceberg géant transportant une grosse quantité d'huile le passionnait. Il passait plus de temps dans l'île aux Phoques tout en se tenant au courant de la progression des travaux là-haut à San Diego. Le cargo commençait à prendre tournure et faisait la fierté de ses constructeurs. Pulsach lui envoyait des messages enthousiastes, et Yeuse lui disait à la radio que les ingénieurs étaient très fiers de leur œuvre. Mais elle comprenait parfaitement que son ami se consacre à cette nouvelle forme de bâtiment capable de transporter des quantités impressionnantes de marchandises.

Depuis sa dernière entrevue avec Liensun, le glaciologue considérait le garçon avec beaucoup plus de sympathie, sinon d'affection. Liensun avait tout abandonné, tout risqué pour lui apporter ces capillaires, ces moteurs en céramique pour le projet Iceberg. Tout le monde trouvait la ressemblance physique frappante entre eux deux, et il finissait par admettre que peut-être le garçon était son fils. Il lui faudrait rencontrer une nouvelle fois Jael, qui, elle, avait assisté à la conception de cet enfant.

Mais n'y avait-il pas eu subterfuge, échange, erreur pour le moins ? Tout s'était passé dans des circonstances si étranges, là-haut, dans l'ancienne Compagnie des Bones, parmi les excès du clan des Ferrailleurs.

Le soir, quand il se retirait dans son compartiment confortable, il se servait une vodka au jus d'orange synthétique, la dégustait en réfléchissant à tout cela : Liensun, Jdrien, Yeuse, Gus perdu là-haut dans un satellite en train de mourir, Kurts qui s'était allié à cette bande de gangsters de la Guilde des Harponneurs.

Mais le lendemain, à nouveau il ne pensait plus qu'à l'Iceberg dont la structure profonde était déjà en place. On allait brancher le réseau des capillaires sur les machines frigorifiques, obtenir le bloc de glace le plus monumental depuis qu'il avait fabriqué les fameuses arches du Viaduc. Mais l'Iceberg plongerait à près de cent cinquante mètres dans la mer. Trente-cinq mètres en surface et, à l'intérieur, des soutes extraordinaires, des wagons d'habitation, d'autres pour la navigation, les machines. Une étrave bien profilée qui peut-être porterait sa vitesse à sept nœuds, mais il attendait le verdict d'une équipe spécialisée dans la physique des fluides, là-bas à San Diego.

Quand, ce matin-là, on l'appela depuis le central radio, il pensa que c'était au sujet de la vitesse future de son Iceberg, mais la voix de son correspondant était haletante :

— Un tsunami a ravagé la région au nord de San Diego. Le niveau de l'eau est monté de cinquante mètres puis a baissé, mais l'océan fait au moins dix mètres de plus que d'habitude et de nombreuses stations ont été submergées.

Fin du tome 53